RÉDEMPTION.

PERSONNAGES.

MADELEINE.
MAURICE.
L'ABBÉ MILLER, curé de Saint-Étienne.
Le juif ISAAC ZAPHARA.
LE COMTE JEAN.
LE DUC D'ESTIVAL.
LORD SHEFIELD.
LE PRINCE ERLOFF.
ROSETTE, comédienne.
BERTHA, enfant de huit ans, fille de Rosette.
UNE HABILLEUSE.
UN SACRISTAIN.

LA SCÈNE SE PASSE A VIENNE, DE NOS JOURS.

I.

Cinq heures du soir, en hiver, dans l'église Saint-Étienne.

L'église est déserte; quelques cierges brûlent au fond des chapelles. Maurice est debout près d'un pilier; il se retourne au bruit des pas de Madeleine, qui s'avance lentement et avec incertitude. Se voyant observée, elle baisse son voile. Maurice mouille son doigt dans un bénitier et le présente à Madeleine en s'inclinant et en souriant.

MAURICE.

A l'espagnole, madame.

MADELEINE, gaiement.

Mille graces, seigneur cavalier. (Elle retire tout à coup sa main sans avoir touché celle du jeune homme, et reprend d'un ton sérieux :) Pourriez-vous, monsieur, me guider jusqu'à la sacristie? On m'a dit que j'y trouverais à cette heure le curé de Saint-Étienne, M. l'abbé Miller, à qui je désire parler.

MAURICE.

Il est là, madame, dans ce confessionnal; vous l'en verrez bientôt sortir.

MADELEINE.

Je vous suis obligée, monsieur. (Elle s'accoude sur une chaise.)

MAURICE, après un silence.

Mon Dieu! madame, vous allez me trouver bien indiscret... Veuillez vous en prendre à l'obscurité plutôt qu'à mon naturel. Oserais-je vous demander.....

MADELEINE, l'interrompant.

Monsieur, permettez : ce n'est pas un métier honnête que de se planter à côté des bénitiers pour faire la cour aux dames. Ces galanteries de sacristain ont quelque chose de ridicule, sinon d'odieux. Je vous dis tout de suite ma façon de voir sur cette matière, afin de vous épargner des frais d'esprit qui, si peu qu'ils doivent vous coûter, vous rapporteront encore moins.

MAURICE.

Avant de se mettre sur une si rude défense, une femme devrait peut-être se bien assurer qu'on l'attaque; autrement elle s'expose à montrer plus d'impatience que de modestie, et plus de pruderie que de réelle vertu. Votre jeunesse, madame, que révèlent fort gracieusement votre démarche et le son de votre voix, m'enhardit à vous parler comme je parlerais à ma sœur. Veuillez m'excuser.

MADELEINE.

De grand cœur, si j'ai eu tort, monsieur..... Vous alliez m'adresser une question, une demande, quoi donc?

MAURICE.

J'apportais à M. l'abbé Miller deux souverains pour ses pauvres. Je voulais vous prier de les lui remettre de ma part.

MADELEINE.

Moi? Pourquoi? Me connaissez-vous?

MAURICE, riant.

J'en serais bien fâché.

MADELEINE.

Ah!... Comment cela?

MAURICE.

C'est que j'ai assez vécu déjà pour être instruit du respect qu'on doit dans le monde aux voiles, aux rêves et aux mystères. La manie qu'on a d'en faire des réalités est ce qui gâte principalement la vie.

MADELEINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MAURICE.

Il ne manque pas de gens de mon âge, madame, qui, vous voyant seule et vous devinant belle, essaieraient de vous suivre et de vous connaître. Quant à moi, je serais désolé de savoir le nom humain et positif de cette vision délicate qui m'est apparue glissant dans l'ombre sous les arcades sacrées, et que ma main a failli dissiper en la touchant. Voilà le seul souvenir que je veuille garder de cet instant; mais vous y ajouterez, madame, une douceur de plus, si vous daignez vous charger de ma légère aumône.

MADELEINE.

Donnez. (Elle prend les deux pièces d'or.) Mais si vous vivez de poésie, monsieur, vous devez faire assez maigre chère, entre nous; car la poésie ne court point les chemins, que je sache.

MAURICE.

Madame, je vous assure que c'est une erreur. Permettez-moi de vous rappeler le vœu que tout le monde fait de vivre une heure dans certain épisode d'un roman favori, de prendre place parmi les personnages de quelque tableau préféré, et de respirer un moment le souffle idéal que le poète ou le peintre ont répandu

sur leur création. Eh bien! Dieu accomplit ce vœu chaque jour pour ceux qui s'y prêtent avec simplicité; il sème à pleines mains, sous leurs pas, des détails d'un charme poétique et comme surnaturel... Et tenez, madame, au milieu du cadre religieux et mystique qui nous enveloppe, votre attitude pensive contre ce pilier à demi éclairé, et même cet entretien fugitif avec un inconnu, ne vous semblent-ils point des traits empruntés au monde de l'imagination? Il y a ainsi, en dehors du réel et du banal, qui sont à tout le monde et que l'habitude nous rend d'ailleurs indifférens, il y a dans la vie mille coins mystérieux dont les sages font leur domaine et leur refuge, et où ils vivent en bénissant Dieu.

MADELEINE.

Vous me semblez fort jeune, pour un sage.

MAURICE.

C'est que j'ai été fou de bonne heure. — Voici M. l'abbé Miller que vous cherchez. (L'abbé Miller sort du confessionnal et s'agenouille sur les marches d'une chapelle.)

MADELEINE.

Il a, n'est-ce pas, la réputation d'un esprit élevé et d'un noble cœur?

MAURICE.

Et il la mérite. C'est lui qui refusa si énergiquement de suivre l'étrange mode qu'on a partout de fermer les églises le soir. Il sait que, le soir, tout courage est plus faible et toute passion plus forte. A ces heures de doute et de tentation, quand les tavernes et les théâtres allument leurs péristyles provoquans, ce bon vieillard entr'ouvre la porte de son église et demande, au nom de Dieu, la charité sur le seuil, à ceux-ci un remords, à ceux-là une prière, à tous une sérieuse pensée. (L'abbé se lève et paraît se disposer à partir.) Mon Dieu! madame, je suis tout honteux de vous avoir si long-temps importunée... cela est d'un goût médiocre pour le moins... mais c'est un enchantement si rare que de trouver la bonté unie à la grace d'une femme! Que Dieu vous rende la douce émotion que j'emporte au fond du cœur. (Il la salue et va s'éloigner.)

MADELEINE.

Un seul mot, monsieur. Ne puis-je savoir...? (Elle hésite et paraît réfléchir; tout à coup, ôtant son gant et offrant de l'eau bénite à Maurice :) Adieu. (Elle s'avance rapidement vers l'abbé Miller. Maurice la suit des yeux. Après quelques paroles échangées avec le vieux prêtre, Madeleine disparaît à sa suite dans la profondeur de l'église.)

Un petit parloir décoré de quelques tableaux religieux.

LE CURÉ, MADELEINE.

LE CURÉ, s'asseyant et donnant une chaise à Madeleine.

Chauffez-vous, mon enfant, chauffez-vous. Le froid est bien vif ce soir, n'est-ce pas? Pauvre petite! elle a marché dans la neige; chauffez bien vos pieds.

MADELEINE, embarrassée.

Monsieur le curé, je vous apporte cinq cents florins pour vos pauvres.

LE CURÉ.

De quelle part, ma fille?

MADELEINE.

De la mienne.

LE CURÉ.

Vous êtes bien jeune, mon enfant, pour disposer d'une somme aussi considérable.

MADELEINE.

Monsieur le curé, je suis Madeleine du théâtre impérial.

LE CURÉ, prenant les billets.

Donnez, mademoiselle. Je m'en charge de grand cœur.

MADELEINE.

Merci. N'en parlez point, monsieur le curé, je vous prie.

LE CURÉ.

Non, non, mademoiselle. Ce sera une petite bonne fortune à nous deux.

MADELEINE.

Oui, s'il vous plaît. J'ai aussi à vous remettre dans la même intention deux souverains de la part d'un jeune homme que je ne connais pas et qui se trouvait dans l'église, quand je suis arrivée. Eh bien! où sont donc ces deux souverains?... N'importe... en voici deux autres, si cela vous est égal. (Elle prend deux pièces d'or dans sa bourse.) Vous le connaissez peut-être, vous, monsieur le curé, ce jeune homme?

LE CURÉ, souriant.

Je ne l'ai pas aperçu. Je connais d'ailleurs très peu de jeunes gens. Ils s'adressent plus volontiers à vous qu'à moi, ma belle demoiselle.

MADELEINE.

Mon Dieu! monsieur le curé, on en dit plus qu'il n'y en a, allez.

LE CURÉ.

Je le crois, je le crois. (Il la regarde avec attention. Madeleine, un peu troublée et comme ne sachant que dire, se lève brusquement.) Vous avez, dit-on, mademoiselle, beaucoup de talent; c'est un superflu dont on doit savoir gré à une jolie personne comme vous. Vous jouez ce soir une pièce nouvelle, si je ne me trompe?

MADELEINE.

Comment! monsieur, vous savez ces misères?

LE CURÉ.

Je vais vous donner de moi une mauvaise opinion, mademoiselle Madeleine.

MADELEINE.

Oh! monsieur le curé!

LE CURÉ.

Tant que je suis de ce monde, mon enfant, je tiens à savoir ce qui s'y passe: c'est à moitié une curiosité que j'ai, à moitié un devoir que je m'impose. Je lis les journaux tous les matins; je ne m'attache point de préférence, comme vous pensez bien, aux articles de théâtre, mais je ne puis prendre sur moi de n'y pas jeter les yeux. Le théâtre a été de tout temps mon côté damnable; c'est par où le diable m'a toujours tenté avec le plus d'apparence de succès: il est si fin!

MADELEINE.

Monsieur le curé, le diable est un sot, selon moi, mais vous êtes bien aimable et bien bon, vous.

LE CURÉ.

Eh! mon enfant, la bonté est le seul charme qui soit permis aux vieillards;

c'est la coquetterie des cheveux blancs. — Voyons, ma fille, vous m'avez donné une commission pour les pauvres; n'en auriez-vous pas une aussi pour le maître de cette maison? Je m'en chargerais avec plus de joie encore.

MADELEINE.

Ah! monsieur l'abbé, vous y venez! Voilà ce que je craignais. Voilà pourquoi je voulais m'en aller. Hélas! je n'ai pour répondre à votre délicate charité que ma franchise bohême, ma seule vertu au monde... Monsieur le curé, je ne viens point me confesser; je ne crois ni à Dieu ni à diable; je crois aux pauvres parce que j'en vois, et je leur apporte cinq cents florins dont je n'ai que faire. Ne prêtez point d'autre sens à ma démarche. C'est un caprice d'imagination qui m'a passé ce soir, voilà tout.

LE CURÉ, secouant la tête.

Oh! oh! mademoiselle Madeleine!

MADELEINE.

Oh! oh! monsieur le curé, c'est comme cela. Ne cherchez point là le doigt de Dieu; il n'y est pas.

LE CURÉ.

Oh! si fait, mademoiselle; c'est que vous ne vous y connaissez pas comme moi. Tenez, je gage que vous êtes venue à pied?

MADELEINE.

A pied? oui.

LE CURÉ.

Voyez-vous?

MADELEINE, éclatant de rire.

Eh bien! où est le miracle?

LE CURÉ.

Vous riez d'or, mademoiselle Madeleine; mais le malade qui se sourit dans son miroir pour se trouver bonne mine s'abuse lui-même sans tromper l'œil de son vieux médecin. Je vais mettre le doigt sur votre plaie, mon enfant; ne criez point. Vous vous ennuyez.

MADELEINE.

Je m'ennuie, moi! Ah! Seigneur! à qui dites-vous cela? Savez-vous que je défie l'ennui de trouver la moindre issue par où il se puisse faufiler dans ma vie? Savez-vous ce que c'est, monsieur le curé, que Madeleine du théâtre impérial? — C'est une fille de vingt-deux ans, libre comme l'air, et faite d'une certaine façon qui plaît sans qu'elle s'en mêle. Le soleil riait en plein midi quand elle est née; le soir de son début, le public, avant qu'elle eût parlé, l'applaudissait follement sur la simple garantie de ses dents blanches et de sa jeunesse; les fleurs poussent le matin sur son tapis de pied, et pleuvent sur sa tête le soir; elle a sa cour comme les rois, et on ne lui parle qu'en vers comme aux dieux. Sa présence anime toute fête, et il semble, quand elle s'en va, que les flambeaux s'éteignent; c'est une créature aimée de la fortune, heureuse de vivre, et promenant à travers le monde ébloui et amoureux sa gaieté sans trêve, son insouciance éternelle. La nature m'a faite pour étinceler aux yeux, comme une pierre précieuse, et cela est si vrai, que, quand je suis sérieuse une minute seulement, je fais la grimace. (Elle rit.) Aussi à ma première ride, pour être fidèle à ma destinée, je saurai que je dois mourir, et de bonne grace je mourrai, les lèvres

épanouies et toutes mes dents au vent, comme j'aurai vécu! Voilà comme je m'ennuie, monsieur le curé!

LE CURÉ.

Vous me jugerez entêté, mademoiselle; mais j'en suis pour ce que j'ai dit.

MADELEINE, se rasseyant brusquement.

Eh bien! ma foi, vous avez raison; avec tout cela, je m'ennuie miraculeusement depuis six mois. C'est pourquoi je me mets en marche, comme une princesse des contes de fées, avec la résolution d'aller de rivage en rivage, de désert en désert, à la recherche des sages, des ermites et des derviches en réputation; je leur veux conter mon cas, et en avoir l'explication; j'irai, s'il le faut, au fond des cavernes tracer des ronds et évoquer le diable; j'irai jusqu'à ce que je sache le nom du mal étrange qui me ronge au milieu de ma gloire et de ma beauté.

LE CURÉ, plus grave.

Ce mal est le suprême bien, ma fille; et son nom, c'est l'ame.

MADELEINE.

L'ame? qu'est-ce que c'est que ça? Voyons, monsieur le curé, raisonnons un peu tous deux : j'ai, à n'en point douter, un corps et un esprit; mais je vous confesse que ma métaphysique s'arrête là, et que ce corps et cet esprit me paraissent constituer à eux seuls tout ce que j'ai l'honneur d'être. Quant à l'ame, je lui tire ma révérence, et je lui dis : *Nescio vos*.

LE CURÉ.

Et d'où vient donc votre ennui? d'où vient la souffrance qui vous amène ici tout éperdue, Madeleine? Si vous n'êtes faite que de chair et d'intelligence, que vous manque-t-il pour être heureuse? Cette vie brillante que vous me décriviez tout à l'heure, quelle caresse refuse-t-elle à vos sens délicats, quelle satisfaction ou quel triomphe à votre esprit? Si ces deux élémens font à eux seuls tout votre être, encore une fois, lequel des deux peut éprouver une amertume et proférer une plainte? Non, ils se taisent l'un et l'autre; ils sont contens : le gémissement qui vous trouble au milieu de votre ivresse, enfant, c'est la voix de votre ame immortelle que vous méconnaissez et qui proteste, de votre ame à qui toutes les joies de la terre importent peu, et qui réclame sa nourriture. Ne me dites pas, ma fille, que vous ne me comprenez point; vos yeux vous ont démentie par avance.

MADELEINE.

Mettons donc que je vous comprenne, monsieur le curé; mais faites comme si je ne vous comprenais pas, et expliquez-moi ma maladie un peu plus au point de vue du monde, je vous prie.

LE CURÉ.

Ma fille, la supériorité empreinte sur votre front a sans doute suppléé aux années et vous a mûrie avant le temps, car le mal qui vous tourmente n'est pas d'ordinaire aussi précoce; mais il attend inévitablement au crépuscule de la jeunesse tout être humain qui n'a donné d'autre but à sa vie que les plaisirs équivoques dont le monde dispose. Quand vient à s'apaiser le bruit étourdissant que notre jeunesse fait en nous-mêmes, il y a pour tous ceux qui ont uniquement vécu de vanités profanes une heure de silence solennel; le principe divin se réveille dans ce silence et leur parle; un éclair subit leur montre dans toute sa profondeur le vide de leur passé, et le vide plus effrayant de leur avenir. Un

morne dégoût les éloigne de leurs habitudes les plus chères, et une curiosité bizarre les pousse vers les émotions les plus étrangères à leur vie passée. Les mots et les images qui étaient l'objet de leur indifférence ou de leur risée, devoir, piété, honneur, sacrifice, leur apparaissent tout à coup pleins d'un attrait irrésistible. Les uns, épouvantés et faibles, se sauvent de cette lumière en se replongeant plus avant dans le gouffre, et ils parviennent, les misérables, à étouffer de nouveau la voix de leur ame jusqu'au jour de son réveil éternel; les autres, plus forts, obéissent, avec des chances diverses, à cette tentation de vertu que Dieu leur envoie comme un sursis. C'est l'heure où les libertins et les courtisanes rôdent furtivement autour de la vertu, n'osant l'approcher et voulant la connaître; c'est l'heure des superstitions singulières, des retraites inexpliquées, des dévouemens, et parfois des suicides qui éclatent par intervalles dans le monde où vous vivez; c'est l'heure, ma fille, où les reines de beauté, ôtant leurs diamans avec pudeur, et se couvrant en cachette de leurs robes les plus simples, s'échappent de leur cour splendide pour venir à pied dans la neige faire visite aux pauvres.

MADELEINE.

Prenez garde, monsieur le curé, vous prêchez contre votre saint. Je ne sais pas au juste si le vague sentiment d'ennui que j'éprouve a les causes que vous dites, j'y réfléchirai; mais, en le supposant, quelle idée voulez-vous que je prenne de ce Dieu qui m'aurait jetée seule, sans guide, avant l'âge de raison, dans une vie irréparable, ne me laissant au bout d'autre ressource que le désespoir du suicide ou du couvent, — un crime ou une sottise, passez-moi le mot?

LE CURÉ.

Plaignez-vous de cette iniquité, ma fille, au monde et non à Dieu. Dieu n'a pas créé l'amour maternel pour que les enfans fussent abandonnés aux hasards de leur inexpérience; mais à ceux que les vices du monde ont déshérités de ce bienfait providentiel, la justice d'en haut tient en réserve plus d'un moyen de salut, et celui qu'elle vous destine est, je l'espère, le plus doux et le plus puissant de tous.

MADELEINE.

De quoi parlez-vous?

LE CURÉ.

D'un sentiment, Madeleine, qui peut vous donner toutes les joies et toutes les douleurs inconnues et saintes dont la curiosité vous tourmente, qui contient à lui seul tous les devoirs et toutes les vertus, qui expie et console à la fois. — Que je regarde encore votre front, mon enfant; non, je ne me trompe pas, vous n'avez pas aimé, et, je vous le dis, votre premier cri d'amour sera une prière vers Dieu, qui vous répondra par un pardon.

MADELEINE.

Monsieur le curé, je ne suis pas tendre de mon naturel, j'ai quelque répugnance à vous l'avouer, car j'enlève ainsi toute excuse à mes fautes; mais, écoutez-moi bien, jamais amour n'est entré ni n'entrera dans ce sein de marbre.

LE CURÉ.

Ce marbre est fait pour ne recevoir qu'une empreinte, mais profonde.

MADELEINE.

Monsieur, croyez ce que je vous dis, il n'est pas de souffle humain qui puisse faire jaillir une étincelle de cet amas de cendres que j'ai à la place du cœur.

LE CURÉ, souriant.

La foudre enflamme jusqu'aux cendres, Madeleine, et vous serez frappée de la foudre. Allez en paix, mon enfant.

MADELEINE, se levant.

Un seul mot, monsieur le curé : de quel amour me parlez-vous? Y a-t-il donc un amour qui puisse être béni de votre Dieu, s'il n'est conforme à la morale du monde et appuyé sur la sanction religieuse, ou bien pensez-vous que je puisse aimer jamais un homme qui aurait la lâcheté de m'épouser?

LE CURÉ.

C'est me presser beaucoup, ma fille; je vous répondrai pourtant, et que la faute retombe sur moi seul, si je me trompe.—Les ames que le monde a égarées en violant les lois de Dieu, Dieu les retire à lui, s'il lui plaît, en dehors des lois du monde.

MADELEINE.

Mon père, si un sentiment profondément éprouvé pouvait me donner la foi, le respect que vous m'inspirez eût fait ce miracle.

LE CURÉ.

Quand vous inspirerez vous-même ce respect à un honnête homme que vous aimerez, alors, Madeleine, je vous reverrai consolée et croyante.

MADELEINE.

Jamais, mon père. Adieu. (Elle sort.)

Dans l'église.

Madeleine traverse la nef lentement; arrivée près du bénitier, elle s'arrête et jette autour d'elle des regards curieux et inquiets. Un sacristain allume les cierges d'un autel voisin; elle va à lui.

MADELEINE.

Mon ami, n'avez-vous point vu, il y a une demi-heure environ, un jeune homme qui était là, près de ce pilier?

LE SACRISTAIN, d'une voix faible et dolente.

Quel pilier?

MADELEINE.

Ce pilier que voilà.

LE SACRISTAIN.

Un jeune homme?

MADELEINE.

Oui.

LE SACRISTAIN.

Comment s'appelle-t-il?

MADELEINE.

Il ne s'appelle pas, pour moi du moins... Enfin, l'avez-vous vu, oui ou non?

LE SACRISTAIN.

Attendez,... attendez donc :... c'était peut-être M. le curé;... mais il n'est pas jeune, ma bonne dame... Il est encore bien vif pour son âge, M. le curé, c'est vrai,... mais il n'est pas jeune.

MADELEINE.

Je ne vous parle pas du curé : je vous parle d'un jeune homme, en noir, qui était là, et qui devait m'attendre, à ce que je croyais.

LE SACRISTAIN.

Ah! oui,... oui,... un jeune homme qui était là?... Il est parti.

MADELEINE.

Parti? depuis long-temps?

LE SACRISTAIN.

Voilà une bonne heure... Et,... attendez donc,... oui,... c'est lui qui m'a dit en partant... Comment avais-je oublié cela? Est-ce que je perdrais la mémoire à mon âge, Seigneur!... Enfin, que la sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses!... n'est-ce pas, madame?

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit en partant?

LE SACRISTAIN.

Il m'a dit : Voilà un rude froid, mon vieux.... oui, il m'a dit : Voilà un rude froid, mon vieux. Ce cher jeune homme!... (Il rit avec béatitude.)

MADELEINE.

Vous êtes bien le sacristain le plus inepte qu'on puisse voir, l'ami.

(Elle s'en va. Le sacristain demeure étonné.)

Le laboratoire d'Isaac Zaphara.

Sur l'un des côtés deux portes, dont une est percée d'un guichet à treillage de fer. Un fourneau chargé de cornues et d'alambics. Les murs et le plafond sont tapissés d'animaux et de reliques bizarres. A travers le vitrage d'un bahut, on voit des fioles de formes variées : deux têtes de mort grimacent sur le bahut. Un télescope près de la fenêtre. Un gros chat dort dans un coin.

ZAPHARA, vêtu d'une robe de chambre feuille-morte, est penché sur son fourneau et surveille un appareil chimique.

Allons, petit poison mignon, allons, mon fils? çà, çà, ne nous amusons pas! Nous touchons au port; encore un coup de brise, et tout est dit. (Il souffle le feu.) Ah! fumée d'enfer! (Il tousse.) Hum! hum! Nous voulons donc tuer papa, mon garçon? (Il consulte un vieux manuscrit.) Soixante heures et un quart, — c'est cela; — encore une minute, et je vous tiens, petit ingrat, petit serpent... Laisser refroidir au clair de lune..... superstition! Bah! qui sait? Ne négligeons rien. (Il va ouvrir la fenêtre, revient prendre la cornue avec une pince et la pose avec précaution sur le rebord extérieur. On frappe à la porte; Isaac regarde par le guichet avant d'ouvrir.) Ah! c'est le favori de mon cœur! Entre, mon bijou!

(Entre Maurice. Zaphara veut l'embrasser.)

MAURICE.

Ne me touche pas, vieux maudit! Pouah! quel parfum damné! Retrò, te dis-je, morbleu!

ISAAC.

Vous m'affligez sensiblement, Maurice : refuser mon accolade, c'est me donner quasiment à croire que vous ne m'aimez plus.

MAURICE, riant.

Laisse-moi te regarder, Isaac : tu es beau dans ton attendrissement. Ne plus t'aimer, dis-tu? ne plus aimer ce morceau vivant de poésie gothique que j'ai eu la chance incroyable de découvrir en plein XIXe siècle! Ne plus aimer ce sque-

lette d'alchimiste qui trottine à mes yeux ébahis et qui me transporte tout à coup dans le monde aventureux et fantasque du moyen-âge! Ne me semble-t-il pas à tout instant que de cette petite porte mystérieuse va s'élancer une femme vêtue à l'orientale, avec des tresses noires reliées d'or, ta fille, Juif, ou ta captive, sorcier infâme? Que parles-tu d'aimer, Isaac? je t'adore tout simplement. Au reste, que t'importe? Tu ne prétends pas sans doute me faire croire qu'il y ait un cœur sous ta robe de chambre feuille-morte?

ISAAC.

Eh! eh! mon enfant, on est fait de chair après tout, et tu m'as sauvé la vie. J'étais certainement en train de me noyer, quand tu me retiras du Danube.

MAURICE.

Il ne faut pas m'en savoir gré, bonhomme. Dans une intention qui m'échappe, tu nageais la tête en bas, et je ne pus te reconnaître; autrement je serais allé consulter quelque personne de poids avant de procéder à ton sauvetage. En vérité, Isaac, si j'ai commis dans le cours de ma jeunesse une action d'une moralité équivoque, c'est celle-là. Il m'en prend quelquefois des remords, et je ne te conseille pas de venir jamais te promener avec moi au bord de l'eau.

ISAAC.

Eh! eh! nous sommes en gaieté, ce soir, mon cher enfant... Mais quelle idée te fais-tu donc de moi, petit fripon, petit folâtre?

MAURICE.

Tu n'oserais nier toi-même, Zaphara, que tu sois aussi haïssable que pittoresque.

ISAAC.

Eh! fillot, j'ai toujours respecté la loi. A qui ai-je jamais fait du mal dans le monde?

MAURICE.

Et à qui as-tu jamais fait du bien, vase d'iniquité, et qui plus que toi en pourrait faire, si tu le voulais? Tu as des monceaux d'or, et jamais une obole n'a passé de ta main dans celle d'un pauvre; tu es plein de jours et d'expérience, et jamais un bon conseil n'est sorti de tes lèvres; jamais tu n'as versé dans une ame souffrante que l'amertume du doute. Tu es un savant chimiste, et tu n'as jamais soulagé une douleur. Si tu trouves un remède aux maux de l'humanité, tu le dissimules; tu n'appliques ta science qu'aux découvertes malsaines et perverses; philtres effrayans, poisons subtils, substances destructives de toutes sortes, voilà les conquêtes que tu poursuis. Tu as reçu tous les dons, et tu les emploies tous pour le mal. Tu es un scélérat. Si tu n'avais pas peur de la justice des hommes, tu aurais déjà fait sauter Vienne, et, le jour de ta mort, j'irai à la campagne.

ISAAC, trottant avec désespoir par la chambre.

Dieu d'Abraham, dieu de Jacob! me payer ainsi de ma tendresse! la seule affection de ma vie! Traiter ainsi un vieillard qui a toujours respecté la loi avec scrupule, un pauvre vieillard qui aura cent ans, vienne la pâque prochaine.

MAURICE.

Si véritablement tu ressens quelque tendresse pour moi, tant mieux; je serai ton expiation. Il y a un Dieu, Zaphara, bien que tu m'en aies fait douter quel-

quefois; car je ne puis deviner pourquoi il t'a créé ni à quoi tu es bon sur la terre, si ce n'est à me distraire quand je sors de mon bureau. Calme-toi, donne-moi un cigare, et puis tu me diras la vérité sur la planète Leverrier, car je ne sais plus du tout à quoi m'en tenir.

ISAAC.

Va, va, je te pardonne, méchant enfant. Eh! eh! je suis bien aise de te voir si guilleret... Tu es gai comme pinson, ce soir, mon cher fils... Tu as peut-être dîné chez M. de Metternich?

MAURICE.

Non; mais j'ai eu une aventure charmante dans une église, et je suis enchanté de voir chaque jour la vérité de mon système confirmée par l'expérience. Tu sais, vieux père, qu'après m'être fort ennuyé, je me suis aperçu dernièrement que l'ennui était la maladie des paresseux et des sots.

ISAAC.

Et tu as bâti un système là-dessus, mon garçon?

MAURICE.

Un système qui consiste spécialement à ne pas chercher midi à quatorze heures. Il faut se soumettre avec simplicité à sa nature, voilà tout. La première loi de la vie humaine, c'est le travail. Je me suis mis à travailler. Restent les loisirs. Eh bien! je dis que la sensibilité et l'imagination la plus vive peuvent trouver une source suffisante d'émotions et de joies dans la contemplation de l'œuvre de Dieu d'abord, et ensuite dans les hasards merveilleux, dans les combinaisons infinies que présente le mouvement de la vie sociale autour de nous. A chaque coin de buisson, il y a une idylle; à chaque bout de rue, il y a un poème ou un roman qui se promènent.

ISAAC.

Eh! eh! bon pour l'esprit cela; mais le cœur, le cœur?

MAURICE.

Qu'appelles-tu le cœur? Veux-tu parler des passions factices qu'invente le désœuvrement du monde?

ISAAC.

Je parle des femmes, mon petit philosophe, des bergères, des bergeronnettes.

MAURICE.

Ah! ah! Eh bien! j'ai encore découvert que, dans la pensée de Dieu, il n'y a que deux femmes qui doivent se trouver mêlées à la vie de chaque homme, pour son bonheur: sa mère et la mère de ses enfans. Hors de ces deux amours légitimes, entre ces deux créatures sacrées, il n'y a qu'agitations vaines, qu'illusions douloureuses et ridicules.

ISAAC.

Enfant! petit enfant! tu n'es pas si détaché que tu le crois de ces illusions-là.

MAURICE.

Je vous atteste, vieux criminel, que je n'y tiens plus que par un fil, et un fil qui sera bientôt rompu, car j'y emploie toute ma force.

ISAAC.

Ce fil, c'est un amour?

MAURICE.

Ma foi, non! c'est une haine. (On frappe à la porte.)

ISAAC, entr'ouvrant le guichet.

Tiens, fort bizarre cela.

MAURICE, regardant par-dessus l'épaule d'Isaac.

Une femme!... Dieu juste! ma vision de l'église Saint-Étienne! Est-ce que tu la reconnais?

ISAAC.

Parfaitement, malgré son voile. Est-ce qu'il y a dans Vienne deux tournures pareilles? C'est la Madeleine du théâtre impérial.

MAURICE.

Madeleine!

ISAAC.

Eh! eh! Qu'est-ce que c'est? Tu as rougi, mon Benjamin? Qu'est-ce que c'est donc, mon Benoni? Veux-tu la recevoir pour moi?

MAURICE.

Tais-toi, et oublie que je suis là.

(Il entre dans un cabinet. Isaac ouvre la porte à Madeleine.)

ISAAC, MADELEINE.

MADELEINE.

Monsieur Zaphara?

ISAAC, avec galanterie.

Il est sous vos yeux, charmante dame. C'est le vieillard en déshabillé qui vous parle. Daignez excuser, gracieuse personne, cette toilette de cabinet.

MADELEINE, riant.

Comment? mais elle me ravit, monsieur Zaphara. Elle vous donne tout-à-fait la mine d'un gentilhomme dont j'ai toujours désiré faire la connaissance.

ISAAC.

Eh! eh! d'un gentilhomme; oui, d'un vieux gentilhomme issu de haut lieu! Je vous comprends, délicieuse enfant, et, me prêtant à votre plaisanterie, je vous avouerai que je le crois un peu mon parent.

MADELEINE.

Ignorant l'adresse de votre parent, monsieur Zaphara, vous me pardonnerez de m'être présentée chez vous.

ISAAC.

Pardonner! Oh! oh! pardonner est fort! Un jeune palmier dans le jardin d'une veuve! une source vive dans le désert! une flamme qui pétille à mon vieux foyer! Pourquoi suis-je pauvre, fillette! chaque minute de ton aimable présence te serait soldée en perles fines. Assieds-toi du moins sur cet escabeau, le seul que la nécessité ne m'ait pas réduit à brûler.

MADELEINE, s'asseyant.

J'accepte, généreux vieillard. C'est moi, du reste, qui compte vous payer vos précieux instans. Dites-moi, mon père, si je ne m'abuse, vous êtes physicien et nécromant; vous vendez des produits chimiques, et vous dites la bonne aventure?

ISAAC.

Permets, mon enfant; je donne des conseils. La sorcellerie est un métier que la raison et la loi réprouvent également.

MADELEINE.

Soit. Eh bien!... (levant les yeux sur le bahut) ce sont des têtes de mort, ces deux choses là-haut?

ISAAC.

Des têtes de mort, deux anciens amis à moi; oui, ma fille.

MADELEINE. (Elle se lève et va voir les têtes de près.)

Croiriez-vous que je n'en ai jamais vu? On est comme cela quand on est mort? On n'est pas beau. (Touchant un des crânes.) C'est là dedans qu'est logée la cervelle, n'est-ce pas?

ISAAC.

Oui, oui, la cervelle; le ressort de la montre, ce qui fait que l'on rit et que l'on pleure, que l'on pense et que l'on sent, l'ame immortelle; eh! eh! tu comprends, fillette? J'ai vu dernièrement quelque chose de curieux : c'était un homme, très vivant d'ailleurs, à qui un éclat d'obus avait enlevé un morceau du crâne, à cette place-ci; par le trou, on voyait battre la cervelle : j'y mis la main....

MADELEINE.

Fi! l'horreur!

ISAAC.

A chaque pression de ma main sur la matière cérébrale, l'homme devenait idiot. C'était l'ame que je tenais. Eh! eh! tu comprends, petite? l'ame immortelle!

MADELEINE.

Bref, vous ne croyez pas à l'ame, vous?

ISAAC.

Eh! eh! comment n'y croirais-je pas, Dieu bon! puisque je l'ai touchée du doigt.

MADELEINE.

Vous êtes bien le conseiller qu'il me faut, à présent. (Elle se rassied.)

ISAAC.

Tu as besoin d'un conseil; parle, ma fille; les années m'ont mis en fonds de sagesse... C'est, hélas! ma seule fortune... Si j'étais... hum! si j'étais seulement dans l'aisance, mon plaisir favori serait, il me semble, de donner des conseils gratuits à tout venant, sous l'ombrage d'un chêne.

MADELEINE.

Vous me connaissez, Zaphara?

ISAAC.

Si je te connais, mignonne! Jeunesse, beauté et talent; éclat de rire sonore et doux comme une cascade en juillet; joie des yeux, tourment des cœurs! Oui, Madeleine, je te connais.

MADELEINE.

Eh bien! ma vie, toute fêtée et applaudie qu'elle est, m'ennuie. Il me semble que je me suis trompée de chemin, que j'aimerais mieux autour de moi moins d'adoration et plus de respect.

ISAAC.

Bon, bon! n'en dis pas davantage. Je connais ton mal. Tu as de l'esprit, et

cependant le bruit que fait le préjugé dans le monde a fini par troubler ton jugement. Te sens-tu faible? épouse un sot, et fais-toi dévote! Tu t'ennuieras toujours, mais tu t'affaisseras peu à peu dans une imbécillité qui te tiendra lieu de bonheur. Te sens-tu forte? je vais t'initier au grand arcane de la vie, et tu seras réellement aussi heureuse qu'une créature humaine peut l'être.

MADELEINE.

Voyons le grand arcane.

ISAAC.

Ma fille, si tu veux en croire un vieillard qui aura cent ans à la verdure prochaine, il n'y a de bonheur au monde que dans le sentiment de la force uni à celui de la puissance. Quiconque dirige ses recherches d'un autre côté perd ses peines et ne trouve que le vide. Quiconque ne peut s'élever à la hauteur de ces sentimens n'est à mes yeux qu'un être vil et digne de sa misère. Or, mignonne, avoir la force, c'est dédaigner toutes les conventions devant lesquelles l'espèce humaine se prosterne dans sa stupidité, ne se souvenant pas que ces fétiches sont l'œuvre de ses mains; avoir la puissance, c'est se rendre maître du maître des hommes : l'argent.

MADELEINE.

Et par quels moyens, s'il vous plaît, religieux vieillard?

ISAAC.

Par le libre développement des dons naturels que nous tenons du hasard, par leur usage débarrassé de toutes les entraves des préjugés, et ne s'arrêtant qu'aux limites fixées par les lois positives; car il faut respecter la loi. Rien n'est respectable comme un fait. Mais, à côté de la loi, il y a de la marge, et, à moins d'avoir pratiqué comme moi la raison durant près d'un siècle, eh! eh! on ne se doute pas, ma fille, de tout ce qu'on peut faire sans être pendu.

MADELEINE.

Et je suppose, docteur, que vous placez Dieu, la vertu et l'honneur parmi les conventions dont il faut au préalable secouer le joug?

ISAAC.

Les hommes, fillette, ont baptisé du nom de Dieu la peur qu'ils ont de leur ombre, et la peur qu'ils ont, à bon droit, les uns des autres, les vilains! leur a fait inventer l'honneur et la morale. La loi seule est respectable, parce que c'est un fait, comprends-tu?... Il est certain qu'on peut gagner une fluxion de poitrine en se mouillant les pieds, et qu'on peut se faire pendre en violant la loi. Eh! eh! le respect de la loi, c'est de l'hygiène.

MADELEINE.

Le mépris, qui n'est pas écrit dans la loi, n'est-il pas un fait aussi, mon père, et un fait qui peut peser bien lourdement sur une tête?

ISAAC.

Le mépris! Qu'est-ce que le mépris, sinon l'envie que le faible porte au fort, l'esclave à son maître? Le mépris de qui? Connais-tu les hommes? De tous ceux qui se mettent aux portes, quand je passe, pour crier : Fi! le juif! le sorcier! l'avare!... en est-il un, minette, qui ne me fît un pont de son corps sur le ruisseau de la rue, si j'entr'ouvrais seulement un des sacs entassés dans ma cave?

MADELEINE.

Ah! vous avez des sacs dans votre cave?

ISAAC, avec force.

Dans ma cave, il y a des tonnes d'or... Je te le dis avec cynisme : peu m'importe qu'on le sache, puisqu'on ne saura jamais où est ma cave. Je n'en suis pas moins nécessiteux, m'étant fait une loi de ne jamais entamer mon capital; et comme je n'essaie point de lui faire porter d'intérêts, à cause de la mauvaise foi des hommes et des éventualités du commerce, tu conçois que ma pauvreté est grande; mais grande aussi est la puissance que je tiens suspendue sur le monde.

MADELEINE.

Et vous êtes heureux ?

ISAAC.

Heureux? (Il s'exalte peu à peu en parlant.) De quelle boue immonde est pétri ton cerveau, si tu peux en douter? Se sentir placé par son seul ouvrage à une hauteur où rien d'humain ne vous atteint, et d'où l'on peut verser sur l'humanité joie ou misère, bien ou mal à volonté! Ne devoir sa force qu'à soi-même, et non à de factices combinaisons sociales qu'un jour détruit! Si je suis heureux? demande-le à l'histoire, demande-le à cette race toujours maudite, toujours persécutée et toujours triomphante, dont je descends! Au-dessus de tous les pouvoirs, plus haut que le roi, plus haut que le prêtre, que vois-tu, toujours et partout? Le Juif! le Juif, libre des préjugés aux grands noms sonores, dégagé des superstitions qui enchaînent l'intelligence humaine, le Juif marchant d'un pas ferme à la conquête de l'or, à la conquête du monde. Les bûchers, les chevalets et les bourreaux se sont lassés; le Juif, non! Les rois et les prêtres s'en vont, mais non le Juif, —jamais le Juif! Penses-tu que je voulusse échanger ce galetas contre le palais impérial? Quand la banqueroute, avant-courrière des révolutions, entr'ouvre le sol d'un empire, ignores-tu que, si le Juif ne jette son or dans le gouffre, le trône y tombe?... Mais tu sais assez ce que l'or peut faire, et tu sais que j'en ai : joins-y la science que j'ai de même, et calcule la somme de mon orgueil. Tu me vois faible de corps; le souffle d'un enfant me renverserait... Eh bien! cette main débile... cette main-là... peut contenir la destruction d'une armée, d'une flotte, d'une ville, à ma fantaisie! Toutes les ondes du Danube n'éteindraient pas l'incendie que cette main pourrait allumer dans Vienne, si elle daignait un seul instant s'ouvrir avec colère. (D'une voix calme et brève.) Mais la conscience de ce que je puis me suffit. Être fort et se sentir puissant, te dis-je, voilà tout. Tu m'as demandé un refuge contre l'ennui de vivre, je te l'indique; il n'est accessible qu'aux créatures favorisées du hasard, et tu es de celles-là : tu as ta supériorité comme j'ai la mienne; j'ai la science... tu as la beauté.

MADELEINE, après un silence.

Vous pouvez avoir raison... Mais, dites-moi, si, arrivé sur ce fier sommet, on s'aperçoit qu'on méprise trop les hommes, pour avoir le moindre plaisir à les dominer?

ISAAC.

Eh! eh! alors... que veux-tu, mignonnette? On s'en va.—On s'en va, la rirette, on s'en va, la rira... Eh! eh! (Tout en chantonnant, il va prendre la cornue sur la fenêtre, emplit une petite fiole d'une liqueur noirâtre, puis verse une goutte de cette liqueur dans un verre d'eau.) On s'en va, la rira, où le monde à la ronde, où tout le monde va. (Il appelle son chat.) Ici, mimi, ici, Bélotte... viens, mon minet.....

viens, fidèle compagne du vieux ténébreux; approche, modèle des dévouemens mal récompensés. (Le chat s'avance avec une certaine hésitation.)

MADELEINE, se levant.

Vous ne voulez pas sans doute empoisonner cette pauvre bête, monsieur?

ISAAC.

Bélotte m'est chère, madame. Voilà dix ans et plus qu'elle mêle ses ronflemens à mes travaux... C'est un lien, cela... Une habitude, madame, est toujours un lien... Faites voir votre jolie langue rose à votre vieux maître... Bélotte m'est chère, dis-je (il pose sur la langue du chat un tube qu'il a trempé dans le verre : le chat tombe foudroyé); mais la science m'est plus chère que ne me l'était Bélotte. (Se frottant les mains, et se parlant à lui-même.) C'est réussi.

MADELEINE.

Voyez-vous, vous ne me persuaderez pas que ce soit bien, ce que vous venez de faire là.

ISAAC.

Eh! eh! la loi n'a rien à y voir. (Présentant la fiole à Madeleine.) Cinquante ducats.

MADELEINE, tirant sa bourse.

Les voici. (Elle prend la fiole.) Je vous remercie. Adieu.

ISAAC.

Adieu, jeune fille. Celui qui t'aimera d'amour sincère sera un drôle bienheureux... eh! eh! un bienheureux drôle. (Madeleine sort.)

II.

Le même soir. — Au théâtre, dans la loge de Madeleine.

Madeleine, sortant de la scène, rentre dans sa loge, suivie d'une habilleuse : elle est en grande toilette de fantaisie. Des garçons de théâtre apportent d'énormes bouquets qu'on vient de lui jeter; les siéges et le tapis de la loge en sont jonchés.

MADELEINE.

Merci, merci; mettez tout ça là. (Les domestiques s'en vont.) Ils sont tous fous, ma parole!

L'HABILLEUSE.

C'est qu'aussi mademoiselle a joué comme un ange, ce soir.

MADELEINE.

Voyons, ma bonne, est-ce que je ne joue pas toujours comme un ange, par hasard?

L'HABILLEUSE.

Oh! si fait.

MADELEINE.

Eh bien! alors, qu'est-ce que tu chantes?... Enlève-moi ces épingles, et puis va-t'en : je vais m'arranger les cheveux et ôter mon rouge, et tu reviendras me défaire dans vingt minutes. (On frappe.) Vois qui est là.

L'HABILLEUSE.

Mademoiselle, il y a lord Shefield, le duc d'Estival et le prince Erloff.

MADELEINE.

Entrez, entrez, messieurs. (L'habilleuse sort. Lord Shefield, d'Estival et Erloff entrent en frappant des mains, et en disant : Ah! charmante! éblouissante! divine!)

MADELEINE.

Bon! bon! venez qu'on vous gronde... Vous êtes trois traîtres... Pour Dieu! prince Erloff, contenez votre grand sabre... Je vous avais prié de le faire couper en deux... Vous accrochez tout... Oui, trois traîtres que je dénonce les uns aux autres... Et d'abord, vous, Shefield, reprenez votre projectile... Le bouquet suffisait sans ce bracelet... Savez-vous ce que vous avez fait, malheureux, avec votre bracelet?

LORD SHEFIELD. (Gravité imperturbable; léger accent anglais.)

J'ai fait? quoi?

MADELEINE.

Vous avez tué le souffleur, milord, tout bonnement.

LORD SHEFIELD.

Oh! vrai! le souffleur? Je n'ai pas vu. Il était marié?

MADELEINE, imitant l'accent de Shefield.

Oh! pourquoi?

LORD SHEFIELD.

Je ferais une pension... Mais, mademoiselle, vous plaisantez peut-être?

MADELEINE.

Oui, peut-être;... mais je ne plaisante pas en vous disant de reprendre ce bracelet, milord, et vous, d'Estival, vos émeraudes, et vous, Erloff, vos verroteries, assez proprettes d'ailleurs, il faut être juste.

TOUS TROIS, se récriant.

Ah! mademoiselle! ah!

MADELEINE. (Elle leur tourne le dos, et s'arrange devant la glace pendant toute la scène.)

Je ne comprends pas ces réclamations. Voulez-vous me faire le plaisir de me dire quels sont les termes de notre traité? Aussi bien, je crois que voici le moment de se recorder là-dessus. D'Estival, votre bouche en cœur a la parole.

D'ESTIVAL.

Mademoiselle Madeleine, il y a juste un an, au souper de Noël, comme nous étions sur le point de nous entretuer, ces deux messieurs, le comte Jean et moi, à propos de vos beaux yeux, vous daignâtes jeter entre nous votre gant parfumé, avec ces paroles que j'ai recueillies : « Messieurs, ce massacre serait sans objet; pour cause de désenchantement, je désire demeurer quelque temps libre de ma personne, afin de reprendre haleine; mais, à la prochaine nuit de Noël, si je conserve toujours ma liberté, je vous réunirai tous quatre à souper chez moi, et, comme vous êtes, après tout, ce qu'il y a de plus galant et de plus huppé dans Vienne... »

MADELEINE.

Huppé? Ai-je dit huppé?

D'ESTIVAL.

Le mot fut dit.

MADELEINE.

Je le trouve sans façon. Continuez, duc.

D'ESTIVAL.

« ... Et de plus huppé dans Vienne, je vous promets de distinguer l'un de vous. Promettez-moi, en retour, de rester bons amis, quoi qu'il arrive. » Nous sommes restés bons amis, mademoiselle, et nous sommes à la nuit de Noël.

MADELEINE.

Ne pourriez-vous, messieurs, me renouveler ce billet pour un an?

TOUS TROIS, avec énergie.

Ah! ah!

MADELEINE.

Eh bien! vous êtes des Juifs! Mais vous avez oublié une de nos conventions : c'est que, durant tout le temps de votre candidature, vous ne pouvez m'offrir aucun présent, les fleurs exceptées. Je ne dois pas être suspecte de céder à une autre influence qu'à celle de votre mérite personnel. Débarrassez-moi donc de ces historiettes-là, s'il vous plaît. — Votre bouquet est d'un très joli goût, d'Estival : ça vient de Paris, ça?

D'ESTIVAL.

Du Palais-Royal, par le télégraphe, mademoiselle.

MADELEINE.

Et le vôtre, milord?

LORD SHEFIELD.

Oh! moi... Avez-vous remarqué la fleur qui a une racine?

MADELEINE.

Ma foi! non; ça veut dire quelque chose, la fleur qui a une racine?

LORD SHEFIELD.

Oh! rien... Seulement il n'y en avait qu'une, a dit cet homme, en Europe, et, puisque la voilà, il n'y en a plus. J'en suis bien aise, si cela vous est agréable.

MADELEINE.

Comment donc, milord! vous permettez que je constate la racine? Tiens! c'est vrai! Oh! la belle racine! — Et vous, Erloff, où votre grand sabre a-t-il coupé ces fleurs des tropiques?

ERLOFF.

Moi, charmante, je les ai fait voler, la nuit passée, dans le jardin botanique par quatre paysans à moi. Je m'étais dit : Les gardiens m'en assommeront deux; mais, pendant ce temps-là, les deux autres feront le coup. C'est précisément ce qui est arrivé.

MADELEINE.

C'est très fin, ce calcul, avec une nuance cosaque; mais le comte Jean a fait encore mieux que vous trois, messieurs...

D'ESTIVAL.

Ah! le comte Jean! Parbleu! il a des serres magnifiques!

MADELEINE.

Eh bien! justement, je n'ai rien vu de sa façon... il ne m'a pas jeté une pâquerette, pas la queue d'une... il s'est même sauvé avant la fin de la pièce... Ah! comme il va avoir peu d'agrément, quand il va se présenter, celui-là! (Un grand bruit de voix dans la rue.) Qu'est-ce que c'est que ça? Voyez donc, messieurs.

D'ESTIVAL, regardant par la fenêtre.

En vérité, je ne sais. Je ne vois que la neige qui poudroie, quelque chose d'indistinct qui verdoie, et une grande foule qui se coudoie...

(On entend des rires dans le couloir.)

MADELEINE.

C'est la voix du comte!... Entrez! (Entre le comte Jean.) Bonjour, Jean de Nivelle, qui s'en va quand on l'appelle..... Qu'est-ce qui se passe donc, monseigneur? Est-ce une émeute,... un incendie,... quoi?

LE COMTE JEAN, riant.

Ah! ah! c'est votre bouquet, votre petit bouquet, mon enfant! Ah! que vous êtes belle! Seigneur Dieu! messieurs, qu'elle est belle!

MADELEINE.

Comment! c'est mon bouquet qui fait tout ce tapage?

LE COMTE JEAN.

Eh! oui; vous savez que j'avais des serres fort vastes, où le touriste venait admirer les flores des cinq parties du monde... Eh bien! tout cela, cèdres du Liban et palmiers du Nil, plantes de l'Inde et de la Chine, arbres et arbustes, feuilles, fleurs et fruits, tout a été mis bas, égréné, émietté, et j'en ai fait litière pour vos chevaux, ma reine; la rue en est émaillée du théâtre jusqu'à votre porte. Ça n'est pas très joli, mais ça sent bon.

MADELEINE.

Allons! touchez là, comte... C'est absurde!

LE COMTE, se laissant tomber en riant sur un divan.

Non; mais ce qu'il y a de contrariant, c'est que, voyant ça, mon jardinier s'est pendu.

MADELEINE.

Bon! voilà milord qui fera une pension. N'est-ce pas, milord?

LORD SHEFIELD, soucieux.

Moi? Oh! non. Je suis vexé.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre pressée pour monsieur le comte.

LE COMTE JEAN.

Pour moi? donne. (Il lit la lettre dans un coin.)

ERLOFF.

Pardieu! si j'avais su, moi, j'aurais fait venir mes vingt-cinq mille paysans avec chacun un sapin dans la main.

MADELEINE.

On le fait, mon prince, et on ne le dit pas.

D'ESTIVAL.

Moi, j'ai envie de faire comme le jardinier de M. le comte.

MADELEINE.

Bah! d'Estival, attendez la fin du souper. Les choses tournent quelquefois à l'envers de ce qu'on croit. (Elle regarde avec dépit le comte Jean, qui paraît tout absorbé par la lecture de sa lettre.) Maintenant, vous allez me laisser... Ah! nous aurons ma camarade Rosette, à propos...

ERLOFF.

Ah! pourquoi? elle est stupide.

MADELEINE.

Je ne le conteste point; mais je l'invite toujours à cause de sa petite fille, Bertha, qui est un amour... Partez, messieurs; à bientôt... Deux mots, comte Jean, s'il vous plaît. (Erloff, Shefield et d'Estival sortent.)

MADELEINE, LE COMTE JEAN.

MADELEINE.

Vous êtes impoli, vous! Qu'est-ce que c'est que cette lettre qui vous occupe tant?

LE COMTE JEAN.

Rien... une affaire... une niaiserie...

MADELEINE.

Une niaiserie qui vous fait passer par toutes les couleurs du prisme en cinq minutes est une niaiserie que je serais curieuse de connaître.

LE COMTE JEAN.

Vous plaisantez, Madeleine?

MADELEINE.

Jamais, quand je parle sérieusement. Ça me regarde, cette lettre?

LE COMTE JEAN.

Pas le moins du monde.

MADELEINE.

Votre parole?

LE COMTE JEAN.

Pourquoi diantre voulez-vous que cette lettre vous regarde?

MADELEINE.

Vous m'ennuyez. Montrez-la-moi.

LE COMTE JEAN.

Vous y tenez?

MADELEINE.

Vous voyez bien que non. Donnez, donnez donc!

(Elle frappe du pied avec colère.)

LE COMTE JEAN.

Vous n'y comprendrez rien. Laissez-moi au moins vous en faire la préface. Cette lettre est d'un cousin à moi dont je vous ai parlé autrefois, vous savez, celui que je n'ai jamais pu vous amener... Il y a trois ans, je me trouvai avec lui en Silésie, entre deux montagnes, dans un vieux château où se mourait ma grand'tante, qui m'avait élevé et que j'aimais tendrement. Je passai là deux mois à peu près seul avec ce garçon; nous courions les bois ensemble, divaguant sur des sujets intimes. Pour être juste, il me plut.

MADELEINE.

C'est bon. La lettre!

LE COMTE JEAN.

Nous étions fort liés, enfin... Depuis, il m'a tout-à-fait planté là.

MADELEINE.

La lettre!

LE COMTE JEAN.

Il n'était qu'original dans ce temps-là... Il paraît, comme vous allez le voir, qu'il y a aujourd'hui quelque chose de plus... Il est fou....

MADELEINE, lui arrachant la lettre et lisant :

« COMTE JEAN, MON CHER COUSIN,

« Le temps me presse; je suis forcé de vous écrire à la hâte cette lettre, dont chaque terme aurait besoin d'être pesé avec recueillement. Nous sommes demeurés depuis deux ans si étrangers l'un à l'autre, que je sais à peine quel est l'homme qui va me lire. Il faut, comte Jean, je vous en prie, que cet homme soit celui que j'ai connu il y a trois ans, celui qu'un sentiment de piété commune me fit rencontrer près d'un lit de mort, l'homme avec qui j'ai vécu, pensé, souffert pendant deux mois, la main dans la main, au fond des solitudes. Je place ma lettre sous l'invocation de ces souvenirs, en priant Dieu qu'ils vous soient présens et chers comme à moi-même.

« Mon antipathie pour votre actrice favorite m'est expliquée; c'était un pressentiment. On répète dans Vienne que vous soupez ce soir chez elle avec trois de vos amis, et qu'elle doit choisir l'un de vous pour amant. Soyez heureux, comte! c'est vous qu'elle choisira, non pas seulement parce que vous êtes le plus riche, mais parce que vous êtes bon, et que vous avez à vous seul plus d'ame et d'intelligence que les trois autres, parce que le ver attache au meilleur fruit de l'arbre sa piqûre empoisonnée, parce que c'est l'instinct féroce de ces créatures. Vous m'avez dit autrefois, mon cousin, qu'à l'heure d'un danger, si grave qu'il fût, vous ne voudriez prendre conseil que de moi, de ma raison que vous jugiez droite, de mon expérience que vous jugiez au-dessus de mon âge : je vous rappelle cette parole; le danger est venu, et voici le conseil : Je connais Madeleine; elle est le type complet d'une espèce de femmes que j'ai étudiées toute ma vie avec effroi; elle résume en elle toutes leurs séductions et toutes leurs perversités; elle les pousse jusqu'à l'extrême, jusqu'au génie. Je la connais; le hasard m'a servi; j'ai pu voir à nu, sous cette enveloppe de jeunesse et de grace, la cervelle décrépite et le cœur pétrifié d'un vieillard qui aurait mal vécu. Je ne vous dis pas qu'elle vous ruinera, quoique ce soit la vérité; mais sa beauté vaut bien trois millions quand on les a. Soit. Je vous dis que si vous laissez ce vampire appliquer sa lèvre glacée sur votre sein, il ne s'arrêtera pas qu'il n'en ait retiré et qu'il n'ait flétri tous les dons que Dieu y a versés avec plénitude; il ne s'arrêtera pas qu'il n'ait fait en vous le vide et le désert qui sont en lui.

« Comte Jean, c'est moi qui me suis éloigné de vous; ma pauvreté relative ne me permettait point de vous suivre dans votre tourbillon. C'est la première fois que ma pauvreté m'a été amère, car je n'ai jamais compris l'amitié que par vous : je m'étais attaché à vous avec enthousiasme, comme à un chevalier des anciens temps, dont vous aviez la générosité, la franchise, l'éclat, la tendresse; j'aimais vos vertus; j'adorais vos défauts. Quand je songe à ce que vous êtes et à ce que vous serez en sortant des mains de cette femme, à tous les germes de bonheur, de dignité, d'avenir, qu'un caprice de volupté va étouffer en vous, j'éprouve une douleur qui est plus puissante que ma crainte de vous offenser; je vous en-

voie donc cette lettre, et je vous atteste, comte, que jamais devoir d'amitié, jamais sacrifice de dévouement n'a coûté à un cœur d'ami ce que me coûte cette offense. Adieu. « MAURICE. »

LE COMTE JEAN.

Eh bien!

MADELEINE.

Eh bien! c'est étonnant. — Il est fou ou il est jaloux. Qu'allez-vous faire?

LE COMTE JEAN.

L'enfermer, s'il est fou; le tuer, s'il ne l'est pas.

MADELEINE, qui s'est mise à écrire.

Bah! amenez-le plutôt souper. Je me charge de le convertir ou de me venger. Faites-lui remettre ça.

LE COMTE JEAN, riant.

Bon! vous croyez qu'il viendra!

MADELEINE, haussant les épaules.

Parbleu! (Le comte Jean sort en riant.)

Chez Madeleine.

Une salle étincelante de lumière; une table richement servie et chargée de fleurs.

MADELEINE, ROSETTE, BERTHA, petite fille de huit ans, LE COMTE JEAN, LE PRINCE ERLOFF, LE DUC D'ESTIVAL, LORD SHEFIELD. (Ils commencent à souper.)

MADELEINE.

(A Shefield.) Vous êtes trop bon, milord; j'en ferai part à mon cuisinier. (A Erloff.) Oui, mon prince, ce sont des mauviettes... ou des ortolans... ou des rossignols, je ne vous dirai pas au juste; mais, pour sûr, ça vole quand c'est vivant. — Comte Jean, il me semble que vous négligez Rosette.

LE COMTE JEAN.

Pas du tout; mais je ne sais ce qu'elle a, Mlle Rosette.... Elle pousse des soupirs au lieu de manger tranquillement et beaucoup, comme à son ordinaire... Aurions-nous un cœur, ce soir, Rosette?... Qu'est-ce que c'est que ça, donc?

ROSETTE.

Non; voyez-vous, c'est que j'ai avalé quelque chose qui m'est resté dans le gosier.... Ah! mon Dieu! je vais étouffer!... Non, c'est parti.

LE COMTE JEAN.

Ah! tant mieux!... ma foi, tant mieux! Je puis vous dire maintenant, Rosette, que vous m'avez diantrement inquiété.... Enfin, puisque c'est parti, n'en parlons plus.

MADELEINE.

Qui est-ce donc qui se cache et qui ne dit rien derrière cette colline de fleurs?... Ah! c'est vous, d'Estival... comment ça va-t-il, mon ami?

D'ESTIVAL.

Eh! eh! merci; je vivote... j'ai une faim de naufragé.

MADELEINE.

C'est l'amour, duc.... Je vous recommande Bertha, votre petite voisine.

D'ESTIVAL.

La jolie enfant avec ses yeux vert de mer! C'est votre fille, Rosette?

ROSETTE, avec une grave bonhomie.

Oui, monsieur le duc; je le pense du moins, car, vous savez, on ne peut jamais être sûre de rien; les hommes sont si traîtres! (On rit.)

SHEFIELD.

Oh! comment?

LE COMTE JEAN.

Laissez-les rire, Rosette... vous avez bien raison de vous méfier, allez... Tenez, moi, j'ai connu une femme qui avait une fille dont elle crut être la mère jusqu'à l'age de quarante ans... et puis, un beau jour, paff! elle découvrit que c'était une autre... comprenez-vous ça?

ROSETTE.

Quant à moi, une pareille découverte me tuerait.

D'ESTIVAL.

Je le crois bien. Buvez donc, Rosette; noyons ces idées-là, mon enfant. — Ah çà, comte Jean, et votre cousin, à propos?

LE COMTE JEAN.

Je l'ai bien dit, il ne viendra pas.

MADELEINE.

S'il ne vient pas, après que j'ai pris la peine de lui écrire de ma patte blanche, c'est un cuistre, voilà tout.

ERLOFF.

Mais quelle idée, mon cher comte, de nous empêtrer de ce cousin-là? Je ne l'ai vu qu'une fois, votre cousin, et il m'a furieusement déplu... Qu'est-ce donc qu'il a dit qui m'a tant déplu? Attendez....

MADELEINE.

Qu'est-ce que cela nous fait, mon prince? D'abord, je ne permets à personne d'intervenir dans ma querelle avec ce jeune sauvage. Je désire me charger seule de son éducation... Pour commencer, je lui ai marqué sa place à côté de la petite Bertha; ils s'amuseront tous deux à tirer des pétards, puis il s'instruira à lire les devises, et, trouvant ainsi dans ma maison l'utile brochant sur l'agréable, je ne doute pas qu'il ne me rende toute son estime.

(Un domestique annonce M. Maurice Erckler.)

MADELEINE.

Bravo! il est venu! il est vaincu! — Faites entrer.

LE COMTE JEAN.

Un peu de miséricorde à cause de moi, Madeleine, je vous prie.

MADELEINE.

Ah! vous me la baillez bonne, vous, messire Jean, avec votre miséricorde! Je vais lui chauffer vertement son entrée, je vous en réponds... Eh bien! qu'est-ce qu'il fait? Est-ce qu'il refuse le combat? Ici, mon lion! à moi, mon lionceau! et emplissez tous vos verres. (Elle se lève. Entre Maurice.) Ah! parbleu, notre beau cousin..... (Reconnaissant Maurice, elle se rassied lentement sans ajouter un mot. Tous les convives la regardent avec surprise.)

MAURICE.

Veuillez m'excuser, mademoiselle; j'ai reçu un peu tard votre invitation. Je ne sais comment vous remercier d'une grace que je n'avais aucun droit d'espérer.

MADELEINE.

Mon Dieu! monsieur, c'est le comte Jean qui..... Asseyez-vous donc, je vous prie. (Maurice s'assied entre Bertha et Shefield.)

LE COMTE JEAN.

Est-ce que vous souffrez, Madeleine?

MADELEINE, éclatant de rire.

Répétez-moi ça en face.

LE COMTE JEAN.

Dame! sans doute : il vous est certainement arrivé quelque chose.

MADELEINE.

Quelque chose est modeste!.... Il m'écrase quelque chose comme trois doigts avec le pied de sa chaise, et puis il me demande comment je me porte..... Mais pas bien, comte Jean. Et vous? N'êtes-vous pas blessé?... Ah çà! voyons, ce n'est pas le tout que de se divertir.... qu'est-ce qu'on fait, quand on est écrasé? car voilà ma position dans le monde actuellement, grace à monseigneur..... C'est bon, comte, c'est bon.... je comprends votre pantomime.... vous ne l'avez pas fait exprès.... c'est encore heureux. Servez votre cousin au moins.... N'est-ce pas qu'elle est gentille, la petite Bertha, monsieur Maurice?

ROSETTE.

Dans ce cas-là, ma chère, le mieux est de bassiner avec de l'eau et du sel.

MADELEINE.

Eh bien! tu y mets le temps, toi... Comment! monsieur Maurice, vous en êtes déjà aux confidences, Bertha et vous? Qu'est-ce qu'elle vous conte dans l'oreille?

MAURICE, riant.

Elle me conte, mademoiselle, que, d'après vos intentions, nous devons tirer des pétards nous deux; elle s'en réjouit, et moi aussi. Tirer des pétards avec les petites demoiselles, en buvant du vin de Champagne, c'est mon plaisir favori, et je vous sais bon gré de l'avoir deviné.

MADELEINE.

Monsieur Maurice, je vous jure que c'est le comte Jean....

LE COMTE JEAN.

Ah! que diable! Madeleine, permettez. C'est le comte Jean.... c'est le comte Jean!

MADELEINE.

Ne m'interrompez pas, vous.... Écrasez-moi l'autre pied si vous voulez, mais ne m'interrompez pas... Il est étrange, sur ma parole, que, pour quelques souches rabougries dont vous avez débarrassé votre serre et embarrassé ma route, pour quelques rogatons épineux qui ont éclopé mes chevaux, vous vous croyiez le droit d'interrompre et d'écraser ici à tort et à travers!.... Allons, touchez là, comte Jean.... ce n'est pas sérieux.... (Elle se renverse sur sa chaise.) Ouf! que je suis lasse! en ai-je dit de ces paroles inutiles daus ma vie, grand Dieu!.... Ce qui me console, c'est que je ne suis pas la seule.... Ce n'est pas pour vous que je dis ça, d'Estival... non; mais, quand on pense que, si on pouvait recueillir et

piler dans un mortier tout ce que nous disons depuis six bonnes années que nous nous connaissons, on n'en tirerait pas une idée, pas la queue d'une, rien, mais là, rien! Serions-nous des brutes, mes gentilshommes? A propos, qui est-ce qui croit à l'immortalité de l'ame par ici? Oserais-je vous demander, prince Erloff, le fond de votre pensée sur cette grave question?

ERLOFF.

Une belle bataille et une belle femme sont deux belles choses.

MADELEINE.

Vous n'êtes, mon prince, qu'un avaleur de sabres sans moralité. Et vous, milord, avez-vous là-dessus quelque idée qui vaille la peine d'être émise en public?

SHEFIELD.

Oh! j'attendrai.

MADELEINE.

Profond comme le tombeau, milord. Et ce petit duc?

D'ESTIVAL.

Moi, je crois volontiers au ciel quand vous me souriez, et à l'enfer quand vous souriez au comte Jean.

MADELEINE.

Qu'on ouvre les fenêtres! ce traître de Français a du patchouli sur lui!... Révérence parler, messieurs, vous êtes tous des bêtes. Voilà assez long-temps que je le pense pour avoir le droit de vous le dire.... Comment! je vous fais servir dans une salle chaude et parfumée un souper royal, je vous verse à flots des rubis et des diamans fondus aux plus généreux soleils du monde, j'y joins ma présence et l'espoir de mon amour, et il n'y a pas un de vous dont la tête parte, dont la langue se délie, dont la pensée se répande en quelque extravagance digne de l'atmosphère idéale où je vous place!... Vous me demandez le nom des plats, la date des vins, vous y ajoutez quelques madrigaux vulgaires ou de mesquines épigrammes contre le voisin, et c'est tout! Un peu plus, et vous causeriez de la rente! Qu'est-ce donc qui vous empêche d'être sublimes ou tout au moins absurdes? Quelle convenance vous retient? A quoi vous sert d'être ici et non dans vos salons? Est-ce cette enfant qui vous gêne? Entre la banalité ou la grossièreté n'y a-t-il rien pour vous?... Est-ce ainsi que vous me payez de la libre arène que je vous ouvre, à mes risques, presque à ma honte, par le ciel! en foulant aux pieds tous les préjugés de votre monde impérieux?

Qu'on ne m'interrompe pas, sarpejeu! je suis en train. Je dis que, si vous n'avez chez moi ni plus de raison ni plus de folie que chez mesdames vos épouses, j'en dois conclure que j'ai tort, moi, d'être une courtisane plutôt qu'une ménagère.... On sait ce que j'y perds, et je ne vois pas ce que j'y gagne. Ai-je seulement le plaisir et la gloire de donner l'essor à vos intelligences captives? prouvez-le-moi donc! Ton empereur n'est pas là, Erloff... car je sais que tu as peur de ton empereur, malgré ton grand sabre, mon bon! Shefield, d'Estival, comte Jean, vos nobles collègues, vos nobles familles, vos maîtres et vos esclaves sont loin d'ici.... Profitez-en! lancez-vous! envolez-vous! soyez bouffons ou éloquens! ayez de l'esprit ou du génie à votre aise! Donnez-moi raison contre le monde et gagnez vos éperons, mes chevaliers!

LE COMTE JEAN.

La peste! mon enfant, votre langue n'est-elle point dépendue?

MADELEINE.

Ne m'appelle pas enfant, comte Jean, c'est toi qui l'es. Donne-moi à boire. (Elle rit aux éclats.) Comme ils ont tous l'air effaré... Allons! rassurez-vous, mes amis, vous avez tous de l'esprit, et moi aussi. Seulement, ça n'est pas amusant à la longue. Le cercle est étroit, et quand je songe que nous y tournons depuis des années et que nous y tournerons jusqu'à la sépulture, et que c'est la vie cela!... Lord Shefield, votre seigneurie veut-elle me faire la politesse de s'empoisonner avec moi?

SHEFIELD.

Non, parce que, si j'acceptais, je le ferais, et je ne veux pas. Et pourtant... mais, si je vous prends au mot, qui sera embarrassé?

MADELEINE.

Vous, milord, car je prierai votre grace de commencer, et voici de quoi tuer un escadron, hommes et chevaux. (Elle montre la fiole de Zaphara.)

SHEFIELD.

Voyons. (Il avance la main par-dessus la table et prend la fiole.)

MAURICE.

Voulez-vous me permettre, milord? Je me connais un peu en chimie, et je voudrais savoir... (En prenant la fiole des mains de Shefield, il la laisse tomber.) Ah! pardon!

MADELEINE.

Gare! sauve qui peut! Si la fiole est brisée, nous sommes tous fanés dans notre printemps. (Rosette se lève en poussant un cri.)

MAURICE.

Où a-t-elle roulé?... Ma foi! elle est intacte, malheureusement... (Il ramasse la fiole, et la rend à Madeleine.) Je vous avoue, mademoiselle, que je l'avais laissé tomber exprès... J'avais espéré qu'elle se casserait... C'est pitié que de voir en de si belles mains une drogue si meurtrière!

MADELEINE.

Merci de l'intention. Vous me voyez charmée, monsieur, d'une circonstance qui vous enlève à l'entretien de Bertha, et qui vous rend enfin au nôtre.

ERLOFF.

Ah! ah! Bertha, nous avons donc trouvé un petit mari pour nos étrennes?

BERTHA, à Maurice.

Pourquoi est-il prince, celui-là, et que tu ne l'es pas, toi, mon ami? Tu es plus gentil que lui, je trouve.

ROSETTE.

Elle est bête, ma fille.

LE COMTE JEAN.

Prenez garde, Rosette : au train dont vont les choses, mon cousin Maurice pourrait bien vous l'escroquer, votre fille. Il est coutumier du fait, je vous en avertis.

MAURICE.

Comte Jean!

MADELEINE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE JEAN.

Parbleu! vous qui demandez une extravagance, Maurice a votre affaire toute rôtie... Voyons, cousin, ne vous fâchez pas;... vous avez fort négligé ces dames jusqu'à ce moment,... vous leur devez une réparation; souffrez que je les régale de l'anecdote.

MAURICE, sérieux.

Comte Jean, je vous supplie...

MADELEINE.

Ne l'écoutez pas, comte, car je vous écoute.

LE COMTE JEAN.

Tant il y a qu'un soir mon cousin Maurice, promenant sa mélancolie sous les ombrages du Prater, entendit tout à coup des sanglots au pied d'un arbre... Des sanglots au pied d'un arbre, se dit Maurice, j'ai vu cela dans des romans... Un voyageur passe dans une forêt... une femme, belle encore malgré sa pâleur, est attachée au tronc d'un bouleau... des bandits ricanent alentour... Enflammé par ces souvenirs, Maurice s'approche, que dis-je? il s'élance, il vole..... Êtes-vous content de moi, Maurice? La mise en scène vous convient-elle?

MAURICE.

Parfaitement, comte.

LE COMTE JEAN.

Au pied de l'arbre était un petit paquet de linge sale qui pleurait; Maurice l'interroge : l'enfant, — chacun a deviné que c'était un enfant, — l'enfant déclare être du sexe féminin et appartenir à des parens goguenards, qui ont jugé plaisant de l'abandonner sur la voie publique. Maurice, naturellement, maudit les parens, bénit l'enfant, la prend par la main, et les voilà partis. Nous ne les suivrons pas, mesdames, à travers le dédale des rues de Vienne; il vous suffira de savoir que, depuis quelque temps, mon jeune cousin, qui a le goût des enfans, comme j'ai, moi, celui des perroquets, rêvait aux moyens de se monter peu à peu une famille : le destin avait donc positivement joué dans son jeu en le favorisant de cette rencontre. Bref, après avoir pris l'avis d'un bourgmestre et avoir fait décrasser la petite fille, il l'adopta, la baptisa du doux nom de Marguerite, et lui apprit l'alphabet et la musique. Il y a trois ans de cela; l'enfant doit en avoir neuf aujourd'hui. Dans quelques années d'ici, comme elle est jolie et d'une vive intelligence, Maurice, l'ayant pétrie de ses mains et formée selon son cœur, voudra en faire sa femme : c'est alors qu'elle s'enfuira avec un garçon perruquier.

ERLOFF, riant, à Maurice.

Monsieur, mon compliment; saint Vincent de Paule n'a qu'à se bien tenir là-haut!

D'ESTIVAL, un peu gris.

Vous damez le pion, monsieur, à madame ma mère, qui s'était vouée à l'éducation des sarcelles. Je bois à votre prud'homie.

MADELEINE.

Madame votre mère élevait aussi des oies, monsieur le duc. — Quant à vous, monsieur Maurice, croyez-en une femme qui a fait toutes ses études, méfiez-vous du dénoûment prédit par le comte Jean.

MAURICE.

Nous nous sommes un peu perdus de vue, le comte Jean et moi, depuis deux ans; il ne connaît pas la fin de l'histoire.

MADELEINE, élevant la voix.

La fin de l'histoire! Silence, là-bas! Maurice et Juliette, ou l'orpheline du Prater, seconde partie. (Elle s'accoude sur la table, la tête dans sa main.) Allez, jeune homme!

MAURICE.

Mais je n'ai pas du tout l'intention de vous raconter...

MADELEINE.

Moi, j'ai celle de vous entendre. La fin de l'histoire!... ou je casse pour dix mille francs de porcelaine!... Allez, jeune homme.

MAURICE.

Soit; mais, si le récit vous paraît manquer d'intérêt comme d'à-propos, souvenez-vous que vous l'avez exigé. Mon noble parent n'a dit que la vérité, selon sa coutume; seulement ce fut moins la générosité que l'ennui qui me jeta dans cette bizarrerie, dont je ne me dissimule pas le côté grotesque. J'avais vingt-cinq ans; la première fougue de l'âge était amortie, et j'éprouvais ce sentiment de lassitude qui est comme un temps d'arrêt au milieu de la jeunesse, et qui marque la transition de l'étourderie au vice.

LE COMTE JEAN.

Tâchez de profiter, Rosette.

ERLOFF.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

MAURICE, riant.

Ma foi! messieurs, laissez-moi conter à ma manière, comme faisait Sancho avant moi, ou nous en aurons jusqu'au jour. J'étais, vous dis-je, comme est tout homme qui pense, dans cette saison de la vie, un peu désenchanté pour le moment de ce qu'on nomme le plaisir, et vivement sollicité par un ordre d'illusions tout opposé, par des fantaisies de bonheur calme, reposé, — pastoral, si vous voulez; bref, je songeais à me marier, quand la rencontre que je fis de cette enfant vint donner un autre cours à mes idées.

ERLOFF.

Mais, par le diable! monsieur, vous recommencez!

MAURICE.

En effet, monsieur.

MADELEINE.

Ne faites pas attention, Maurice, le prince est dans les vignes.

MAURICE.

Sous le paquet de linge sale dont vous a parlé le comte Jean, je trouvai une petite fille aux yeux noirs, aux traits délicats, mais fatigués de misère, au front bombé. Quand je la vis mieux, je fus surpris de la distinction intelligente qui régnait sur ce front à peine développé et déjà pâli. Ses parens, me dit-elle, étaient des mendians de passage qui devaient avoir quitté Vienne depuis le matin. Je vous avoue que je songeai à Mignon, et que j'eus bâti un roman en moins de rien. Je lui demandai si elle voulait que je fusse son père; elle essuya ses yeux,

se leva et me suivit tranquillement. Le soir même, je pris chez moi une vieille femme de charge de ma mère pour me seconder dans mes projets d'éducation. Après m'avoir conseillé sans succès de mettre l'enfant dans un hôpital, elle se résigna en me riant au nez et en haussant les épaules. Quelques jours après, comme je lui parlais à mon tour de faire entrer Marguerite dans un pensionnat, la bonne femme m'appela sans cœur et me dit que j'étais indigne du cadeau que le bon Dieu m'avait fait.

ERLOFF.

J'aime ces détails simples, et je propose un toast à cette matrone.

MADELEINE.

Je vous propose, moi, de vous taire ou de vous en aller.

MAURICE.

Marguerite continua de vivre entre nous deux; vrai cadeau du bon Dieu, en effet! C'était un singulier caractère d'enfant, plein de fierté et de douceur, d'intelligence emportée et de tendresse muette. Jamais elle ne me dit un mot de remerciement; mais, à la fin des leçons de toute sorte que je lui donnais de mon mieux, elle me payait d'un regard profond et rapide qui me laissait tout attendri. Je passai ainsi près de cette chère créature deux années auxquelles je ne puis rien comparer dans ma pensée, pas même l'ivresse qui attend l'un de vous, messieurs, dans un instant.

SHEFIELD.

Je proteste.

MAURICE.

Il y a dix-huit mois, la santé de Marguerite s'altéra; sa pâleur devint plus mate; ses grands yeux paraissaient grandir encore. Elle ne souffrait point, mais elle s'affaiblissait de jour en jour. On me conseilla de lui faire prendre les eaux, et je l'emmenai à Aix-la-Chapelle. J'eus le bonheur de trouver là un jeune médecin qui nous prit en affection, cette enfant et moi. Le voyage l'avait fatiguée; elle se mit au lit en arrivant; elle avait le délire, et m'appelait toujours sans me reconnaître. L'idée me vint alors pour la première fois que je pouvais la perdre. Le médecin me rassura cependant; il me dit que la maladie avait pris heureusement un caractère aigu, et qu'on pouvait espérer une crise salutaire vers le dixième jour. Ce dixième jour arriva sans que j'eusse dormi une heure ni versé une larme; vers le soir, elle me reconnut, et, voyant la fenêtre ouverte, elle demanda à se lever, disant qu'elle se sentait ressuscitée. Le médecin, notre ami, qui ne nous quittait pas, m'aida à la porter sur le balcon. Je n'oublierai jamais cette soirée : c'était à la fin de juillet; des fenêtres de l'hôtel que nous habitions, on voit une haute colline chargée de rians bosquets; le soleil s'éteignait peu à peu derrière les vignes; des groupes d'étudians et de jeunes femmes gravissaient les sentiers verts ou étaient assis sous les tonnelles; leurs chants de fête et d'amour s'élevaient et mouraient au loin. Je tenais la main de Marguerite dans les miennes, et je l'entendais murmurer faiblement les refrains que la brise nous apportait par intervalles. Alors mon cœur se fondit dans une faiblesse de bonheur, et je demeurai long-temps sans voix et sans pensée, pleurant comme un enfant. Tout à coup le jeune médecin, qui était à mes côtés, tressaillit et posa doucement sa main sur mon épaule; je le regardai : il était livide : je regardai

Marguerite; elle souriait, les lèvres entr'ouvertes et le regard fixe : la pauvre petite était morte; j'avais perdu son dernier soupir dans la dernière chanson.

(Bertha pousse un cri, se jette au cou de Maurice, et l'embrasse en sanglotant.)

MAURICE.

Chère enfant! Voyons, voyons, bonne petite ame!

ROSETTE.

Bertha, finirez-vous? Je vous demande un peu qu'est-ce qui lui prend. Tu vas friper le col de monsieur, petite sotte! C'est bon, je vais t'emmener coucher.... Tu permets, n'est-ce pas, Madeleine? J'ai une répétition demain de bonne heure,... et puis je dors à moitié.

MADELEINE.

A ton aise. Viens m'embrasser, Bertha. Bonsoir, mon enfant.

ROSETTE.

Bonne chance, messieurs. (Elle emmène Bertha en la grondant.)

LE COMTE JEAN.

Cousin, vous pouvez croire que je n'aurais pas entamé l'aventure, si j'avais soupçonné seulement le malheur qui l'a terminée.

MAURICE.

Je le crois, comte Jean. Maintenant j'ai à m'excuser, mademoiselle, auprès de tous vos convives du peu d'opportunité de ce récit; je puis assurer que personne n'a éprouvé à l'entendre l'ennui que j'ai eu à le faire. Il n'a pas plus dépendu de moi de vous l'épargner que de le rendre plaisant; mais le rôle de trouble-fête, que j'ai pris ici bien involontairement, me pèse; je sens qu'il y aurait plus que de la gaucherie à le prolonger, et je vous demanderai, comme Mlle Rosette, la permission....

MADELEINE.

Du tout; restez, monsieur Maurice. Votre présence est plus nécessaire que vous ne pensez. Milord et messieurs, je suis femme de parole; je vous ai dit que je distinguerais l'un de vous cette nuit dans le cas où mon cœur serait encore libre.... (Vives rumeurs.) Or, mon cœur est libre comme ma pantoufle.... (Elle lance sa pantoufle en l'air; applaudissemens.) Mais, comme je ne pourrais consciencieusement faire un choix entre quatre gentlemen d'un mérite si accompli et si égal, j'ai résolu de m'en remettre à vous-mêmes. Voici du papier et de l'encre; vous allez voter au scrutin secret; l'élu de la majorité sera celui de mon cœur.

(Mouvemens divers.)

D'ESTIVAL.

Je demande la parole.

MADELEINE.

On va me dire que, selon toute apparence, chacun se croyant le plus digne et se donnant sa voix, l'opération électorale peut durer jusqu'au jugement dernier. J'ai prévu l'objection : je confère à M. Maurice le droit de voter.... (Tumulte et réclamations.) Silence! M. Maurice est électeur, dis-je, mais il n'est pas éligible. (A la bonne heure!) Maintenant, messieurs, les convenances me faisant une loi de m'éclipser pendant le scrutin, je m'éclipse. Salut à tous, et bon accueil au vainqueur!

(Elle sort en chantant; tous les convives se lèvent et entourent Maurice; le comte Jean seul demeure à l'écart.)

ERLOFF, à Maurice.

Monsieur, je suis loin de prétendre influencer votre opinion; mais vous avez dû remarquer que j'étais muet depuis un instant. C'est qu'il n'y a point de parti pris, monsieur, et je vous avoue que j'en avais un contre vous; mais il n'y en a point qui puisse tenir contre l'expression de sentimens aussi élevés et aussi dignes que les vôtres. (Maurice s'incline.)

SHEFIELD, ricanant.

Monsieur, je ne suis pas un Grec du Bas-Empire; je vais à mon but sans détours et sans voiles.

ERLOFF.

Vous me rendrez raison de vos paroles, milord.

SHEFIELD.

Certainement. (A Maurice.) Je vous demande de voter pour moi; mais que vous le fassiez ou non, vous êtes un garçon original; vous me plaisez; mes cigares, mes chevaux et le reste à votre service dès à présent. (Maurice s'incline.)

D'ESTIVAL.

Monsieur, je ne suis pas de ceux qui achètent des votes....

SHEFIELD.

Oh! oh! nous reparlerons de ceci, monsieur le duc.

D'ESTIVAL.

Très volontiers... Qui achètent des votes, dis-je. Je vous prie sincèrement, monsieur, de ne pas voter pour moi, car j'ai l'intention de vous tirer dès demain des bureaux de la chancellerie pour vous faire nommer au secrétariat de notre légation en France, et je serais désespéré qu'on pût attribuer ma démarche à un autre motif qu'à l'estime dont vous m'avez pénétré. (Maurice le salue.)

LE COMTE JEAN, à Maurice, à demi-voix.

Un seul mot, Maurice, je l'aime. (Haut.) Voici les bulletins préparés, messieurs.

(Chacun écrit son bulletin et le dépose sur une assiette.)

MAURICE.

C'est à moi, je crois, de faire le dépouillement? Voici le résultat. (Il ouvre les billets.) Lord Shefield, 1; le duc d'Estival, 1; le prince Erloff, 1; le comte Jean, 2.

LE COMTE JEAN, serrant la main à Maurice.

Merci, cousin. A charge de revanche.

(Le comte sort d'un côté, Maurice de l'autre.)

ERLOFF, partant d'un éclat de rire.

Je comprends à présent l'intermède du petit cousin. C'était bel et bien un guet-apens.

D'ESTIVAL.

Si vous m'en croyez, nous allons faire un temps de galop jusqu'à Schœnbrunn, après quoi nous déjeunerons, ou nous nous couperons la gorge, selon que le cœur nous en dira.

SHEFIELD.

Tope! (Ils sortent.)

Le boudoir de Madeleine.

Madeleine est assise sur une causeuse, la tête dans sa main. Le comte Jean entre et s'approche sans qu'elle lève les yeux; arrivé devant la causeuse, il incline le genou jusque sur le tapis, et reste dans cette posture sans parler.

MADELEINE, soulevant la tête.

Tiens! c'est vous?

LE COMTE JEAN.

Qu'un mot, qu'un geste me fasse entendre que vous espériez voir un autre que moi, et je sors sans une plainte.

MADELEINE.

Je sais ce que je fais, généralement. Si mon calcul avait pu se trouver en défaut, si un autre visage que le vôtre, que votre loyal visage, monsieur le comte, se fût présenté à mes yeux, ma première parole l'eût fait pâlir de honte. Si un regard peut tuer, tout autre que vous ne serait pas sorti vivant de cette chambre. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il en serait sorti, et tôt.

LE COMTE JEAN, lui prenant la main.

Madeleine!

MADELEINE.

Eh bien! quoi?

LE COMTE JEAN.

Que vous êtes belle!... Que je vous aime!... que je vous aime!

MADELEINE.

Comte Jean, vous êtes un homme d'usage et un homme d'esprit; mais vous êtes un homme, et, sur le terrain délicat où vous voilà placé vis-à-vis de moi, on peut observer que tous les hommes sont d'une égalité désespérante. Ainsi, avec votre intelligence supérieure et votre goût exquis, vous en êtes réduit à me dire exactement ce que le premier venu, en pareil cas, ce qu'un écolier, un enfant, un sot me dirait. Remarquez cela, comte, en passant.

LE COMTE JEAN.

Hélas! Madeleine, c'est que je vous aime comme un écolier, comme un enfant et comme un sot. Si vous m'aimiez, ou si je ne vous aimais pas, j'aurais tout l'esprit du monde.

MADELEINE.

C'est encore une chose qui se dit aux femmes. Je ne sais pas si c'est vrai, mais c'est commode.... Une bonne girouette que votre cousin, à propos! Il vous donne sa voix après sa lettre de tantôt. (Elle rit.)

LE COMTE JEAN.

Il a sans doute pris de vous une opinion meilleure et plus juste.

MADELEINE.

Avec ça que je lui en ai donné lieu pendant le souper!

LE COMTE JEAN.

Sous votre surface légère et brillante, il a pu deviner, comme moi, une tristesse sérieuse que tout l'orgueil d'un homme serait de consoler, une passion sourde

qui n'attend qu'une étincelle. Madeleine, si mon amour, plus vrai, plus ardent que vous ne pouvez croire...

MADELEINE.

Qu'est-ce que ça peut faire dans le monde, un garçon pareil? Il fait des vers, hein?

LE COMTE JEAN.

Pas que je sache. Il travaille à la chancellerie.

MADELEINE.

Dans un bureau, pouah!... Vous disiez, comte?

LE COMTE JEAN.

Je vous disais que mon amour...

MADELEINE.

Il est donc pauvre, ce Maurice?

LE COMTE JEAN.

Ni pauvre, ni riche. Il ne faisait rien autrefois que s'occuper de musique. Il voulait être compositeur, et je crois qu'il aurait réussi: il a du talent, je vous le ferai entendre un de ces jours; mais il eut besoin d'argent à cause de cette petite fille qu'il avait adoptée, et il entra à la chancellerie. Êtes-vous satisfaite? De quoi riez-vous?

MADELEINE.

Je ris de vous voir à genoux me conter gravement ces affaires-là.

(Le comte se lève avec un mouvement d'humeur; il s'assied près de Madeleine.)

LE COMTE JEAN.

Vous ne voulez pas entendre parler d'amour, soit. Je ne vous aime donc pas. Appelez du nom qu'il vous plaira le feu dont votre regard brûle mon sang, l'étourdissement qui me fait chanceler quand ma main touche la vôtre...

MADELEINE.

Quel âge a-t-il, votre cousin?

LE COMTE JEAN, se levant brusquement.

Voulez-vous que j'aille vous le chercher?

MADELEINE.

Franchement, vous me ferez plaisir.

(Le comte prend son chapeau et se dirige vers la porte.)

MADELEINE, allant à lui.

Votre main, comte Jean. Aujourd'hui, je vous demande pardon; plus tard, vous me remercierez. (Le comte lui abandonne sa main et sort sans répondre.)

MADELEINE, seule. (Elle se promène avec agitation.)

Qu'y faire? je ne l'aime pas. Je n'ai pas besoin d'une infamie de plus.... Quelle fatigue! quelle fatigue!..... Il est au moins deux heures du matin... Je rêve tout debout. J'ai le délire, ma foi! Je vois des prêtres et des Juifs dans l'air... Il avait raison, le prêtre... c'est lui qui est le sorcier... Je suis frappée! Qu'est-ce qui va arriver à présent? Il ne faut pas s'abuser.... Je joue un jeu de vie ou de mort... Quant à recommencer maintenant comme hier, comme avant-

hier, il n'y a plus moyen, je suis à bout. Tant mieux! mon parti est pris... Qu'il vienne ou non, ce sera certainement la même chose. N'importe! je voudrais le voir. (Elle continue de marcher silencieusement pendant quelques minutes, puis elle s'approche d'une table, prend une feuille de papier et écrit.) «Ceci est mon testament.» (Elle rit.) C'est bête, mais c'est comme cela. (Écrivant.) « Je donne aux pauvres tout mon bien, laissant à mes exécuteurs testamentaires le soin d'en tirer le meilleur parti possible dans cette intention. Je désire que l'on réserve seulement ce qu'il faudra pour continuer les pensions que je fais à quelques parens de ma mère. On trouvera leurs noms dans le cahier bleu qui est sur mon bureau.» Est-il sur mon bureau? Oui. Bon.

« Je mets sous ce pli deux souverains qui devront faire seuls les frais de mon enterrement. Qu'on s'arrange pour cela.

« Je nomme pour mes exécuteurs testamentaires M. Maurice Erckler et M. le curé de Saint-Étienne.» (Elle signe, ferme le testament et y appose son cachet.) — Voilà l'histoire. — Vont-ils bavarder demain au théâtre!

UN DOMESTIQUE, ouvrant la porte.

Monsieur Maurice, madame.

MADELEINE.

Ah! — Qu'il entre.

MADELEINE, MAURICE.

MADELEINE, riant.

Vrai, vous voilà?

MAURICE.

En personne.

MADELEINE.

C'est aimable. J'avoue que l'heure était indue. Savez-vous de quoi il retourne?

MAURICE, riant.

Cœur!

MADELEINE.

Ah! non, par exemple! je n'ai pas de cette couleur-là dans mon jeu. — La vérité est qu'on m'a gâtée, et que je ne sais plus résister à un caprice. On m'a dit que vous étiez musicien, et j'ai eu envie de vous entendre... Voulez-vous vous mettre au piano?

MAURICE.

Très volontiers.

MADELEINE.

Eh bien! non, ce n'est pas ça; et puisque ce n'est pas ça, je vous demande un peu ce que ça peut être? Asseyez-vous là. (Elle lui montre un fauteuil en face d'elle au coin du feu.) Répondez-moi.

MAURICE.

Vous m'embarrassez beaucoup.

MADELEINE, éclatant de rire et laissant tomber sa main sur son genou.

Je mettrais ma main au feu qu'il me croit amoureuse de lui!

MAURICE.

Je ne comprendrais absolument rien à un événement semblable; mais il faut avouer que toutes les apparences y sont.

MADELEINE.

Bon!... alors vous êtes arrivé à votre but?

MAURICE.

A mon but?

MADELEINE.

Me prenez-vous pour une idiote, par hasard? Voulez-vous que je vous dévide fil par fil toute votre trame? Voilà long-temps, je ne dirai pas que vous m'aimez, mais que vous me faites l'honneur de souhaiter ma conquête. Votre vanité, qui n'est pas mince, se serait accommodée de ce colifichet. Or... faire la conquête d'une femme comme moi, quand on n'est ni un grand homme, ni un homme riche, ni un bel homme... car vous n'êtes pas beau....

MAURICE.

Ma foi! non.

MADELEINE.

Vous n'êtes pas mal; mais vous n'êtes pas beau.... Faire ma conquête, dis-je, quand on compte pour rivaux les noms les plus illustres de la cour et de la ville, quand on n'a pour soi qu'une bizarrerie d'esprit voisine de l'égarement et un talent de croque-notes qui reste à démontrer... c'était une entreprise non petite, sur ma parole! Mais quoi! la ruse supplée à la force; on n'est pas lion, on se fait renard; n'étant point de taille pour un assaut, on creuse une mine... on va partout diffamant l'objet de ses vœux; on affecte d'éviter celle que tout le monde recherche; on colporte ses vices, on nie son talent; on l'appelle vampire; on fait à grand fracas le dédaigneux et le puritain, espérant qu'à la fin la fatigue, la curiosité, l'agacement, nous serviront mieux que notre mérite, et qu'un jour viendra où la dame pourra dire entre deux bâillemens : « Ah çà, qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur? »

MAURICE, saluant.

Et ce jour est venu?

MADELEINE.

Ce jour est venu, oui, monsieur. Le système était donc excellent; vous ne vous êtes mépris que sur la nature du sentiment qu'il vous devait rapporter. J'espère que vous me comprenez, et que désormais vous m'accorderez au moins une vertu, la générosité? La leçon que je vous donne ici, il n'a tenu qu'à moi de vous la donner publiquement, et je ne l'ai pas fait, voulant moins vous traiter comme un homme dont on se venge que comme un enfant hargneux et mal appris qui est encore d'âge à se corriger.

MAURICE.

Je voudrais être capable de la persévérance héroïque que vous me prêtez; seulement, je l'appliquerais à un but... différent.

MADELEINE.

Outrager n'est pas répondre, et outrager une femme, en tout cas, n'est pas répondre en brave.

MAURICE, se levant.

Mon Dieu! mademoiselle, recevez toutes mes excuses: rien n'est plus loin de ma pensée que de vous offenser; mais peut-être aussi faut-il pardonner un peu d'humeur à un homme qu'on vient réveiller sur les trois heures du matin pour lui faire subir une exécution aussi mortifiante qu'inexplicable.

MADELEINE.

Inexplicable! Est-ce vrai, oui ou non, ce que j'ai dit? M'avez-vous décriée? m'avez-vous appelée vampire? m'avez-vous évitée?... Évitée! pourquoi? Est-ce de votre âge? est-ce naturel?... Pourquoi vous occupiez-vous de moi, d'ailleurs? Qui vous en priait? Allons donc! soyez franc! vous m'aimiez, et vous espériez vous faire aimer à coups de singularités!

MAURICE.

Je serai franc, puisqu'il vous plaît ainsi. Je ne vous accuse point, mademoiselle Madeleine : vous êtes sans doute ce que des circonstances indépendantes de votre volonté vous ont faite; mais, telle que vous êtes, le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête homme, selon moi, c'est de vous aimer. J'ai tâché de garer de ce malheur les deux êtres qui m'intéressent le plus au monde, à savoir : le comte Jean et moi. Voilà tout ce qu'il y a de vrai dans mon prétendu système. J'ai cherché à éloigner le comte de vous, et moi, je vous ai évitée, n'ayant pas encore vécu et souffert assez dans ce temps-là pour être sûr de moi comme je le suis aujourd'hui.

MADELEINE.

Ah! ah! vous étiez donc amoureux de moi, définitivement?

MAURICE.

Non, mais j'avais peur de le devenir.

MADELEINE.

Ça ne signifie rien, cette distinction... On est amoureux, ou on ne l'est pas!

MAURICE.

Il en est de l'amour comme du choléra; le tout est de le prendre à temps.

MADELEINE.

Excusez ma curiosité; mais je ne conçois pas ce qu'un homme comme vous aurait pu aimer en moi.

MAURICE.

Suis-je aveugle ou stupide? Jamais créature humaine fut-elle, comme vous, douée, sans réserve, sans mesure, de tous les enchantemens qui peuvent troubler et ravir un cœur? Est-il une grace qui vous manque? un détail de votre visage qui ne semble modelé par la main complaisante et délicate d'une mère? Si l'éternelle jeunesse, déesse du sourire et de la beauté, prenait une forme mortelle, Madeleine, vous auriez une sœur, mais non une rivale... Ce que j'aurais pu aimer en vous! le voilà... et voilà aussi ce que j'ai maudit souvent... Était-ce du dépit, de la jalousie? je ne sais; mais, en face de cette création si parfaite et si ingrate, si divine et si déchue, en voyant gaspillés, flétris, jetés au vent sans pitié tant de bienfaits qui ne vous servaient qu'à offenser celui dont vous les tenez... j'ai éprouvé quelquefois pour vous un sentiment qui ressemblait à de la haine. S'il m'est échappé, à votre sujet, quelques paroles amères, en voilà le secret.

MADELEINE.

Est-ce que vous êtes dévot?

MAURICE.

Comme il vous plaira. Je suis religieux et je crois au devoir.

MADELEINE.

M'avez-vous reconnue ce soir dans l'église?

MAURICE.

Pas dans le moment; mais, depuis, j'ai su que c'était vous.

MADELEINE.

Et qu'avez-vous pensé que j'allais faire là?

MAURICE.

Rien. Changer d'air.

MADELEINE.

Changer d'air, en effet. (Elle se lève et marche par la chambre. Après un silence :) Et si je voulais changer de vie, que diriez-vous?

MAURICE.

Je ne serais pas surpris que la pensée vous en fût venue. Il arrive un âge où les honnêtes femmes sont tentées par le mal : en revanche, les autres ont leurs crises de vertu; mais se perdre est plus facile que se sauver, et ces caprices d'honnêteté ne sont guère que des comédies qu'on se joue à soi-même pour se divertir un moment. On se met sur le visage un masque de vertu pour savoir quelle mine cela vous fait, et on s'en tient là.

MADELEINE, s'arrêtant brusquement près de lui.

Et si je vous aimais, Maurice? Comédie encore, n'est-ce pas?

MAURICE.

Peut-être bien.

MADELEINE.

Et si vous me voyiez brisée de regret et de honte pour des fautes bien moins graves et bien moins nombreuses que vous ne l'imaginez, Maurice, allez, — comédie toujours, dites?

MAURICE, d'une voix basse et triste.

Je ne sais.

MADELEINE.

Vous êtes injuste, vous êtes dur... (Elle s'appuie sur le dos du fauteuil où Maurice est assis.) Vous n'avez aucune idée de ma vie; il n'y a pas grand mérite, voyez-vous, à être une femme de bien quand on a été élevée dans une famille de braves gens..... par une bonne mère..... La mienne était bohême, mais une vraie bohême, une Égyptienne qui jouait la comédie dans les granges de village.... Elle était jalouse de moi et me battait quand j'étais plus applaudie qu'elle; voilà les premières leçons de morale que j'ai reçues; je vous passe les autres, qui sont à l'avenant..... Je suis née sur les planches; on ne m'a jamais mis entre les mains que des livres de théâtre : ni grammaire ni catéchisme, d'ailleurs.... Si je ne suis pas la dernière des ignorantes et des filles perdues, c'est bien à moi seule que je le dois, à la fierté de mon ame... J'ai appris peu à peu, à force de patience et de courage, tout ce que je sais..... car, du jour où j'ai vu

clair dans la vie, Maurice, j'ai senti que, pour échapper au désespoir, je n'aurais qu'un refuge, le talent, la réputation, la gloire peut-être... Je croyais que cela suffirait, que cela pourrait remplacer tous ces biens qui sont le patrimoine commun des plus misérables, et que le hasard m'a refusés à moi, l'intimité de la famille, les douces habitudes du foyer, les douleurs bénies des mères..... Maurice, je m'étais trompée; rien..... rien ne remplace cela..... Vous ne pouvez savoir, mon ami, ce que je sens là, quand je rencontre une mère qui conduit son enfant par la main, et quand je vois les passans leur sourire avec respect....

MAURICE.

Si c'est votre cœur qui parle, Madeleine, j'ai été injuste, c'est vrai, et je vous prie de me pardonner.

MADELEINE.

Si c'est mon cœur! hélas! en doutez-vous? Ne voyez-vous pas que je suis rendue? Il y a long-temps déjà que cet orage gronde et me menace..... Il a éclaté enfin..... Je suis foudroyée..... Oui, il y a long-temps..... mais je continuais de vivre par routine.... A présent, je ne puis plus. (Elle se rassied.)

MAURICE.

Madeleine, ce n'est qu'une crise qui passera, croyez-moi.

MADELEINE.

Non, non, il faut que je m'arrête ici, n'importe comment.... Ne comprenez-vous pas que je serais forcée de mériter l'opinion que vous vous étiez faite sur mon compte, de combler à force de folies, d'étourdissemens, d'infamies, le vide qui est béant devant moi!... J'ai plus d'intelligence qu'il ne m'en faudrait, voyez-vous.... Si un honnête homme ne me tend pas la main, c'en est fait; de quelque côté que je me tourne, c'est l'abîme; je suis bien véritablement perdue! Je n'ai plus à dissimuler avec vous, Maurice, répondez-moi avec loyauté. Voulez-vous me sauver? Pouvez-vous m'aimer?

MAURICE.

Cela est sérieux, Madeleine, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Pardié! si c'est sérieux.

MAURICE.

Écoutez-moi donc : l'idée de ramener au bien une femme égarée et digne d'amour est, de toutes les illusions que votre sexe fait naître, la plus commune peut-être, la plus généreuse et la plus décevante. L'entreprise en a été souvent tentée, et à peu près aussi souvent rompue par un éclat de rire. Je comprends l'inutilité de ces efforts, parce que je sais combien de conditions rares devraient se rencontrer à la fois pour les faire réussir; je sais tout ce qu'il faudrait dans un cœur d'homme de tendresse, de courage, de bonté, tout ce qu'il faudrait en même temps chez une femme de résolution persévérante, de grandeur d'ame et d'humilité d'esprit pour mener à bien un amour de rédemption. Je ne m'abuse donc pas : c'est un rêve; c'est presque l'impossible. Écoutez encore : je suis égoïste; j'ai acheté mon égoïsme assez cher pour y tenir; je l'ai payé de tant de nuits troublées, de tant d'amertumes, de tant de sanglots, que j'ai le droit de m'y envelopper désormais avec une sorte d'orgueil, et de ne m'en dépouiller en faveur de personne. Or, vous aimer, ce serait m'abandonner de

nouveau pour long-temps, pour toujours peut-être, aux agitations et aux orages dont je suis sorti à peine, et sorti brisé.... Eh bien! Madeleine, pour sauver ou seulement pour empêcher de se dégrader davantage cette ame d'élite dont votre front est illuminé, pour la conserver digne de cette forme charmante, adorable, qui est devant moi, j'affronterais l'impossible, j'affronterais la souffrance.... Je me donnerais à cette œuvre d'amour avec enthousiasme; je consacrerais à ce devoir.... que dis-je! à cette passion, chacune de mes pensées, chaque battement de mon cœur... Oui, Dieu m'est témoin que rien ne m'arrêterait, que rien ne me ferait hésiter ni pâlir au seuil de cette voie douloureuse peut-être, mais sublime, si je n'y devais être suivi pas à pas par un éternel fantôme : — la défiance!

MADELEINE.

Grand Dieu! vous ne me croyez pas?

MAURICE.

Je ne vous crois pas, non, et, à cause de cela, je ne puis vous aimer.

MADELEINE.

Après ce que je lui ai dit! Mais quel intérêt me supposez-vous à vous tromper? que puis-je espérer de vous, moi?

MAURICE.

Que sais-je? Je vous résiste, vous voulez que je vous cède : c'est une tentation comme une autre. Enfin, vous avez eu des amans.... que leur disiez-vous?

MADELEINE.

Rien de ce que je vous ai dit, certes.

MAURICE.

J'ai entendu répéter à un homme qui a été votre amant que vous étiez, vous la belle rieuse, fort sentimentale dans le tête-à-tête. Que lui disiez-vous donc à celui-là?

MADELEINE.

Avouez, avouez que, si je vous aime, je dois bien souffrir.

MAURICE.

Oui.

MADELEINE, accablée.

Je n'ai rien fait pour mériter cela, vous avez beau dire.... (Après un silence.) Que je voudrais être la Marguerite que vous avez aimée, et qui est morte, pleurée de vous!... Ainsi, vous ne me croirez jamais? Ah! Maurice, s'il y a réellement une autre vie, et si nous nous y rencontrons, vous vous repentirez... Vous saurez alors si je disais vrai.

MAURICE.

Vous avez raison, pauvre fille. Quand la mort aura passé sur nous, alors seulement il n'y aura plus de doute possible, ni sur votre amour, ni sur le reste. (Il se lève.) Que cette scène soit jouée ou non, elle vous fait mal comme à moi.

MADELEINE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! Ma foi! monsieur, vous êtes un roc. C'est superbe! je ne l'aurais pas cru. Eh bien! maintenant que c'est fini, je vous dirai que vous avez été fort avisé. Là-dessus, bonsoir, ou plutôt bonjour, car, si je ne me trompe, voici l'aurore qui se lève là-bas.... *Quand on a le cœur vertueux*.... C'est votre affaire,

ça.... Ouf, j'ai le gosier en feu! Voilà douze heures que je n'ai déparlé. Dieu! que j'ai soif!

(Elle s'approche d'un guéridon, y prend un verre et l'emplit d'eau. Maurice tourne les pages d'un livre posé sur la cheminée; il voit Madeleine dans la glace. Elle tire de son sein la fiole de Zaphara, la vide dans le verre, puis la cache avec précipitation; elle se retourne alors vers Maurice le verre à la main.)

MADELEINE.

Voulez-vous boire, Maurice?

MAURICE, faisant un pas vers elle.

Oui. Donnez.

MADELEINE, riant, et approchant le verre de ses lèvres.

Eh non, vous êtes sot! Je vais vous faire apporter de l'eau sucrée. — Ceci est une drogue pour les comédiennes. (Elle vide le verre d'un trait. Maurice court à elle, lui saisit la main et la regarde dans les yeux; elle ajoute en souriant d'un air égaré :) C'est la mort que je viens de boire.... Me crois-tu maintenant?

MAURICE.

Ce n'est pas la mort! c'est la vie! c'est l'amour! c'est le salut! Je te crois... je t'aime! (Madeleine, les yeux fixes, le regarde sans comprendre.) J'étais chez le Juif... j'ai tout vu... j'ai pris le poison pendant le souper... ce que tu as bu n'est rien.

MADELEINE, poussant un cri.

Ah!... Maurice!... sauvée!... (Elle tombe défaillante sur un fauteuil.)

MAURICE, penché sur elle.

Oui, je te crois! oui, je t'aime! J'unis pour jamais ma main à ta main, mon ame à ton ame. Ne regrette rien.... jamais épouse ne reçut d'un homme, au pied d'un autel, plus de foi et plus de respect que ton amant ne t'en consacre à la face du ciel. (Les traits de Madeleine s'altèrent de plus en plus.) Remets-toi, chère enfant!... Madeleine!

MADELEINE, d'une voix faible.

Non, non... Marguerite! ta Marguerite! (Elle s'évanouit.)

La toile tombe.

LETTRE.

« *A M. l'abbé Miller, curé de Saint-Étienne.*

« Le matin de Noël.

« Mon cher curé, je crois en Dieu.

« MADELEINE. »

OCTAVE FEUILLET.

LE

ROMAN DE MŒURS

EN ANGLETERRE.

LA FOIRE AUX VANITÉS.

(*VANITY FAIR*, by William Makepeace Thackeray.)

SECONDE PARTIE. [1]

V. — LA VEUVE ET SON ENFANT.

Les habitans de Bruxelles étaient fort agités le 15 et le 16 juin 1815. Vers la porte de Namur, une foule compacte se précipitait; le vent apportait de ce côté le bruit de l'artillerie; de temps à autre, fuyards et paysans venaient donner les nouvelles les plus contraires. Des gens à cheval trottaient le long de la chaussée, dans la direction du canon, puis se retiraient au grand galop; tout était dramatique, même le temps. La veille, une pluie battante avait détrempé les chemins; le lendemain, l'ardent éclat du soleil étincelait aux cieux. Boutiques fermées, négocians et ouvriers, marchands et brasseurs, acteurs et banquiers, gens de toute sorte vaguant de porte en porte, inquiets, pâles,

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 15 février.

émus, demandant partout des nouvelles, s'arrêtant, se groupant, reprenant leur course, chacun questionnant son voisin, le pair d'Angleterre s'oubliant jusqu'à causer avec le premier venu comme un autre homme; les femmes remplissant les églises, encombrant les chapelles, à genoux sous les portiques : c'était un concert inexprimable de terreurs et d'inquiétudes; le canon grondait et roulait au loin par intervalles, en guise de basse continue. Il y avait de quoi ébranler des esprits plus fermes et des cœurs plus héroïques que celui de la jeune Amélie Osborne, que le lecteur connaît et aime, et dont le mari, capitaine dans l'armée anglaise, recevait dans ce moment même la mitraille des canons français. Les heures s'écoulèrent, minuit vint, et la ville ne dormait pas; on voyait de la lumière briller à toutes les fenêtres, des groupes à toutes les portes, la foule dans toutes les rues. Les nouvelles du champ de bataille ne cessaient pas de se contredire, et se chargeaient en passant de bouche en bouche de détails exagérés. On disait les Prussiens taillés en pièces, — puis vainqueurs. La jonction des armées de Wellington et de Blucher n'avait pas pu s'opérer; — elle avait eu lieu, et Napoléon était prisonnier. N'essayons pas de dire ce que souffrait la jeune femme; certaines douleurs ne doivent pas être décrites; il y a des tortures sur lesquelles un voile de pudeur morale doit tomber. Après une journée de stupeur immobile, un paroxisme de terreur hystérique la poussait çà et là. Elle voulait aller retrouver l'armée; elle priait avec larmes son frère de l'y conduire. Elle descendait l'escalier de son hôtel, puis le remontait; elle resta dans cet état jusqu'au point du jour. Enfin l'aube arriva; des blessés étendus sur la paille, dans les longues charrettes flamandes, entrèrent en ville; de sourds gémissemens en sortaient, des figures hâves y apparaissaient, et tout le monde se mettait aux fenêtres pour contempler ces débris des jeux funèbres de l'humanité. Une des énormes charrettes s'arrêta devant l'hôtel d'Amélie.

— C'est George! cria la pauvre femme en descendant les marches de l'escalier comme une folle.

Ce n'était pas lui, mais un sergent de sa compagnie blessé, et qui venait lui donner des nouvelles de George. Osborne était vivant, ainsi que son ami le capitaine Guillaume Dobbin, le fils de l'épicier, qui s'était battu comme un lion. Le blessé fut porté dans une chambre de l'hôtel, soigné par les femmes, veillé par Amélie, qui, de temps à autre, quand il venait de boire un peu de potion calmante, lui faisait raconter tout ce qui était arrivé à George. A six heures du matin, le canon se remit à parler, et le silence ne se rétablit qu'avec l'obscurité. On sait le reste; on connaît ce drame extraordinaire, bataille gagnée dix fois, une fois perdue, et les cinquante mille combattans qui des deux côtés jonchèrent le sol. Pendant que les femmes priaient et pleuraient, et qu'A-

mélie passait du lit du sergent au balcon de l'hôtel, d'où elle entendait la canonnade, des files d'hommes étaient fauchées par la mitraille. George Osborne, une balle dans le cœur et la face contre terre, tombait non loin de Dobbin, qui, le bras en écharpe, continuait de se battre.

L'année entière qui suivit ces terribles journées ne laissa pas un souvenir dans la vie de la jeune femme; ce fut, comme les Anglais le disent si bien, *un blanc* (*a blank*), un vide profond et sans forme. On désespéra long-temps de sa vie et de sa raison; devenue mère, elle survécut. Il y eut même un moment où elle se sentit heureuse : son enfant avait les beaux yeux de George! Dobbin veilla sur elle, la ramena en Angleterre, la sauva du besoin et plaça au nom de la jeune veuve toutes ses propres épargnes, qu'il prétendit être le débris de la fortune de George. Dobbin apportait tant de bonbons et de joujoux, qu'on l'appelait le capitaine *Bonbon* et le général *Joujou*. Il fallait le voir tenir l'enfant, le bercer, le soigner, le caresser; quoique parrain du petit George, Amélie ne lui permettait que comme une faveur spéciale de toucher à son trésor. Le petit George était sa vie, son être, son dieu; elle le vénérait et l'adorait; la nuit, elle s'éveillait et allait à son berceau d'un pas léger, plein d'idolâtrie et de timidité; là, lui donnant le sein, elle restait tout entière livrée à ces joies suprêmes qui dépassent de bien loin la raison et l'instinct, l'enthousiasme et l'amour : — aveugles et sublimes dévotions du cœur féminin! Dobbin ne perdait pas un mouvement de ce cœur, pas une seconde de cette existence qui s'écoulait comme une longue caresse maternelle. A côté de George, il n'y avait aucune place pour lui; il reconnut cela clairement et se soumit en paix à sa destinée, sachant que la vaincre était impossible.

M. et Mme Sedley, les bonnes gens ruinés qui, sous leur toit si humble, avaient abrité et recueilli leur fille, auraient voulu que Dobbin devînt son mari. Ils avaient encouragé ses visites. Un moment, le major, car il était devenu major après Waterloo, avait pu espérer que la veuve ferait quelque attention à lui. Dobbin se trompait; il ne connaissait point la femme, la vraie femme, adoratrice de sa chimère. Un jour, notre Dobbin vint lui annoncer qu'il allait quitter l'Angleterre. Elle tenait son enfant sur ses genoux en l'allaitant. Quand elle vit Dobbin, elle lui tendit la main et se mit à sourire, parce que le major ne pouvait lui rendre sa politesse. Il avait un cheval de bois sous le bras droit, une trompette sous le bras gauche, un sabre et un tambour à chaque main, joujoux prématurés dont son filleul, qui avait six mois, ne pouvait guère tirer parti. Les bottes du major craquaient sur le parquet, et cela contrariait la jeune mère. Se débarrassant de ses nombreux joujoux et prenant la main d'Amélie :

— Je viens vous dire adieu, Amélie, lui dit-il.

— Adieu.... Où donc allez-vous?

— Je serai long-temps absent. Adressez vos lettres à l'état-major. Vous m'écrirez, n'est-ce pas?

— Je vous écrirai; je vous parlerai de George.

— Adieu!

— Vous partez! lui dit-elle en souriant. Vous avez été bien bon pour moi... et pour lui, ajouta-t-elle en montrant son fils!... Regardez-le donc, n'est-ce pas un ange?

Puis, comme il revenait sur ses pas pour la voir encore :

— N'éveillez pas George!

Ce fut là tout l'adieu que reçut Dobbin des lèvres roses de la jeune veuve, amoureuse et fière de son idole. Voilà ce qu'avait gagné le fidèle Dobbin partant pour les Indes orientales, Dobbin qui aimait si tendrement Amélie et l'environnait d'une protection si adorable et si dévouée. Cruelle sublimité de ces cœurs féminins! Les petits doigts roses de George serrèrent machinalement la grosse main du major; Amélie, rayonnante et épanouie d'amour maternel, arrêta sur lui un regard plein d'une joie sans bornes, regard qui le blessa jusqu'au fond de l'ame. Il se baissa vers l'enfant et la mère, sans avoir la force de prononcer un mot; enfin il put dire : « Dieu vous bénisse! » et il se retira d'un pas tremblant et appesanti.

— Prenez garde, reprit la cruelle, vous allez l'éveiller! Elle n'entendit pas même le bruit des roues du cabriolet dans la rue; elle regardait son George, qui souriait en dormant.

Amélie, ordinairement si douce d'humeur et si charmante de caractère, traitait bien mal ce pauvre Dobbin. Elle n'était touchée ni de sa persévérance, ni de sa générosité. Elle avait de la reconnaissance, voilà tout. Dobbin était parti pour les Indes, et jamais elle ne pensait à lui; il aurait pu partir pour la lune sans qu'elle s'occupât de lui davantage. Vivre par les affections et pour elles, c'est le fort et c'est la grandeur de la femme, comme son malheur. Amélie offrait le type complet de ces faibles ames féminines. Elle était jalouse de son enfant, humblement disposée à se croire toujours coupable envers ceux qu'elle aimait, parfaitement indifférente pour ce qui n'entrait pas dans le cercle borné de ses dévouemens, bien élevée, mais ignorante de toutes choses, excepté de ce qui concernait la famille, et ne désirant rien savoir au-delà.

Cependant le vieil Osborne reste plongé dans son orgueil et sa misanthropie. Son fils est mort sans rentrer en grace, et l'idée que cette réparation est à jamais refusée à sa fierté s'unit pour l'irriter à la pensée que ce fils se trouve au-delà et au-dessus de son pardon. Il lui semble que le pauvre enfant est là-bas, en face de lui, par-delà le gouffre immense que personne ne franchit après l'avoir passé, et les yeux éternellement et tristement fixés sur son père. Il n'est pas seule-

ment affligé, il est furieux; George ne lui a pas demandé la permission de mourir. Toute la maison porte le deuil; les volets extérieurs sont fermés, plus de bals, plus de dîners, plus de fêtes; on n'accepte aucune invitation; cet intérieur, aussi lugubre que celui d'un despote oriental, devient épouvantablement funèbre, et le père se dirige un beau jour sur Bruxelles, où il cherche, sans que personne s'en doute, quelques traces vivantes de ce fils ingrat et dénaturé. Dans le petit cimetière de Lacken, séparés par une haie d'aubépines des sépultures catholiques, on a déposé les restes mortels du capitaine George Osborne, séparation qui humilie profondément l'habitant de la Cité. Un fils d'Anglais, de commerçant riche, un officier de l'armée britannique, un membre de l'église anglicane établie, ne pas avoir le droit de reposer à côté des papistes de Lacken! Dobbin, qui n'était pas encore parti pour l'Inde et qui le rencontra dans ces parages, prit mal son temps pour essayer de l'intéresser à la pauvre veuve. Osborne le père était remonté dans sa voiture, où il se tenait fièrement, les bras croisés sur sa poitrine. Dobbin à cheval courut après la voiture.

— Monsieur Osborne! cria-t-il en mettant la main sur la portière.

Osborne, au lieu de répondre à Dobbin, s'adressa au laquais assis auprès du cocher :

— Dites à ce drôle d'aller plus vite... Sacrebleu!... plus vite!

— Monsieur, reprit Dobbin en éperonnant son cheval, j'ai à vous parler.

— De la part de la femme qui a séduit mon fils?

— Non, de la part de George.

Le père s'enfonça dans la voiture; Dobbin, à cheval, le suivit en silence et descendit après lui à la porte de l'hôtel où Osborne était logé.

— Quelle communication avez-vous à me faire, s'il vous plaît, capitaine? ou plutôt *major*, car c'est votre grade. Les braves sont morts pour vous faire place.

— C'est vrai, répondit Dobbin tristement. J'ai à vous entretenir de l'un de ces braves.

— Ne soyez pas long alors, sacrebleu!

— Je suis son meilleur ami et son exécuteur testamentaire. Savez-vous qu'il est mort bien pauvre, et que sa veuve est restée sans ressources?

— Je ne connais pas sa veuve, je ne veux pas la connaître. Qu'elle retourne chez son père.

Dobbin répliqua doucement; il était parfaitement résolu à ne pas se fâcher; Osborne ne l'était pas moins à avoir raison. Il avait raison envers et contre tous. Il exagéra donc sa bonté pour son fils, les torts de George envers lui-même, cria, pérora, argumenta, finit par dire qu'il ne manquerait jamais à sa parole, et qu'il avait juré de ne plus

revoir Amélie; bref il envoya promener Dobbin. Qu'importait à la veuve? Rien au monde ne l'intéressait plus.

La vie d'Amélie, — cette vie humble et dévouée qui s'écoule chez son père devenu idiot, le vieux Sedley toujours livré à d'impossibles spéculations, — ne se compose point d'incidens extraordinaires; son histoire n'abonde pas en traits merveilleux; si elle avait tenu un journal de sa vie pendant les sept années qui suivirent la naissance de son fils, on y trouverait peu de faits plus intéressans que la rougeole du petit George. On remarquait Amélie quand elle passait dans la rue; les fournisseurs et les marchands qu'elle payait toujours comptant avaient de l'estime et de la considération pour elle; les jeunes commis la saluaient courtoisement. Après tout, malgré l'intérêt que la veuve faisait naître, qui aurait pensé à elle, si elle n'eût été jolie? « Hélas! oui, dit M. Thackeray, ce sont les jolis visages qui font naître la sympathie dans le cœur des hommes, êtres vicieux. Une femme peut avoir la sagesse et la chasteté de Minerve, elle n'obtiendra pas un regard de nous, si elle est laide. Quelle est la légèreté que deux yeux brillans ne feraient pardonner, la sottise que deux lèvres roses et une voix douce ne rendraient agréable? Aussi les femmes, avec leur instinct habituel de justice, en tirent-elles la conclusion que lorsqu'une femme est belle, elle est sotte. Oh! femmes, femmes! en est-il donc parmi vous qui ne soient ni belles ni sensées? »

Il advint un certain soir, au grand étonnement de la pauvre petite, que le révérend M. Binny lui demanda d'échanger contre le sien le nom d'Osborne. Amélie, toute rougissante, des larmes dans les yeux et dans la voix, le remercia d'avoir pensé à elle, lui exprima sa gratitude pour les attentions qu'il avait eues soit pour elle, soit pour son pauvre petit enfant, mais lui déclara que jamais, non jamais elle ne songerait à un autre mari que celui qu'elle avait perdu. Le 25 avril, le 18 juin, anniversaires de son mariage et de son veuvage, elle se renfermait dans sa chambre et consacrait ces deux journées à la mémoire de l'ami absent, sans compter les heures nombreuses de ses nuits solitaires et pensives à côté du berceau où son fils sommeillait. Le jour, elle était plus active; elle apprenait à George à lire et à écrire et un peu de dessin. Elle lisait, afin de trouver dans les livres des histoires à lui raconter. L'enfant grandissait et développait son intelligence sous l'influence maternelle, qui lui apprenait de son mieux à connaître le créateur de l'univers. Soir et matin, la mère et l'enfant (communion solennelle et touchante dont le souvenir fait battre le cœur!) priaient le Père céleste, la mère l'implorant dans toute la tendresse de son ame, et l'enfant balbutiant les paroles qu'elle prononçait. Chaque soir, ils priaient Dieu de bénir le cher papa, comme s'il eût été vivant et près d'eux. Plusieurs heures de la journée étaient employées par Amélie à parer et habiller son fils, à le mener à la promenade avant le déjeuner, à inventer

et à tailler pour lui les habillemens les plus ingénieux, en se servant de ce qu'elle avait de plus beau dans sa garde-robe de mariée; pour elle, elle portait toujours une robe noire avec un chapeau de paille garni d'un ruban noir, au grand déplaisir de sa mère, qui avait pris goût à la toilette, surtout depuis ses malheurs. Amélie donnait ce qui lui restait de temps à sa mère et à son vieux père. Elle avait appris à jouer aux cartes pour faire la partie du vieillard les soirs où il n'allait pas à son club. Elle chantait quand il le désirait, et c'était bon signe, car il ne manquait jamais alors de s'endormir paisiblement. Elle écrivait ses innombrables notes, lettres, prospectus et projets.

Ce fut par une circulaire de sa main que les anciennes connaissances de M. Sedley furent informées qu'il était devenu l'agent de la compagnie houillère du Diamant noir, et qu'il était en mesure de fournir à ses amis et au public du charbon de première qualité. Tout ce qu'il fit, ce fut d'apposer aux circulaires sa signature et son paraphe, et d'y mettre l'adresse d'une écriture tremblée, vraie écriture de vieux commis. L'un des exemplaires fut envoyé au major Dobbin. Le major, qui était alors à Madras, n'avait guère besoin de houille. Il reconnut cependant la main qui avait écrit le prospectus; que n'aurait-il pas donné pour serrer cette chère main entre les siennes! Bientôt un second prospectus arriva, informant le major que Jean Sedley et compagnie, ayant établi des correspondances à Oporto, Bordeaux et Sainte-Marie, pouvaient offrir au public et à leurs amis les vins les meilleurs et les plus recherchés de ces provenances, à des prix raisonnables et à de bonnes conditions. Sur cette information, Dobbin se mit à tourmenter sans relâche le gouverneur, le commandant en chef, les juges, les officiers des régimens, tous ceux qu'il connaissait à la présidence. La maison Sedley et compagnie reçut des commandes qui remplirent d'étonnement M. Sedley et son commis, qui était à lui seul la *compagnie*.

Hélas! ce fut tout; rien ne réussit plus après cette première bouffée de bonne fortune inespérée. Déjà le négociant émerveillé avait pensé à créer une maison dans la Cité, à enrôler un régiment de commis, à faire construire un dock pour son usage personnel et à couvrir le monde de correspondans; mais les vins et les charbons qu'il avait envoyés étaient détestables : le major Dobbin fut accablé de malédictions, reprit une grande partie de ce vin et le vendit à la criée, non sans une perte notable.

Jusqu'au moment fatal où le vieux Sedley s'avisa de faire le commerce des vins et de la houille et de lancer des prospectus magnifiques, les affaires du petit ménage ruiné n'allaient pas trop mal. Joseph Sedley, le nabab qui était retourné à son poste dans les Grandes-Indes, faisait payer régulièrement à son père une petite pension. Le soir, à son club, Sedley avait encore le plaisir de parler millions, de discuter

la dette flottante et les fonds publics, et de dire à ceux qui l'écoutaient : « J'ai un fils à Calcutta sur qui je peux tirer pour dix mille livres sterling quand je veux et sans me gêner. » La bonne femme, mistriss Sedley, grondait son unique servante, analysait la qualité du sucre et critiquait la saveur du thé, exerçait son active surveillance sur la boucherie et l'épicerie, querellait sa fille à propos du petit George, allait au service divin tous les dimanches vêtue de ses plus beaux atours, et se donnait les satisfactions de la royauté domestique sur une plus petite échelle, mais avec autant d'activité et un intérêt aussi vif que dans l'époque de splendeur où elle commandait à dix personnes. Pourquoi le démon de la spéculation vint-il troubler ce repos et détruire cette prospérité? Ce fut un grave et cruel échec pour la vanité de Joseph, qui venait d'obtenir une place dans les bureaux du trésor public de Calcutta, lorsque la poste lui apporta un paquet de ces prospectus maudits avec une lettre de Sedley père, informant son fils qu'il comptait sur lui dans cette affaire et qu'il avait consigné au compte de Joseph une certaine quantité de vins de choix pour la valeur desquels il tirait sur lui en lettres de change. On allait donc savoir que le père de Joseph Sedley, du trésor public, s'était fait marchand de vins! Joseph refusa les lettres de change. Le papier protesté fit retour et fut remboursé avec les bénéfices réalisés sur les fournitures et une partie des économies d'Amélie.

Outre sa pension annuelle de 50 livres sterling, elle possédait une somme de 500 livres, qui, selon l'exécuteur testamentaire de son mari, appartenait à la veuve. Dobbin, comme tuteur de George, proposa de les placer à 8 pour 100 dans une maison qui faisait le commerce des Indes. M. Sedley, croyant que le major avait de mauvaises intentions sur l'argent de son pupille, s'éleva fortement contre ce plan; il alla lui-même chez le banquier pour protester contre l'emploi qu'on voulait faire de cet argent; là, il apprit, à sa grande surprise, que jamais cette somme n'avait été entre les mains du banquier, que tout l'actif d'Osborne ne montait pas à 100 livres, et que, quant aux 500 livres, c'était sans doute une autre somme dont le major Dobbin avait une connaissance particulière. De plus en plus convaincu de quelque friponnerie, le vieux Sedley écrivit à Dobbin et lui demanda ses comptes. Dobbin fut obligé d'avouer la ruse et de confesser son généreux mensonge.

Amélie donnait à ses parens les trois quarts de la pension que Dobbin lui faisait, ce menteur Dobbin qui avait imaginé le beau conte relatif à l'héritage de son ami. Le reste était voué à l'éducation de George, qui devenait, comme tous les enfans qui restent long-temps entre les mains des femmes, volontaire, impérieux, aimable et gâté. Déjà quelques filets d'argent se mêlaient à la brune chevelure de la veuve, qui

ne s'en affligeait pas et disait sans affectation : « Une vieille femme comme moi. » Chaque mot de son enfant et toutes ses petites compositions, qu'elle regardait comme des merveilles de génie, la remplissaient d'une joie douce, continue, qui rendait son humeur égale et charmante, quelles que fussent les robes brunes et simples qu'elle portait et l'uniformité excessive de sa vie. Les caprices de sa mère, le radotage presque idiot de son père, ne troublaient pas sa charmante sérénité. Un jour seulement, elle entra dans une colère de reine tragique; voici à quelle occasion.

Depuis la mort de George Osborne, huit ans s'étaient écoulés. Le vieux Osborne entendit parler de son petit-fils, qui s'appelait aussi George, de la gentillesse, de la grace, des mille qualités charmantes de l'enfant; il se sentit vaincu par le poids même de sa colère et de sa rancune. Bientôt un avoué vint, de sa part, trouver Amélie et lui proposer de consentir à ce que l'enfant fût élevé par le grand-père : ce dernier lui laisserait sa fortune, paierait une pension à la mère et permettrait à cette dernière de venir quelquefois voir son fils. Pour la première fois Amélie éprouva un mouvement de fureur. « Moi! vendre mon fils! s'écria-t-elle. Vous m'insultez, monsieur; vous m'insultez. Dites à M. Osborne que c'est indigne, oui, indigne. Je ne répondrai pas à cette lettre. »

Elle jeta les morceaux de l'épître au nez de l'avoué, qui s'en alla tout confus; comment aurait-il compris la fureur de la veuve à laquelle on voulait enlever son trésor? Elle passa toute la journée à regarder George et à pleurer. Ses parens ne s'apercevaient pas même de sa tristesse; ils avaient bien autre chose à faire. Des embarras personnels les absorbaient; ils avaient trouvé moyen de se ruiner une seconde fois au sein de leur misère. Grace aux belles spéculations sur le vin et la houille, la famille n'avait plus de quoi vivre.

Tout était engagé par le vieux Sedley. Les mémoires du modeste ménage, jusqu'alors régulièrement payés chaque semaine, commençaient à rester en arrière. Les remises n'étaient pas venues de l'Inde; M. Sedley en avertit sa femme d'un air consterné. La pauvre dame avait toujours payé exactement; aussi deux ou trois des fournisseurs auxquels elle fut contrainte de demander délai se montrèrent-ils récalcitrans, quelque habitués qu'ils fussent aux retards de quelques-unes de leurs pratiques moins régulières. La pension payée par Amélie vint au secours du petit ménage, réduit à la demi-ration. Le boucher devint hargneux, l'épicier insolent; une fois ou deux George s'étant plaint du dîner, Amélie, qui se serait contentée d'un morceau de pain, lui acheta de sa bourse quelques friandises.

A la fin, on lui conta ces sortes d'histoires arrangées et incroyables à l'usage des personnes dans la gêne. Un jour qu'elle venait de toucher

sa rente et qu'elle allait payer sa pension, ayant conservé la note des sommes déjà versées par elle, elle voulut garder un peu plus d'argent que d'habitude, afin d'acquitter le prix d'un habit commandé pour George. Aussitôt on lui avoua que les remises de Joseph n'étaient pas payées, qu'on était dans une gêne dont elle aurait dû s'apercevoir sans que sa mère en dît rien; « mais elle ne s'occupait que de George. » Sans répliquer un mot, Amélie poussa vers sa mère la somme entière, et alla dans sa chambre pleurer à son aise. Ce fut pour elle un grand crève-cœur d'être forcée à contremander ces habits, chers habits qu'elle avait caressés en son cœur comme cadeau de Noël, dont elle s'était plu à discuter la coupe et la façon avec une petite modiste de sa connaissance. Le plus cruel était d'annoncer ce désastre à George, qui espérait ces beaux habits. Qui n'avait pas des habits neufs à Noël? Il en voulait absolument, lui aussi. Sa mère n'avait que des baisers à lui donner, tout en reprisant et raccommodant les vêtemens de l'année dernière; il pleurait, il se fâchait : c'était un petit homme, tant ses volontés et ses désirs étaient violens. Elle chercha dans ses tiroirs quelques ornemens ou quelques bijoux dont elle pût tirer parti. Enfin le beau châle des Indes que le major lui avait envoyé lui revint à l'esprit, ainsi que la boutique du Juif où les femmes vont échanger leur luxe contre un peu d'argent nécessaire. Elle fit un paquet de son châle et partit. A son sourire épanoui, George devina qu'il aurait ses habits neufs. Plus d'un passant, en traversant le parc, se retourna pour admirer cette jolie tête rose et heureuse, encadrée de cheveux noirs lisses, et cette petite personne qui allait si vite, son paquet sous le bras. Elle calculait tout ce que le châle de Dobbin allait lui rapporter : un manteau pour son père, un *Sandford et Merton* pour son fils, et un terme du pensionnat d'avance. Elle ne se trompait pas : on lui donna vingt guinées du merveilleux tissu qui en valait cinquante, et elle revint ou plutôt elle courut chez son père, qui, selon l'habitude des Anglais, aristocrates même dans la misère, avait baptisé du titre le plus pompeux la coquille habitée par sa pauvre famille. Il demeurait fort loin, comme l'attestaient ses énormes cartes de visite :

M. Sedley senior, chef de la grande compagnie houillère du Diamant noir,
etc., etc.,
Pavillon oriental, Anna-Maria Road, Clapham.

Mme Sedley rencontra sur le pas de la porte sa fille avec les livres et les habits.

— C'est pour George, dit la jeune veuve en rougissant.

— George! reprit la mère, vous l'accoutumez au luxe, quand toute la maison manque de pain, quand notre argenterie est en gage, quand votre pauvre vieux père est sur le point d'aller en prison! Et tout cela

pour ce garçon que vous gâtez, madame, que vous ruinez, madame, et qui pourrait être riche, si vous vouliez!

Une tragique démonstration nerveuse, accompagnée de sanglots, de larmes et de convulsions, fit retentir la maison tout entière.

— O ma mère! ma mère! s'écria Amélie, vous ne m'aviez rien dit!... Je l'avais promis à George... Je n'ai vendu mon châle que ce matin... Prenez l'argent, prenez tout!...

Les souverains d'or et les shellings d'argent, tombant de sa main tremblante dans celle de sa mère, roulèrent sur l'escalier. Elle se renferma dans sa chambre, et se sentit profondément coupable et misérable. D'un mot, elle pouvait rendre à l'enfant tout ce que son mari mort avait perdu pour elle, rang, fortune, crédit et amis; du même mot, elle rendrait la joie à sa famille, le bien-être à son vieux père. Elle s'accusa d'égoïsme et d'ingratitude; quelle horrible conviction pour cette ame si tendre! Avant de céder, elle livra plus d'un combat.

Sous le toit modeste des Sedley régnaient la tristesse, la méfiance et la misère, dont elle voyait le flot monter tous les jours. Le propriétaire commençait à se fâcher; la servante irlandaise, bienveillante et désintéressée, comme c'est le caractère de sa race, était en butte aux humeurs de Mme Sedley, qui imaginait sans cesse que cette fille lui manquait de respect. Sedley père allait créer sur de très grandes bases une nouvelle société d'assurances contre les insectes, et il radotait plus que jamais. L'amère et desséchante atmosphère de la pauvreté se répandait comme un poison subtil dans cette honnête famille. La mère était insensible au dévouement d'Amélie, à sa douceur, à ses sacrifices, à cette adorable bonté qui s'ignorait. Sans cesse traitée d'orgueilleuse, accusée d'idolâtrer son fils et de le ruiner, Amélie espéra tirer parti de son éducation; elle peignit des écrans, à la grande admiration de la domestique irlandaise. Le papetier ne voulut pas les acheter, malgré un certain berger rose, avec une houlette, auquel la pauvre petite avait donné tout son soin. Elle en fut pour l'achat des couleurs et des écrans, et elle rentra chez elle le cœur bien gros, après avoir subi le refus du papetier. Elle essaya de donner des leçons; que n'aurait-elle pas tenté pour garder son enfant! Pauvre être faible, vous ne savez pas combien est violent et rude ce monde contre lequel vous avez la prétention de lutter! laissez cela aux forts, qui souvent succombent à la peine.

Tous les jours, son visage maigrissait, et le regard qu'elle attachait sur son enfant devenait plus fixe et plus douloureux. Elle se réveillait la nuit, et elle allait doucement jusqu'au berceau pour regarder dormir George. Là, pleurant et priant quelquefois pendant la nuit entière, elle débattait en elle-même la terrible question : « le quittera-t-elle? » Elle ne le peut pas, non, elle ne le peut pas! Si elle épousait le vicaire? Cette idée est une profanation. Elle ne peut s'y arrêter. Elle en a honte.

Pendant plusieurs semaines, elle soutient et continue la lutte, mais, hélas! elle perd sans cesse du terrain. La pauvreté de son fils, la douleur et la vieillesse de son père, s'avancent pas à pas et la forcent de reculer lentement jusqu'à la réalité. Que d'angoisses! je ne tenterai pas même de les redire. Elle fut définitivement vaincue le jour où elle apprit de la bouche de son père que les ressources de la famille avaient disparu complétement, et que la rente viagère servie par Joseph avait été transformée en un capital prêté par un Juif et maintenant épuisé. Elle se résigna; elle comprit qu'il fallait s'immoler. Se reprochant l'égoïsme qui lui a fait refuser pour George l'espoir d'une belle position, la pauvre mère s'apprête à se séparer de son enfant. Un soir, elle lui lit l'histoire biblique de Samuel; puis elle accomplit son sacrifice. Pénible sacrifice! pire déception! Tandis qu'elle s'épouvante de la douleur qu'une séparation doit causer à George, l'enfant ne lui parle que du poney que lui donnera son grand-père, et sur lequel il viendra la voir. George va donc demeurer chez le vieil Osborne : tous les jours, sa mère s'assied au pied des grilles de Russell-Square, et tient ses regards fixés sur la fenêtre de la chambre qui renferme son trésor. Le dimanche, quand il se rend au service divin, escorté de sa tante et d'un valet de pied colossal, Amélie ne manque pas de se trouver à peu de distance de la chapelle pour le voir passer. Il y eut pour elle un jour de bonheur presque divin, quand de loin elle le vit tirer de sa poche et donner de lui-même une pièce de monnaie à un petit pauvre que le valet de pied chassait à coups de canne : « Dieu bénisse mon cher George! » s'écria-t-elle dans son ame, et, après avoir fait à son tour son aumône, elle longea la grille du *square* pour entrer dans l'église; là, elle s'assit de manière à voir son enfant pendant qu'il mêlait sa petite voix aux chants de Handel, répétés par cent voix fraîches et pures qui remerciaient le Dieu créateur. — La jeune veuve avait de la peine à distinguer George; un brouillard humide couvrait ses yeux, — elle était bien heureuse.

Simples annales de la veuve et de l'enfant, je ne m'excuse point de vous avoir reproduites avec amour dans vos moindres détails. Ceux qui préfèrent à ces tableaux la fange et l'écume de nos sociétés qui étouffent et meurent sous leur corruption brillante peuvent lire autre chose; dans le temps où j'écris, les chefs-d'œuvre qu'ils aiment ne leur manqueront pas.

VI. — ZÉRO DE REVENU ET DIX MILLE LIVRES STERLING DE DÉPENSES.

Si la morale et le sentiment vous déplaisent ou vous fatiguent, vous serez aussi charmés du chapitre qui va suivre que vous avez dû être mécontens de celui qui précède. Venez étudier Rawdon et Rébecca dans

leur triomphe, si vous ignorez comment on vit dans la splendeur avec un revenu égal à zéro. Suivez-les d'abord à Paris.

Le Paris de 1815, ce Paris brillant et triste dont il est impossible de se rappeler la joie et la confusion sans un sentiment de mélancolie profonde, envenimée encore par le souvenir des catastrophes qui ont suivi la restauration, offrait à Rébecca et à son mari un théâtre digne d'eux. Rébecca marchait avec les vainqueurs. Rawdon, devenu lieutenant-colonel, passait, malgré son titre de cadet, pour un noble de vieille race. Miss Mathilde Crawley la tante avait laissé dans les salons du faubourg Saint-Germain un parfum de bon goût et d'esprit à la Du Deffand que la maligne Rébecca ne manqua pas d'exploiter. Les fournisseurs parisiens, remplis de confiance dans la bourse des Anglais qu'ils regardaient comme un Pactole inépuisable, auraient livré sans hésiter tous les trésors de leurs magasins. D'ailleurs, la caisse du ménage, c'est-à-dire de la jeune femme, était en bon état. Le général Tufto payait sa pension fort cher, et le nabab, pendant le sauve qui peut de Bruxelles, avait acheté pour une somme considérable les trois chevaux de l'habile Rébecca. Dans les salons, son succès fut immense; elle parlait français en perfection. A l'aplomb, à la hauteur, à l'air distingué de l'aristocratie anglaise, elle joignait l'élégante et vive souplesse de la duchesse française. Son mari était stupide; pour une femme du monde à Paris, c'est toujours une excellente recommandation. Chacun raffolait de la petite Rébecca, qui réunissait le soir dans son salon de la rue de la Paix un petit congrès diplomatique de tous les pays, et voyait les aigles prussiennes, les faucons germaniques et les croix castillanes briguer l'honneur de ses sourires. Sa petite calèche au bois, sa petite loge à l'Opéra, diversifiaient ses triomphes. Rawdon était de très bonne humeur; plus d'huissiers, plus de créanciers; gros jeu, et personne ne se plaignait. Le général Tufto faisait un peu la moue en voyant une douzaine de colonels de toutes les races germaniques faire cercle autour de mistriss Rawdon; mais il lui fallait se taire, sous peine d'être ridicule. Les douairières anglaises et les chastetés irréprochables, que l'éclat de cette parvenue blessait vivement, ne pouvaient rien contre elle dans la société française, grace à leur inintelligible jargon; elles se dédommageaient entre elles, et Rébecca n'était pas bonne à pendre. Fêtes, plaisirs, présentation à la cour de sa majesté Louis XVIII, réputation d'esprit et de bon goût, tout ce qui dans la foire aux vanités passe pour la félicité suprême venait couronner la petite Rébecca. Enfin les journaux anglais apprirent à la société européenne que la femme du lieutenant-colonel Rawdon Crawley avait mis au monde un héritier, tenu sur les fonts de baptême par la duchesse de Bersac et le général Hablanowski; je renonce à décrire le dépit que cette nouvelle excita dans les cœurs féminins de la haute société.

La marche de Rawdon à travers la vie n'était pas moins triomphale. La constante pratique de tous les jeux d'adresse et de hasard avait transformé l'amateur en maître. C'était surtout au billard qu'il n'avait pas son pareil : au commencement de la partie, on le trouvait en général assez faible, son coup d'œil manquait de justesse, les plus belles occasions lui échappaient; mais une fois les paris engagés, et quand le péril devenait pressant, son génie se relevait, une série de coups magnifiques et inattendus lui assuraient la victoire, et l'admiration universelle, accompagnée de quelques milliers de francs, récompensait la hardiesse et la dextérité de son jeu. Il est vrai que ceux qui l'avaient vu quelquefois à l'œuvre se gardaient bien d'aventurer leur argent contre un homme si modeste en apparence et si fécond en ressources imprévues autant qu'écrasantes. A l'écarté (c'était alors le jeu à la mode), même négligence dans les débuts, même éclat dans les dénoûmens. Après quatre ou cinq mois de succès continuels, les perdans commencèrent à se plaindre; on en parla un peu au quartier-général. C'était pour mistriss Rawdon un sujet de douleur que la passion de son mari pour le jeu; elle le disait à tout le monde, et le soir où un aide-de-camp du général perdit à l'écarté 500 livres sterling sur parole, elle quitta le salon en fondant en larmes et passa toute la nuit à gémir et à sangloter. Enfin le général Tufto averti donna quelques conseils paternels, mais sévères au lieutenant-colonel, qui le soir même en causa avec sa femme.

— Mon gros amour, lui dit-elle avec le ton d'ironie qui lui était familier, c'est un bon supplément que le jeu, mais ce n'est pas un fonds suffisant : il faut autre chose. Les gens s'ennuient de perdre. Je vais partir pour l'Angleterre, où j'arrangerai vos affaires avec vos créanciers, et nous recommencerons la vie à nouveaux frais.

— Je ne vois pas trop comment, lui dit Rawdon.

— Stupide chéri, répliqua la conquérante, est-ce que les moyens manquent jamais? Supposez que votre oncle le recteur vienne à mourir; vous entrerez dans les ordres, et nous vous ferons ministre des autels! Vous serez superbe en chaire.

Le lieutenant-colonel se renversa sur son fauteuil à la Voltaire en riant à gorge déployée et en frisant sa moustache noire.

— Non! je n'ai rien vu de meilleur dans aucune comédie, s'écria-t-il.

Le lendemain à déjeuner, Rébecca se mit à prêcher devant le général Tufto le premier sermon de Rawdon Crawley dans l'église du village, en présence de la congrégation et des tombeaux de ses pères; cette répétition fut couverte des applaudissemens du public.

Il s'agissait de quitter Paris sans scandale. Rébecca commença par se défaire de Tufto, dont l'assiduité, le toupet frisé en pyramides magnifiques, le sourire éternel et la grace vieillie lui fournirent dans le

monde des sujets de caricatures sans fin; elle plaça dans un village voisin de Paris, à Andilly près Montmorency, son fils Édouard Rawdon, dont elle ne s'embarrassait guère, et revint à Londres se loger dans une petite chambre démeublée. Là, elle triompha aisément des créanciers de son mari, qu'elle avait laissé à Paris. Un argument sans réplique les mit à ses pieds : « Rawdon n'a rien, n'espère rien; il ne reviendra que si vous lui donnez quittance. Voulez-vous *cinq pour cent?* » — Avoués et huissiers ployèrent le genou en admirant la jeune femme qui connaissait si bien les affaires. En effet, Rébecca opère toutes les séductions; elle réveille l'amour éteint, fait renaître l'estime abolie par sa mauvaise renommée, s'humilie pour qu'on l'exalte, relève la tête pour que le vulgaire abaisse la sienne, et exécute avec une agilité incomparable les évolutions les plus merveilleuses. Avec tout cela, armée de tant de dextérité et de prestesse, réussira-t-elle? Peut-être. — Quoi qu'il en soit, ses premiers pas sont des triomphes. Conquérir l'esprit de son mari a été un jeu pour elle. A Paris et à Bruxelles, elle laisse des dettes nombreuses, revient s'établir à Londres, se fait des amis pour l'usage de Rawdon, sourit, combine, conspire, devient l'arbitre d'un certain monde et s'empare même du grave et solennel sir Pitt, recueil abrégé de toutes les convenances; ce dernier a succédé à son rustique père, dont la vie, après que Rawdon eut épousé Rébecca et que miss Crawley eut laissé son bien au fils aîné, était devenue cynique à faire peur. Le vieux Pitt ne se gênait plus; ses soirées se passaient entre la fille de son sommelier Horrocks et ce sommelier lui-même, toujours ivre.

Le résultat de la sagesse diplomatique de Pitt l'aîné et de la brutale étourderie de son frère le dragon fut que la fortune du vieux membre du parlement et presque toute celle de la sensuelle amie de Fox vinrent se concentrer sur la tête du diplomate au langage amène et aux manières courtoises. Plein de respect pour les convenances et fidèle à la religion de l'étiquette, il s'occupa de restituer l'honneur de la famille. Les allées furent sablées, les murs recrépis, les volets repeints. Le scandale cessa. Il épousa une jeune femme de l'aristocratie, vraie vignette anglaise, douce et polie, sans volonté, sans esprit, mais bien élevée. Rébecca comprit que la considération lui viendrait de ce côté, et que si elle avait soin de cultiver le diplomate et d'être bien avec sa femme, le bénéfice moral qui lui reviendrait d'une liaison semblable pourrait être placé à gros intérêt. Elle alla donc rendre visite au nouveau propriétaire du château de Crawley, emmena avec elle son fils Édouard, dont elle se souciait peu, mais qui lui donnait un air maternel et intéressant, força Rawdon le déshérité à faire bonne mine à son frère, et, selon sa coutume, enleva tous les cœurs.

D'abord il avait fallu se créer à Londres un établissement comfortable

et fonder, en bonne politique, les bases de son crédit. Une maison appartenant à un M. Raggles, fruitier, ancien valet de chambre de miss Crawley, tante de Rawdon, s'offrit à la perspicacité de Rébecca: cette maison était située dans le quartier même de l'élégance, au centre de la fashion supérieure, à *May-Fair, Curzon-Street*. Raggles, élevé chez les Crawley, ne connaissait rien au monde de plus grand, de plus noble, de plus digne d'amour que le château et la famille, le nom et les propriétés, les parens et les dépendances de cette race qui lui semblait la sienne et qu'il vénérait depuis le berceau. Mathilde Crawley, la riche voluptueuse, lui avait fait du bien. Rawdon Crawley, le neveu de sa protectrice, lui paraissait un héros. Le diplomate, actuellement chef de la famille, ne pouvait manquer de devenir un jour premier ministre. Le bon Raggles loua donc sa maison, donna ses fournitures, répondit pour les nouveaux occupans, fut leur caution morale, garantit leur solvabilité auprès des fournisseurs, recommanda d'excellens domestiques à mistriss Rawdon, et s'estima le plus heureux des hommes d'avoir trouvé de tels locataires. Les affaires de ce monde ne marchent pas seulement par les réalités, mais par l'opinion, presque toujours mensongère; notre Machiavel féminin ne l'ignorait pas, et quand la confiance de Raggles eut conquis le carrossier, le tapissier, l'ébéniste, la modiste et le bijoutier, elle fut sûre de résoudre sans peine son problème redoutable : « Vivre dans la splendeur avec zéro de revenu. »

L'estime et l'admiration de Raggles assuraient les fournisseurs; il fallait mieux que cela. Le mariage de sir Pitt l'aîné avec la jeune héritière de l'un des noms les plus héraldiques du pays offrit à Rébecca le second degré naturel de son élévation; elle résolut de le franchir. Le billet de faire-part était accompagné d'une lettre solennelle du diplomate, dans laquelle le nouveau monarque de Crawley, maître de tous les revenus que ses neveux, nièces et frères auraient pu réclamer ou attendre, engageait Rawdon, le lieutenant-colonel de dragons, à venir passer avec sa femme quelques mois dans le château paternel. C'était chose tout-à-fait convenable et de bon goût, selon lui, de traiter honorablement les membres d'une famille à laquelle il ne laissait rien. Le lieutenant-colonel n'était qu'à moitié content : « Je vais m'ennuyer dans ce vieux trou, s'écria-t-il, et Pitt est avare comme Harpagon! » Il alla consulter là-dessus Rébecca, en lui portant sa tasse de chocolat et la lettre, car ce mari complaisant faisait lui-même le chocolat de sa femme et le lui apportait régulièrement tous les matins. Elle était assise devant le miroir, occupée à peigner ses longs cheveux blonds.

— Eh! vive la joie! s'écria-t-elle en bondissant de son fauteuil, quand elle eut parcouru l'épître.

— La joie! dit Rawdon, le plateau à la main, pendant que la petite fée aux yeux verts dansait dans la chambre une polka extraordinaire,

les cheveux épars et en brandissant le billet de Pitt; — mais c'est Pitt qui m'a pris ma légitime: j'y avais droit à ma majorité.

— Est-ce que vous serez jamais majeur, mon vieux amour? Dépêchez-vous de commander notre deuil. Vite un crêpe à votre chapeau;... nous partons jeudi.

— Je n'ai pas l'intention d'y aller.

— Moi, j'irai très-certainement. Il faut bien que lady Jeanne Pitt me présente à la cour l'année prochaine? Est-ce que je ne vous ferai pas nommer membre du parlement par votre frère, mon pauvre bonhomme? Est-ce que je ne vous ferai pas consul ou secrétaire d'état en Irlande ou quelque chose dans ce genre-là, mon chéri, mon vieux nigaud?

— Les chevaux de poste coûtent diablement cher!

— Nous irons par la voiture publique; c'est plus modeste, cela leur fera plaisir.

Rawdon obéit comme toujours. Il croyait à sa femme comme les soldats de Napoléon à leur général.

Déjà quand ils partirent, le petit salon élégant de *Curzon-Street* était devenu le rendez-vous de quelques membres choisis de l'aristocratie. On admirait la spirituelle Rébecca, bonne enfant, habile musicienne, charmante pour tous, pleine de séductions et de finesses. Les élégans se pressaient autour de sa voiture; les portes de sa maison s'ouvraient aux barons et aux vicomtes; les fournisseurs livraient leurs marchandises sans la moindre inquiétude, et elle réussissait dans son sublime tour de force : tenir grande maison et ne rien dépenser. Tout allait bien; l'étoile montait. Elle avait chevaux, équipage, femme de chambre, cartes de visite avec ses armoiries, loge à l'Opéra, stalle séparée à l'église, et même cet accessoire indispensable de la femme à la mode, la dame de compagnie.

Une dame de compagnie en effet, dans cette position, est aussi nécessaire que le Brougham ou le bouquet. Que j'admire ces tendres créatures qui ne peuvent vivre sans répandre leur affection sur quelque objet, et qui ont soin de choisir pour amie une femme affreusement laide! L'aspect de l'inévitable acolyte en robe fanée, assise à l'Opéra derrière le fauteuil de leur amie, ou en voiture sur le siége de devant, a toujours été pour moi une leçon morale, comique et lugubre, — quelque chose comme la momie que les Égyptiens faisaient asseoir à leurs banquets. Les plus ridées et les plus antiques cherchent une personne moins jeune qu'elles. Les plus hardies protégent leur innocence sous ce chaperon. « Oui, dit M. Thackeray, mistriss Firebrace elle-même femme impudente et belle, sans scrupules et sans cœur, dont le père est mort de honte; — la charmante, l'intrépide mistriss Mantrap, elle qui ne recule devant aucune course au clocher, et force les sangliers à la course, pendant que sa mère tient une boutique à Bath; — ces dames

au front d'airain ont besoin d'une protectrice de leur timide pudeur. Il leur faut une femme à qui elles puissent s'attacher, tendres ames, et vous la voyez toujours près d'elles, cette triste et horrible amie, en robe reteinte, assise dans leur ombre, au second plan. »

— Rawdon, dit Rébecca vers la fin d'une soirée où plusieurs dandies entouraient dans son salon un feu pétillant (car on venait finir la soirée chez elle, et l'on était sûr d'y trouver des glaces et le meilleur café de Londres), je veux un *chien de berger*.

— Un quoi? répondit Rawdon, assis à une table d'écarté.

— Un chien de berger! dit le jeune lord Southdown; chère mistriss Crawley, quelle fantaisie! Pourquoi pas un chien danois? J'en sais un aussi gros qu'une girafe; par Jupiter! il traînerait votre voiture; ou un levrier de Perse (je propose, s'il vous plaît), ou un petit bichon à mettre dans l'une des tabatières de lord Steyne? Il y a un homme à Bayswater qui en possède un dont le nez (je marque le roi et je joue) pourrait vous servir à accrocher votre chapeau.

— Je marque le point, — dit Rawdon gravement. D'habitude il ne s'occupait que de son jeu, à moins qu'il ne fût question de chevaux ou de paris.

— Et quel besoin avez-vous d'un chien de berger? continua le doux et léger lord Southdown.

— Je veux dire un chien de berger moral, dit Rébecca en souriant et en jetant un regard à lord Steyne.

— Que diable est cela? dit sa seigneurie.

— Un chien qui me protége contre vous autres, messieurs les loups, continua Rébecca, — une dame de compagnie.

— Pauvre innocente brebis! Vous en avez bien besoin, dit le marquis, lord Steyne, dont nous nous occuperons beaucoup tout à l'heure. — Vous avez de petites dents si blanches et de charmantes griffes si roses, qu'elles ne sauraient guère vous défendre; — et ses petits yeux gris cherchaient ceux de Rébecca.

Lord Steyne savourait son café près de la cheminée et à petits coups. Le feu flambait joyeusement, les bougies étincelaient et faisaient briller les candélabres dorés, les bronzes et les porcelaines. Assise sur un sofa recouvert d'un tissu semé de fleurs aux vives couleurs et vêtue de rose, Rébecca était admirable; la transparence de sa peau se détachait en pleine lumière et semblait rayonner; ses bras blancs, ses épaules éclatantes, brillaient à travers l'écharpe qui les drapait; ses cheveux retombaient en anneaux sur son cou, et l'un de ses pieds sortait des plis de sa robe, à coup sûr le plus joli petit pied, orné du bas de soie le plus fin, dans le soulier le plus mignon qui fût au monde. A toute cette magie se joignait l'étincelle de l'intelligence, qui brillait dans cet œil bleu, dans ce regard acéré, dans cette parole vive et souple comme le serpent.

Lord Steyne, qui avait rendu depuis quelques mois hommage à ces dons magnifiques de Rébecca et qui succédait à lord Tufto, protégeait à son tour la marche ascensionnelle de Rébecca. Celui-ci était un vrai grand seigneur. La laideur et la vieillesse de lord Steyne n'avaient rien de répugnant; on était plus près de le craindre que de le mépriser. Sa tête chauve et luisante, ses rouges favoris qui retombaient sur sa cravate, son front intelligent et bombé, son œil gris, rond et scintillant d'une clarté ironique, sa bouche épaisse relevée aux deux coins par deux dents pointues comme des défenses de sanglier, la propreté recherchée, la simplicité exquise, l'élégance parfaite de son costume, où rien ne brillait et où tout était en harmonie, composaient un ensemble rare et complet. Marié à une fille noble dont la famille n'avait jamais voulu abjurer le catholicisme et qui avait son aumônier, lord Steyne se donnait souvent le plaisir d'inviter à la fois à sa table le chapelain anglican et le prêtre catholique. Ravi de mettre aux prises le protestant et le disciple de Saint-Acheul, il les écoutait en les excitant au combat. Il y avait chez ce membre anglais de la pairie du Voltaire et du Chesterfield, le tout mêlé à une sagacité pratique très vive, — à une connaissance redoutable des choses humaines, à un ineffable mépris pour l'humanité. Il était surtout blasé, et Rébecca l'amusait excessivement. Elle était naïve et joyeuse comme l'innocence; elle était piquante et imprévue comme le vice. Il consentit à ce qu'elle eût une dame de compagnie, qui fut précisément la sentimentale Briggs, l'ancienne sous-maîtresse, à qui Mathilde Crawley, tante de Rawdon, avait légué un capital suffisant pour la faire vivre. Qu'elle fut reconnaissante et heureuse de se voir choisie par l'aimable jeune femme! Avec quel empressement mêlé de gratitude confia-t-elle tous ses fonds à Rébecca elle-même pour que Rébecca leur trouvât un bon placement! Le placement, on l'imagine, fut bientôt trouvé.

Il fut convenu que Briggs, le chien de berger, resterait à Londres, chargée du soin de la maison, pendant que Rébecca et son mari s'en iraient à la conquête du diplomate sir Pitt et de sa douce moitié. Dès le soir, on se mit à couper, recouper, tailler, coudre, recoudre, à mesurer crêpe, taffetas noirs, étoffes noires de laine et de soie, et, quand le fidèle lord Steyne parut vers les dix heures, il trouva les femmes livrées à cette grande occupation.

— Miss Briggs et moi, dit Rébecca en voyant le marquis entrer, nous sommes plongées dans la douleur; notre papa n'est plus : sir Pitt Crawley est décédé. Nous avons passé la matinée en veuves du Malabar; nous passons la soirée en couturières.

— Ah! madame Rawdon, dit sentimentalement Briggs, pouvez-vous?...

— Ah! Rébecca, répéta le marquis plus sentimentalement que

Briggs.... pouvez-vous?... Décidément il est mort, le vieux bandit! S'il avait voulu, il serait pair d'Angleterre. Quel vieux Silène!

— Il n'aurait tenu qu'à moi d'être la veuve de Silène, n'est-ce pas, miss Briggs?

Miss Briggs rougit, car elle était très pudique, et, sur l'ordre de lord Steyne, elle alla faire le thé. Rawdon était à l'Opéra.

— Vous voyez bien, dit la sirène au marquis, occupé à caresser le gras de sa jambe dont il était très fier, que le chien de berger vous connaît; il n'aboie et ne grogne même pas quand vous êtes là.

Lord Steyne venait de dîner à la cour; il portait l'ordre de la Jarretière et des boucles de diamant, et c'était chose singulière que le mélange d'élégance suprême et de redoutable laideur qui le caractérisait. Il avait les épaules larges, la poitrine musculeuse, le pied charmant et délié dénotant la race, les jambes torses comme un basset et la main admirable. Rawdon et lord Southdown revinrent de l'Opéra et se mirent à la table de jeu.

— Voilà votre berger, dit tout bas lord Steyne à Rébecca.

— Oh! il ne s'occupe pas de son troupeau; il n'aime que les cartes.

— Un joli Corydon! Lord Southdown me fait l'effet de la brebis. Dites donc à Rawdon de lui laisser un peu de laine sur le dos, si c'est possible.

— Mais c'est la toison d'or, dit Rébecca, dont l'œil pétillait d'une lueur sardonique. N'êtes-vous pas aussi chevalier de l'ordre, milord?

En effet, la chaîne de la toison se balançait sur le gilet du marquis, jadis grand joueur, qui avait gagné des sommes gigantesques au prince de Galles, et qui passait pour avoir conquis son marquisat sur le tapis vert. Il trouva la plaisanterie un peu forte; son sourcil touffu s'abaissa; — elle revint, la tasse de thé à la main, fit une petite révérence humble et gentille, sourit, et, regardant lord Steyne :

— Milord, la brebis a bien peur du loup, lui dit-elle de sa plus douce voix, en baissant les yeux.

Le marquis se sentit vaincu. Il la suivit près du piano, où, placé derrière son siége et battant la mesure, il l'écouta long-temps, séduit, ravi, enchanté, pendant que Rawdon gagnait et mettait en portefeuille les billets du jeune Southdown.

Toujours jouer et gagner, être témoin de l'admiration générale inspirée par sa femme, et rester en dehors de ce cercle mystique dont elle était le centre, cela devenait fastidieux. Il était surtout mécontent quand le marquis, le rencontrant à l'Opéra, lui disait :

— Comment va le mari de Mme Rawdon?

Il n'y avait plus de Rawdon Crawley; il était le mari de Mme Crawley, rien de plus.

Au château de Crawley, tout réussit au gré de la sirène. Elle fait de

la tapisserie avec lady Jeanne, se montre parfaitement convenable, écoute le service divin avec attention et patience, visite les pauvres, lit les pamphlets puritains du diplomate, et lui plaît comme elle a plu au cynique. Cet homme si fin tomba dans les filets de notre Rébecca, qui ne cessait de le flatter, — si bien qu'il mettait son grand costume d'attaché diplomatique pour aller la voir. — « Vous!... rester dans cette situation obscure et inférieure! disait-elle au diplomate, c'est impossible! Vous visez à la pairie, j'en suis sûre; lord Steyne me le disait. » — En la quittant, le diplomate se répétait à lui-même : « Comme cette femme me comprend! » L'honorable sir Pitt et sa douce et pâle moitié protégèrent donc mistriss Crawley et servirent à leur tour de marchepied à son ambition; ce fut elle que l'on chargea de préparer à Londres les logemens de la noble famille. Deux appuis lui étaient ainsi ménagés : sir Pitt répondait au monde de la vertu de Rébecca; lord Steyne se portait caution de son élégance et de son bon ton. Acceptée comme femme essentielle et respectable par les amis du premier, elle était reconnue femme à la mode par le cercle brillant auquel le second faisait la loi. L'argent était rare sans doute; mais le bonhomme Raggles prenait patience, les fonds de la dame de compagnie servaient aux nécessités les plus pressantes. Comment révoquer en doute la solvabilité d'un lieutenant-colonel à la porte duquel, de onze heures du soir à trois heures du matin, stationnaient dix voitures chargées des armoiries les plus rassurantes et des laquais les plus enrubannés et les mieux vêtus?

Le vulgaire a un proverbe admirable : « L'appétit vient en mangeant. » Toute cette splendeur ne satisfaisait pas Rébecca. Il lui fallait pénétrer dans la famille du marquis, y devenir sinon maîtresse, du moins nécessaire, franchir le seuil du palais, et toucher enfin le but de ses désirs, quelque place éclatante et lucrative, avec un titre pour son mari et des appointemens majestueux, constans, bien payés. Elle manifesta donc à lord Steyne l'envie ou plutôt la volonté d'aller dîner chez lui. Le marquis caressait sa jambe, à l'ordinaire appuyée sur les coussins du canapé. Il fit la grimace; sa physionomie, singulièrement mêlée d'une ironie ennuyée et d'une sorte de dédain sauvage, rendu plus amer par l'expérience du monde et la fuite des années, prit une expression digne de Méphistophelès :

— Femme que vous êtes! Vous l'exigez, vous voulez dîner chez moi! Folle, ma femme et ma fille vont vous écraser. Vous ne connaissez pas les grandes dames. Comme elles vous traiteront! Vous serez humiliée, ma petite; vous le voulez; tant pis pour vous. Cher démon, il vous faut absolument marcher de pair avec nous autres! Que diable! vous n'avez pas le sou, vous le savez bien, et vous voulez faire figure! Cela n'a pas le sens commun.

Rébecca était seule avec lord Steyne quand ce dialogue eut lieu entre elle et lui; elle prit des airs si enfantins et si doux, ses espiégleries caressantes simulèrent une ingénuité si charmante, que le marquis céda. Non-seulement elle dîna chez lady Steyne, mais elle vint à bout, succès miraculeux! de la malveillance de ces dames, et comme ailleurs elle triompha. Ce fut une simplicité, une naïveté, une humilité, une fascination incomparables. Elle mit de côté toute prétention. Rien d'orgueilleux, de faux, de guindé chez elle. — « Vous avez toujours, milord, protégé les artistes, dit-elle à lord Steyne en regardant un tableau du salon. Vous avez été le premier protecteur de mon père, qui me l'a souvent répété. » — Cette modestie était l'habileté suprême. Qui aurait eu le cœur d'affliger une petite personne qui gardait si bien son rang et restait si naïvement à sa place? Elle chanta des airs sacrés de Handel, parla de son fils Édouard avec une affection douce et profonde, fut tendre et convenable avec son mari, pleine de déférence pour la douairière, ne parla pas trop, fit valoir l'esprit des autres, et acheva même la conquête d'un diplomate des États-Unis, qui le soir, écrivant pour son journal sa correspondance ordinaire, y donnait la description complète et détaillée, selon l'habitude de son pays, « des trois services, des couvercles d'argent, des deux valets placés derrière chaque siége, et surtout de lady Rawdon, reine de la mode à Londres, et du costume délicieux, rose et blanc, qui lui allait à ravir. »

Quand les cartes de visite de lady Steyne et de sa fille eurent brillé dans le vase de marbre sculpté placé au milieu du salon pour cet usage, la glace fut rompue; tout le monde, c'est-à-dire la population exquise et élégante des ducs et des marquis, s'empressa de déposer à la porte de Mme Rawdon le talisman de la mode, le petit carré magique, qui veut dire : « Vous êtes des nôtres. » La présentation à la cour était la conséquence inévitable de ce progrès adroitement conduit. Sir Pitt Crawley se chargea de faciliter ce dernier pas. Le dieu du goût, le symbole du bon ton, George III accueillit Mme Rawdon avec distinction et l'admira. Le « premier gentilhomme de son pays, » comme on disait de lui, c'est-à-dire celui qui faisait le mieux la révérence et qui portait la perruque la mieux frisée, ne pouvait pas refuser son hommage à cette petite femme supérieure dans les mêmes artifices et maîtresse passée des mêmes talens. Elle fut admise dans les bals intimes, dans les réunions de choix où l'on jouait des charades, où Rawdon représentait Agamemnon endormi et assassiné, ce qui ne lui coûtait pas de grands frais d'imagination, et où Rébecca paraissait tour à tour en Clytemnestre et en marquise de Parabère, en tunique flottante ou en paniers, et avec un œil de poudre; adorable dans ses transformations, souriante et sereine dans son triomphe, toujours maîtresse d'elle-même.

Rawdon Crawley continuait à soutenir impatiemment sa position de mari éclipsé. Il jouait moins, fumait beaucoup et s'endettait de plus en plus. Tout corrompu et grossier qu'il pût être, il valait beaucoup mieux que Rébecca; recueillant de cette triste et brillante vie moins de bénéfices et plus de honte, il se sentait ramené par degrés au remords par l'ennui qui le dominait. Son fils Édouard, que la femme du monde avait relégué au troisième étage avec Briggs et qu'elle oubliait parfaitement, consolait un peu Rawdon; c'était avec Édouard que Rawdon allait fumer son cigare et faire des parties de cheval-fondu, quand tous les beaux messieurs qui le dédaignaient remplissaient le petit salon et entouraient sa femme. Peu importait à Rébecca. Elle ne faisait aucune attention à son enfant ni à Rawdon. Seulement, quand Édouard paraissait devant le monde, elle s'armait de ses plus doux sourires, l'appelait son cher Édouard et lui prodiguait les caresses maternelles.

— Maman, lui demanda un jour le petit Crawley devant lord Steyne, pourquoi ne m'embrassez-vous jamais quand nous sommes tout seuls? — Lord Steyne s'amusa beaucoup de l'enfant terrible.

Je plains Rébecca; ce malheur lui arrivait souvent. Tout son subtil travail, toute sa mise en scène, s'écroulaient de temps à autre au moindre souffle, comme la toile d'araignée laborieusement tissue et qu'un coup de balai de la servante fait disparaître. Les habiles sont sujets à ces ruines foudroyantes. Quant à Rawdon, l'Hercule de cette Dalilah, après l'avoir aimée de toute sa force et de toute sa faiblesse, il reconnut qu'il était dupe aussi. Dépassé et éclipsé, la terreur le prend; il a peur d'elle, il se rejette sur un sentiment unique et honnête, l'amour paternel; sa tendresse pour son enfant devient une passion véritable qui le soulage et même jusqu'à un certain point l'épure. Une passion sainte et vraie, une fois entrée dans cette ame, y fait éclore une vie nouvelle; cet homme, qui n'a que l'instinct, est à demi racheté par l'instinct. L'excellent, c'est que Mme Crawley rejetait sur le pauvre mari l'iniquité et la bassesse réelle de leur vie commune. « Que voulez-vous? disait-elle à lord Steyne, je ne peux pas l'empêcher de faire des dettes; c'est plus fort que lui : c'est comme l'écarté, le billard et le cigare. » Lord Steyne, qui avait su approfondir le monde et la vie sous leurs aspects les plus gaiement affreux, était la dupe de Rébecca et était tout-à-fait trompé par elle, comme le sont volontiers les gens très rusés. Un jour, elle lui avoua avec larmes que les fonds de la dame de compagnie avaient disparu, « emportés, disait-elle (ce qui était un mensonge énorme), par Rawdon, qui les avait joués et perdus. — C'est le déshonneur, milord, c'est la honte, c'est la ruine! s'écria-t-elle en tombant à genoux; je suis perdue! » — Le marquis ne répondit qu'un bien gros mot, dont il serait malséant de reproduire la brutalité, et, prenant son chapeau, il remonta dans sa voiture. Le soir même,

un bon de trois mille livres sterling à toucher chez le banquier du marquis était remis à Rébecca; le lendemain, la valeur lui était comptée, et elle la déposait avec soin dans un certain tiroir secret où dormait déjà un petit magot considérable inconnu de tous et surtout de son mari.

VII. — LA CATASTROPHE.

Le triomphe de Rébecca touchait à son apogée, mais les dettes allaient leur train, et un beau matin, comme Rawdon, un cigare à la bouche, sortait à pied, pour respirer l'air, d'une fête où Rébecca avait remporté tous les succès, il fut appréhendé au corps et jeté dans le *Spunging-House*, maison de dépôt pour les débiteurs, que l'on y rançonne et y pressure comme des *éponges*. Ces réceptacles misérables se trouvent en général du côté de Chancery-Lane et de Temple-Bar. Des barreaux de fer massif ornent les croisées; de nombreuses portes armées de lourdes serrures protégent les habitans. Un luxe malpropre règne à l'intérieur; le damas des rideaux de soie est graisseux, et les tapis magnifiques sont tachés. Il se hâte d'écrire à sa femme qu'elle vienne le tirer d'affaire.

« Mon pauvre *chat*, lui répond Rébecca le matin, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; je n'ai pas cessé de penser à mon vieux Rawdon. Il a fallu que le docteur que j'ai envoyé chercher me donnât une potion calmante. Finette avait ordre de ne laisser passer personne; aussi le messager de mon pauvre vieux, qui, par parenthèse, sentait horriblement le genièvre, a-t-il attendu quatre heures dans l'antichambre. Imaginez l'état où j'ai été quand j'ai lu votre chère lettre sans orthographe!

« Malade comme j'étais, j'ai fait atteler les chevaux à l'instant; j'étais incapable de prendre mon chocolat. Il me faut absolument mon bonhomme pour me l'apporter. A peine habillée, j'ai été ventre à terre jusque chez Nathan le Juif. J'ai pleuré, j'ai prié, je me suis mise à ses genoux; impossible de l'attendrir. Il veut son argent, ou tenir mon pauvre vieux en prison.

« Je suis revenue chez moi pour y prendre ce que je peux avoir de disponible et aller rendre à *mon oncle* la triste visite que vous savez. Ce *cher oncle* a déjà bien des choses, et ce qui reste ne nous donnerait pas cent livres sterling. J'ai trouvé milord chez moi, avec le monsieur en *ski*, celui qui tire sa moustache, avec Champignac et l'autre dandy Paddington, celui qui bégaie. J'attendais avec une impatience extrême qu'ils fussent partis, afin de chercher les moyens de délivrer mon prisonnier. A peine l'ai-je pu, je suis tombée aux genoux de milord, je lui ai dit que j'allais tout mettre en gage, qu'il me fallait deux cents

livres sterling absolument. Il est entré en fureur, et après bien des bast et des jurons de toute espèce il m'a promis d'envoyer l'argent ce matin. Aussitôt que je l'aurai, je l'apporterai à mon vieux *chat*, avec un baiser de sa Rébecca.

« *P. S.* J'écris dans mon lit; j'ai la tête bien malade, hélas! et le cœur aussi. »

Rawdon lut cette épître, vrai modèle de sentiment à la Rébecca, et la figure du « vieux chat » prit un aspect féroce. Il se hâta d'écrire à sa belle-sœur, lady Pitt Crawley, et celle-ci vint aussitôt le délivrer.

Quand il sortit du *Spunging-House*, il était neuf heures du soir. Rawdon traversa d'un pas rapide les rues illuminées et les brillans squares qui le séparaient de son logis. Arrivé en face de la maison qu'il habitait, le pauvre homme s'arrêta, s'appuya sur les grilles qui bordent tous les trottoirs et défendent les édifices, et fut sur le point de se trouver mal. Une vive clarté rayonnait à travers les draperies roses du premier étage; il entendait les sons éclatans du piano. Sa figure était pâle sous le reflet combiné des becs de gaz et de cette lumière extraordinaire. Il tremblait. Prenant sa clé à la Brahma, il ouvrit doucement la porte extérieure; de grands éclats de rire partaient du boudoir. Pas de domestiques; on les avait tous renvoyés. La voix claire et vibrante de Rébecca chantait des fragmens de cet air qui avait eu tant de succès la veille chez le prince, et la voix rauque et sardonique de lord Steyne criait : *Brava! brava!* Le pauvre Rawdon s'appuyait, en montant l'escalier, sur la rampe d'acajou, et ne respirait pas. Il respira un moment, puis il ouvrit. Une petite table était dressée, un dîner servi, deux couverts y étaient placés. Dans la seconde pièce, Rébecca, en costume de bal, brillante de pierreries, de diamans, de bracelets, de perles et de fleurs, se tenait assise sur le sofa et tendait sa main délicate à lord Steyne, debout et courbé devant elle. La pâle figure de Rawdon qui ouvrait la porte parut aux regards de sa femme et lui arracha d'abord un léger cri, puis un sourire, — sourire vraiment hideux, — contraction qui essayait de dissimuler la peur. Steyne se retourna aussi, la colère et la surprise dans les regards, puis il voulut sourire à son tour et accueillir le mari :

— Ah! de retour! Comment cela va-t-il?

Il y avait sur le visage de Rawdon une expression qui ne permit à personne de se jouer à lui. — Je suis innocente, Rawdon, s'écria-t-elle en s'élançant vers lui, saisissant son habit et l'entourant de ses bras nus tout chargés de bijoux, de serpens d'or et de bracelets. Milord, milord, dites-lui que je suis innocente! — Steyne à son tour se crut pris au piége. Le degré d'estime que lui inspiraient le mari et la femme ne lui permettait pas un moment de doute; il ne croyait pas plus à l'honneur et au courage de Rawdon qu'à la vertu de Rébecca. Il se voyait

joué, ce qui est bien la plus triste chose et la plus humiliante pour un homme qui joue tous les autres.

— Innocente! vous! s'écria-t-il, allons donc! innocente comme le diable! De tous les bijoux qui vous parent, il n'y en a pas un seul qui ne vous vienne de moi. Innocente! parbleu! vous m'avez pillé de concert avec ce monsieur qui a mangé et bu mon argent, et qui va, s'il vous plaît, me laisser passer. Innocente! comme votre maman de l'Opéra et votre mari le grec! Vous ne me ferez pas peur, entendez-vous!... Place, monsieur!

Lord Steyne prit son chapeau. L'œil ardent, il regarda fièrement son ennemi au visage et marcha sur lui, ne doutant pas de son triomphe; mais Rawdon Crawley n'était pas lâche: il s'était fait dans sa vie mauvaise une moralité spéciale. S'il trichait au jeu, ce qu'il regardait comme un bon tour, il avait de la bravoure. Dans ce moment, tous ses instincts violens s'insurgeaient. Saisissant lord Steyne par la cravate et le forçant à s'abaisser sous sa main jusqu'à ce que le pair d'Angleterre, presque étranglé, pliât et chancelât :

— Vous mentez! lui dit Rawdon, vous mentez, misérable! vous mentez, infâme!

Et, frappant deux fois lord Steyne au visage, il le jeta sanglant sur le parquet. Tout cela fut accompli sans que Rébecca eût le temps d'intervenir; frémissante devant lui, elle admirait son mari, terrible, brave et fort dans sa victoire. C'était la première fois qu'elle l'admirait.

— Venez, lui dit-il. Elle vint aussitôt. — Otez tout cela! — Et, tremblante, elle se mit à enlever les bracelets de ses bras, les anneaux de ses doigts, et à les rassembler dans la paume de sa main, en regardant Rawdon avec crainte. — Jetez tout par terre. — Elle obéit; puis, arrachant l'agrafe qu'elle portait au sein, il la lança au visage de lord Steyne, qui fut atteint au milieu du front : la cicatrice lui en est restée.
— Montons! dit-il à sa femme.

— Ne me tuez pas! ne me tuez pas, Rawdon!

— Je veux voir si cet homme a menti quant à vous, comme il a menti quant à moi, répondit Rawdon, souriant d'une façon atroce. Vous a-t-il donné de l'argent?

— Non, dit Rébecca, c'est...

— Donnez-moi vos clés!

Ils sortirent ensemble.

Rébecca livra toutes ses clés, à l'exception d'une seule; elle espérait que son mari ne s'en apercevrait pas : c'était la clé de ce fameux tiroir placé dans le petit pupitre qu'Amélie lui avait jadis donné et qu'elle cachait dans un endroit secret; mais Rawdon ouvrit les meubles, les armoires, rejetant pêle-mêle tout ce qu'elles contenaient, et il trouva enfin le pupitre. Rébecca fut forcée de l'ouvrir; il contenait des pa-

piers, de vieilles lettres d'amour, quantité de menus bijoux et de babioles féminines, — plus un portefeuille plein de billets de banque. Quelques-uns avaient dix ans de date; un seul, de trois mille livres, était récent : c'était celui qu'avait envoyé lord Steyne.

— Vous a-t-il donné ceci? dit Rawdon.

— Oui, répondit Rébecca.

— Je lui renverrai ce billet aujourd'hui (le jour paraissait, et bien des heures avaient été employées à cette recherche); je paierai Briggs, qui a toujours été bonne pour l'enfant, et quelques autres dettes. Vous me ferez savoir où il faudra vous envoyer le reste. Vous me permettrez en outre de prendre cent livres, Rébecca..... J'ai toujours partagé avec vous.

— Je suis innocente! cria Rébecca.

Rawdon la quitta sans ajouter un seul mot.

Elle resta immobile dès qu'il l'eut quittée. Des heures s'écoulèrent, et le soleil éclairait la chambre, que Rébecca était encore assise sur le bord du lit. Les tiroirs ouverts, les bijoux dispersés, habits et parures, écharpes et lettres amoncelés sur le tapis, — on aurait dit un pillage. Les cheveux de Rébecca flottaient sur son sein et ses épaules, sa robe était déchirée à l'endroit où Rawdon avait arraché l'agrafe. Au moment où Rawdon descendait l'escalier, où la porte s'ouvrit et retomba, Rébecca sortit un peu de son assoupissement; elle devinait qu'il ne reviendrait plus. — Se tuera-t-il? se demanda-t-elle; non, pas avant d'avoir tué lord Steyne. — Elle fit un retour sur sa vie passée, si éclatante et si triste, si active et si inféconde, si mêlée à la foule — et si solitaire par le cœur! O pauvre créature damnée, fille de l'envie et de l'orgueil, je suis tenté de vous plaindre, vous, vos espérances, vos intrigues, vos ruses et vos triomphes!

La femme de chambre française la trouva au milieu des débris de son naufrage, les mains crispées, les yeux secs, les cheveux épars. Cette fille était vendue à lord Steyne.

— Mon Dieu! madame, qu'y a-t-il? dit-elle. Rébecca ne répondit pas. La servante ferma les rideaux, et d'un ton d'intérêt apparent ou réel engagea sa maîtresse à se jeter sur le lit; ensuite elle descendit et recueillit les bijoux que Rébecca, sur l'ordre de son mari, avait jetés à terre, où ils étaient encore : elle fit avancer un fiacre et disparut. Oncques on n'entendit parler d'elle ni des bijoux, si ce n'est, je crois, dans un des passages de notre grande ville de Paris, où M. Thackeray prétend l'avoir aperçue quelque part, — dans une petite boutique de menues marchandises.

Adieu les vastes espérances de Rébecca! Son château de cartes tombe et s'écroule. A midi, quand elle s'éveille ou plutôt sort de sa profonde torpeur, personne ne répond à sa sonnette; le cordon se brise

dans sa main; elle descend couverte d'un peignoir et trouve dans la salle à manger le pauvre Raggles désolé, le cocher ivre, le chef de cuisine furieux, le valet de pied insultant et attablé auprès d'un broc d'ale. La rumeur publique a détruit le reste du fragile édifice élevé à tant de frais. C'est une belle chose de mener grand train avec zéro de revenu; mais cela ne dure pas. La jolie maison de Curzon-Street est mise au pillage par les domestiques, et les créanciers viennent achever la curée. Rébecca disparaît de la scène splendide où elle n'était montée que par des efforts de génie surnaturels. Que devient-elle? Il serait difficile de le dire. A Boulogne, on l'a vue s'occuper d'œuvres de charité; à Paris, on a cru la reconnaître dans les salons furtifs où l'on joue la bouillotte, le whist et le baccarat. Rawdon a voulu se battre avec lord Steyne, et il en a cherché toutes les occasions; mais le pauvre garçon ne va pas très loin en fait d'adresse intellectuelle, et le marquis, auquel cette rencontre serait fort désagréable, parce qu'il a peur du scandale, lance sur lui un certain M. Wenham, homme d'esprit, habitué aux intrigues et aux séductions parlementaires, qui vient à bout de persuader au mari qu'il aurait tort, et qu'un éclat lui serait tout-à-fait nuisible. Le jour même de la catastrophe, les journaux contenaient la nomination de Rawdon au poste lointain et peu salubre de gouverneur militaire d'une île des Indes orientales. Lord Steyne était-il pour quelque chose dans cette étrange nomination? Les amis que Rébecca s'était faits à la cour l'avaient-ils provoquée? Rawdon n'en sut rien. Son frère le pressa vivement d'accepter, et il partit.

Rébecca, qui touchait une petite pension stipulée par sa famille, essaya bien de remonter le courant. Elle n'y réussit pas. Son dernier effort désespéré eut lieu à Rome, où elle se trouvait en compagnie de deux soi-disant majors, chevaliers d'industrie, anciens acolytes de Rawdon. Le semestre de sa pension venait de lui être payé en une traite sur le principal banquier de cette ville. Dès que vous avez sur les livres du banquier Polonia un crédit dépassant cinq cents scudi, vous êtes invité de droit aux bals que ce roi des hommes d'argent donne pendant l'hiver. Rébecca reçut donc l'honneur d'une carte d'invitation et parut aux réceptions du prince et de la princesse Polonia. La princesse appartenait à l'illustre maison des Pompili, qui descendait évidemment en droite ligne du second roi de Rome et de la nymphe Égérie. Le grand-père du prince, Alessandro Polonia, avait, en son temps, débité des savons, des essences, du tabac, des mouchoirs, et prêté à la petite semaine, ce dont la société de Rome ne s'inquiétait guère; elle remplissait le palais du petit-fils. Princes, ducs, ambassadeurs, artistes, joueurs de violon, monsignori, jeunes gens en tournée et leurs précepteurs, tous les rangs, toutes les conditions s'y pressaient. Les lambris étincelaient de lumières, les dorures resplendissaient, les

tableaux apocryphes se mêlaient aux antiques douteux, et les armes du propriétaire (le champignon d'or en champ de gueule) s'étalaient aux voûtes, aux lambris, aux portes, écartelées avec la fontaine d'argent des Pompili.

Rébecca se fit belle; tout éclatante de parure, elle se rendit à la fête, accompagnée du major Loder, avec qui elle voyageait alors. Le major était le même homme qui, l'année précédente, avait tué à Naples le prince Ravioli, et qu'avait bâtonné sir John Bukskin, parce que, pendant une partie d'écarté, il avait trouvé quatre rois de trop dans le chapeau du major. A son entrée dans les salons, Rébecca reconnut bien des personnes qu'elle avait éblouies de son éclat, alors qu'elle ne valait ni plus ni moins, si ce n'est en apparence. Le major Loder, de son côté, connaissait beaucoup d'étrangers, tous nobles ayant servi dans la Catalogne, la Pologne et le Mexique, gens aux yeux chatoyans et lustrés, au regard inquiet, au linge équivoque, aux rubans fanés, symboles de divers ordres. Les compatriotes du major l'évitaient. Rébecca retrouvait aussi çà et là quelques dames de sa société d'autrefois, saluait discrètement du regard veuves françaises, comtesses italiennes, baronnes allemandes, en général femmes séparées, envers lesquelles leurs maris avaient eu des torts. Hélas! hélas! c'est là que nous sommes tombés, nous qui venons de traverser les plus beaux parages de la mode et de l'élégance. Quel rebut que ces maraudeurs du grand monde! De temps en temps, on en pend trois ou quatre aux bords du chemin, pour l'exemple.

Rébecca, appuyée sur le bras du major Loder, parcourut avec lui les salons et but de nombreux verres de vin de Champagne au buffet, où la foule, notamment les amis du major, se ruait avec furie. Elle atteignit enfin, après avoir traversé une longue enfilade d'appartemens, un petit salon tendu en velours rose, avec une statue de Vénus au milieu et tout autour de grandes glaces de Venise à cadres d'argent. Le prince y avait réuni à souper autour d'une table ronde sa famille et ses hôtes les plus distingués. Petits soupers exquis, jadis si bien entendus par Rébecca, qu'êtes-vous devenus? Elle pense à cela et soupire, puis elle tressaille.... C'est lord Steyne lui-même qui est assis à la table de Polonia; c'est lui qu'elle aperçoit. La cicatrice laissée par le diamant est visible encore comme une trace rouge et sanglante au milieu de son vaste front chauve; ses favoris rouges font paraître plus pâle son pâle visage. Décoré de ses ordres et portant la jarretière, c'était le personnage le plus considérable de la soirée, malgré la présence d'un duc régnant et d'une altesse royale. Sa seigneurie avait près d'elle la belle comtesse de Belladonna, née de Glandier, dont le mari, le comte della Belladonna, si célèbre par ses collections entomologiques, a été longtemps absent, en mission auprès de l'empereur du Maroc.

Cette figure énergique et spirituelle, aristocratique et intelligente, fit paraître le major Loder horriblement vulgaire aux yeux de Rébecca. Elle redevint femme du monde; elle se crut à May-Fair. Elle soupira.— « Cette comtesse, pensa-t-elle, doit l'ennuyer; moi, je l'amusais! » Mille souvenirs, mille craintes, mille espoirs se pressèrent à la fois dans son cœur, qui palpitait. Son regard étincelant ne quittait plus lord Steyne. « C'était un vrai grand seigneur. Que d'esprit, se disait-elle, quelle causerie inépuisable! les grandes manières! Comment puis-je descendre jusqu'à ce major Loder, qui exhale une odeur mixte de cigare et d'eau-de-vie! » — Lord Steyne, qui causait en souriant avec sa voisine, leva la tête et aperçut Rébecca. Leurs yeux se rencontrèrent. Rébecca s'arma du plus charmant sourire dont elle put s'aviser et lui fit une petite révérence bien suppliante et bien timide. Lord Steyne pâlit comme Macbeth devant le spectre de Banquo. Dans ce moment même, l'horrible major Loder survint. « Allons souper, lui dit-il; j'ai vu tant de mâchoires fonctionner, que je me sens en appétit; allons goûter le champagne du patron. » Rébecca le suivit à contre-cœur, tout en pensant que le major s'en était administré déjà de trop considérables doses.

Le lendemain, elle alla se promener sur le mont Pincio, le Hyde-Park des oisifs de Rome : elle espérait peut-être y trouver lord Steyne. Ce fut une autre personne de sa connaissance qu'elle y rencontra, M. Fenouil, l'homme de confiance de sa seigneurie. M. Fenouil l'aborda familièrement en mettant légèrement la main au chapeau. « Je savais que madame était ici, lui dit-il; j'ai suivi madame depuis son hôtel. J'ai un avis à donner à madame.

— De la part du marquis de Steyne? demanda Rébecca avec toute la dignité qu'elle y put mettre et légèrement agitée par l'espoir et l'attente.

— Non, dit le valet, de la mienne. Rome est un pays bien malsain.

— Pas en ce moment, monsieur Fenouil, c'est la bonne saison.

— Pardon, Rome est un pays extrêmement malsain, même en ce moment, je vous assure. Pour certaines personnes, la malaria règne toujours. Ce maudit vent des maremmes est détestable; croyez-moi, madame Crawley. Vous avez été toujours si *bonne enfant* que vous m'intéressez.... là.... parole d'honneur. Soyez avertie : quittez Rome, vous tomberiez malade, et ne vous releveriez pas!

Rébecca furieuse se mit à sourire : — Allons donc! assassiner une pauvre femme! fi! c'est trop romantique. Je resterai, ne fût-ce que pour le faire enrager. J'ai des amis qui me défendront.

Ce fut au tour de M. Fenouil de sourire : —Vous défendre? Qui cela? le major ou le capitaine? Cette espèce de gens que voit madame? mais, pour cent louis, ils vendraient la vie de madame. Nous savons sur le major Loder, qui n'est pas plus major que je ne suis marquis, des choses

qui l'enverraient tout droit au bagne, sinon plus haut. Nous savons tout, nous avons des amis partout; nous savons avec quelles personnes vous avez vécu à Paris, quelles relations vous avez ici. Mon Dieu oui! Madame peut ouvrir de grands yeux, c'est comme cela. Comment se fait-il que pas un ministre n'ait voulu recevoir madame? Il y a quelqu'un que vous avez offensé et qui ne pardonne pas. Il est devenu comme un tigre quand il vous a vue. Mme de Belladonna lui a fait une scène terrible et s'est mise dans ses grandes colères.

— Ah! c'était Mme de Belladonna, c'était elle! dit Rébecca se ranimant un peu, car ce qu'elle venait d'apprendre l'avait atterrée.

— Bah! elle est toujours jalouse. Je vous parle de milord. Vous avez eu tort de paraître devant lui; si vous restez, vous vous en repentirez; faites attention à mes paroles : allez-vous-en... Mais voici la voiture de milord.

Saisissant le bras de Rébecca, il l'entraîna dans une allée voisine, au moment où la barouche de lord Steyne, chargée de ses blasons, passait emportée par des chevaux de race. Mme de Belladonna, Italienne aux yeux noirs, aux sourcils droits, à l'incarnat vif sur des joues pâles, une ombrelle blanche à la main, un *king-charles* sur ses genoux, était enfoncée dans les coussins près du vieux Steyne, devenu plus hâve et plus cadavéreux, mais toujours calme et de bon goût. Ses dernières expériences avaient donné à son dédain une expression démoniaque; ses yeux, ternes et flamboyans tour à tour, semblaient fatigués de s'ouvrir sur un monde qu'il savait par cœur.

VIII. — DERNIERS EXPLOITS DE RÉBECCA ET DERNIÈRES FAIBLESSES D'AMÉLIE.

Bien différentes furent la vie de cette chère enfant que nous avons vue si cruelle envers Dobbin — et celle de Dobbin, le plus niais des mortels et le plus amoureux des fils d'épicier. Il reçoit au fond de l'Inde la fausse nouvelle qu'Amélie va se marier. Aussitôt il s'embarque pour l'Angleterre et retrouve Amélie, qui sent bien battre un peu son cœur, mais qui ne peut en chasser le souvenir de l'ami d'autrefois. Dobbin s'oublie encore et continue à aimer en silence. En vain Amélie apprend-elle par le testament de M. Osborne que la pension qui l'a fait vivre lui est venue de Dobbin, en vain s'efforce-t-elle d'oublier George : elle compare au souvenir de celui qu'elle a aimé le triste Dobbin, et elle ne trouve pas dans son cœur féminin le courage de récompenser tant de dévouement. C'est encore à titre d'ami et d'ami seulement qu'après la mort de M. Osborne, Dobbin accompagne Amélie dans un voyage qu'elle va faire sur le continent avec son fils et son frère Joseph.

Nos voyageurs prennent les eaux à Pumpernickel, en Allemagne. Magnificences de Pumpernickel, calmes grandeurs d'une petite ville allemande avant les explosions de l'année dernière, joies ineffables du nabab Sedley revenu des Indes et se pavanant en habit brodé, l'épée au côté, dans les galeries du palais et dans la salle du bal, ce serait plaisir de vous décrire, si des intérêts plus pressans ne nous appelaient. Rébecca, rendue à sa vraie vie bohémienne, donnant des concerts, plaçant des billets de loterie, jouant au creps, — triste débris, — haillon de brocart traîné dans la boue, — rencontre la petite colonie dont Amélie est le centre et Dobbin le directeur; le vieux Sedley a disparu de ce monde. Qui pourrait dire les transports de Rébecca en retrouvant sa chère amie et ce bon Joseph, — et comme quoi, pour recevoir son ex-adorateur, elle cache sous les draps de son lit sa bouteille d'eau-de-vie et son pot de fard? Cette bouteille et ce petit pot font un bruit effrayant et se battent sous les draps pendant qu'elle s'assied sur le grabat de sa chambrette, ornée d'une seule chaise. Il lui suffit d'un tour de main pour ramener à ses pieds le dandy colossal et lui persuader qu'elle est victime des hommes et du sort. Amélie s'attendrit alors en faveur de la pauvre femme accablée par « une calomnie odieuse. » On lui donnera l'hospitalité, on la traitera comme une sœur, dit Amélie. Dobbin s'oppose vivement à ces projets, et Amélie se fâche.

— De quel droit, lui demande-t-elle, ne voulez-vous pas que je fasse une bonne action? Cette pauvre Rébecca est mon amie d'enfance, vous le savez bien!

— Votre amie! s'écrie Dobbin irrité à son tour, vous n'avez guère eu à vous louer d'elle.

— Monsieur, c'est trop! vous insultez à la mémoire de George.

La jeune veuve se retira en fureur; Dobbin était perdu dans son esprit pour lui avoir rappelé un souvenir défavorable à l'idole adorée. Le fruit de dix années de patience et d'abnégation est perdu. Amélie, qui s'est habituée à se laisser aimer de Dobbin sans l'aimer, regarde cette situation comme naturelle. Elle n'a pas même imaginé que Dobbin absent ou devenu indifférent lui manquerait. Dobbin est congédié durement; Rébecca s'installe dans la famille et ne tarde pas à suivre à Ostende la petite colonie, qui va y passer un mois. Alors notre doux ami Dobbin, long-temps patient et sans volonté, se redresse; la désillusion saisit ce cœur dévoué, l'injustice et la fausseté le désenchantent; il part.

A peine a-t-il fait ses adieux, que la jeune veuve comprend à la fois sa faute, son ingratitude et la solitude qui va la saisir. Elle prend une grande résolution; elle écrit en Angleterre, sans le dire à personne, une petite lettre qu'elle met à la poste elle-même. A qui écrit-elle? Le soir, en se retrouvant près de George, elle est agitée et confuse; une partie

de la soirée, elle le tient embrassé et le couvre de baisers; elle ne sort pas de sa chambre le lendemain, et Rébecca s'aperçoit de ce trouble.

Avec Rébecca se trouvaient ses acolytes Loder et Brooks, gens de sac et de corde, qui fréquentent volontiers les villes de bains. Ils étaient venus la voir chez Amélie, et je ne sais si l'un d'eux n'avait pas manifesté le désir d'enlever le cœur et d'épouser la petite fortune de la veuve. Rébecca crut que ces personnages avaient effrayé la veuve. — Amélie n'est pas bien ici, se dit Rébecca, femme de sens et d'expérience. Elle adore son George, qui est mort il y a quinze ans (ce qu'il pouvait faire de mieux), et voilà quinze ans qu'elle le pleure; c'est trop, j'arrangerai cela.

Le soir, vers six heures, Rébecca apporta donc à son amie une tasse de thé; la miniature de George était placée devant Amélie, bien pâle et bien triste. Rébecca la prenait en pitié comme un être faible et sans courage.

— Merci, dit Amélie.

—Amélie, dit Rébecca en se promenant dans la chambre les mains derrière le dos comme Napoléon, écoutez-moi. J'ai à vous parler; il faut que vous quittiez ce pays, que vous vous mettiez à l'abri des impertinences des hommes qui sont ici; je ne veux pas qu'ils vous persécutent, et ils vous insulteront, si vous restez. Ce sont des misérables, je vous le dis, que ce Loder et ce Brooks. Moi, ma chère, je connais tout le monde. Joseph Sedley ne peut vous protéger; il a besoin qu'on le protége. Vous n'êtes pas de force à marcher seule dans la vie, ma petite; il faut vous marier. Un mari, ma chère, c'est ce qu'il vous faut. Vous avez eu sous la main un trésor, le meilleur homme que j'aie connu, et toujours vous l'avez rejeté, folle et ingrate petite amie!

—J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'aimer, Rébecca, dit Amélie toute tremblante; mais je ne puis oublier.... Elle finit sa phrase en regardant la miniature de George.

— Lui! dit Rébecca! ce dandy manqué, sans esprit, sans manières et sans cœur! qui ne valait que par ses moustaches, son corset et son uniforme! Allons donc! il ne faut pas plus le comparer à notre ami, l'homme aux joujoux, que vous à la reine Élisabeth. Cet égoïste George était las de vous; il ne vous aurait pas épousée, si Dobbin ne l'avait contraint de tenir sa parole. Il me l'a dit lui-même. Est-ce qu'il pensait à vous? Il venait de temps en temps chez moi se moquer de vous, et ne vous ménageait pas, je vous assure. Huit jours après la noce, il me faisait la cour.

— C'est faux! c'est faux, Rébecca! s'écria Amélie en se levant.

— Voyez donc, enfant! — Rébecca, d'un air de gaieté taquine, tira un papier de sa ceinture, le déplia, et le jeta sur les genoux d'Amélie.

— Vous connaissez son écriture? Il me proposait de m'enlever tout

bonnement. Il m'a remis ce billet devant vous la veille de la bataille où il a été tué. La balle a eu raison.

Amélie ne l'entendait pas, elle regardait la lettre; c'était celle que George avait glissée dans le bouquet de Rébecca après le bal du duc de Richmond. Le jeune fou avait eu cette belle idée d'enlever Rébecca.

Amélie laissa tomber sa tête, et, selon son habitude, se mit à pleurer, le front dans les mains. Rébecca, debout et appuyée sur la cheminée, la regardait. Qu'éprouvait Amélie? L'idole de sa vie gisait dégradée et brisée à ses pieds; son amour avait été cruellement dédaigné, mais aussi elle voyait tomber les barrières qui la séparaient d'une nouvelle et sincère affection. — Rien ne s'y oppose plus maintenant, pensait-elle; je puis à présent l'aimer de toute mon ame. Oh! s'il veut me pardonner!

Rébecca, qui traitait Amélie comme un enfant et trouvait ses faiblesses pitoyables, la consola, l'embrassa, l'encouragea. — Vite, lui dit-elle en lui prenant la tête dans les mains, une plume et de l'encre! Écrivons-lui! qu'il vienne tout de suite.

— Je... je... lui ai écrit ce matin, répondit Amélie, qui rougit excessivement.

Rébecca partit d'un éclat de rire.

— *Un biglietto*, chanta la pétulante Rosine, *eccolo qua!...* Et un long trille des plus hardis suivi d'une appoggiature improvisée fit retentir les lambris.

. . . .

Deux jours après cette scène, le jour se leva pluvieux, le temps était à l'orage. Amélie avait passé la nuit sans sommeil, écoutant les longs mugissemens du vent. Elle s'habilla de bonne heure et voulut absolument aller se promener avec George sur la jetée. La pluie battait son visage, ses yeux étaient fixés sur les vagues qui se brisaient en écume. George et elle gardaient le silence; de temps à autre seulement, l'enfant adressait à sa timide mère quelques paroles d'encouragement affectueux.

— J'espère qu'il ne se sera pas embarqué par un temps pareil, dit Amélie.

— Je parie dix contre un qu'il l'a fait, répondit George. Regarde, mère, là-bas, la fumée d'un bateau...

En effet, un zigzag de fumée montait à l'horizon : c'était un paquebot;... mais peut-être n'était-il pas à bord, ou n'avait-il pas reçu la lettre, ou n'avait-il pas voulu revenir. Mille craintes assaillirent ce pauvre cœur, aussi pressées que les vagues à l'embouchure de la Dyke. Le paquebot se rapprochait. George, au moyen d'un télescope de poche, suivait les mouvemens du navire et accompagnait de commentaires nautiques la marche du paquebot, tantôt soulevé, tantôt

caché par la vague. Le signal annonçant un vaisseau anglais en vue flottait au mât de la jetée. Le cœur d'Amélie n'était guère plus calme que la mer. Elle appuya le télescope sur l'épaule de George et tâcha de s'en servir : ce point noir qui dansait devant ses yeux ne lui apprenait rien. George reprit le télescope et se remit à observer le paquebot. — « Comme il fatigue! dit-il, il a bien de la peine! Il n'y a sur le pont que deux hommes et le pilote. Un d'eux est couché, l'autre est... Je reconnais le manteau! c'est le sien! Dobbin!... Dobbin! » — Et, repoussant vivement le télescope, il jeta ses bras au cou de sa mère.

C'était William! elle n'en doutait pas : ce ne pouvait être que lui. Il devait venir; comment aurait-il fait pour ne pas venir? Elle savait bien qu'il viendrait!

Le paquebot avançait rapidement. George et sa mère approchèrent du débarcadère; les genoux d'Amélie tremblaient si fort, qu'elle pouvait à peine marcher. Lorsque le paquebot accosta le quai, les promeneurs étaient rares; un seul préposé vint recevoir les voyageurs. Ce petit drôle de George avait pris les devans, et un personnage fort long et assez mince, drapé dans un vieux manteau doublé de rouge, descendit du paquebot. Une jeune dame dont le châle et le chapeau blanc dégouttaient de pluie, ses deux petites mains en avant, marcha vers lui, et presque aussitôt disparut cachée sous les plis du vieux manteau. Elle baisait avec ferveur une des mains du monsieur, qui, je le crois du moins, pressait la petite tête sur son cœur; cette tête venait exactement jusque-là. Elle murmurait bien des choses incohérentes : — Cher William! cher, bien cher ami!... Pardonnez-moi, William..... embrassez-moi! — Et elle cherchait asile sous le manteau; c'était vraiment absurde.

Elle en sortit enfin et le regarda. Le visage de Dobbin était triste, plein d'un amour tendre et d'une pitié profonde. Elle comprit ce reproche muet et baissa la tête.

— Il était temps de m'envoyer chercher, Amélie, lui dit-il.

— Vous ne partirez plus, William!

— Jamais! — Il pressa de nouveau la repentante sur son cœur.

Au sortir de la douane, George vint se jeter devant eux, son télescope braqué sur le couple, et les salua d'un long cri de bienvenue. Joseph Sedley n'était pas encore levé; Rébecca, qui ne se montra pas, les regarda venir à travers les persiennes. George courut s'occuper du déjeuner. Ils sont au port. Cher Dobbin, la petite colombe est là, votre prisonnière; ce n'a pas été sans peine. Il y a dix-huit ans que vous demandez à Dieu ce bonheur. Bonsoir, colonel, car j'ai oublié de dire que vous étiez colonel. Dieu vous bénisse, William! Adieu, chère Amélie.

Je n'ai pas grande envie de suivre dans ses dernières et sinistres intrigues Rébecca, qui s'empare de Joseph Sedley et le domine absolu-

ment. Le nabab meurt entre les bras de la bohémienne, non sans un affreux soupçon qui plane sur tout le reste de sa vie. Il a légué ce qu'il possédait à cette femme redoutable, qui se fait dévote, va vivre en province, exerce l'aumône, écrit des livres de morale religieuse dont elle fait cadeau à son libraire, donne des concerts pour les pauvres et prend une part active aux loteries de charité, — ce qui la pose dans le monde provincial et lui assure une épitaphe pleine de vertus.

— Enfans, dit le conteur, serrez les marionnettes dans la boîte, la farce est jouée.

Les hypocrites doivent abhorrer M. Thackeray. Son éminente qualité, c'est d'exécrer le mensonge. Philosophe en cela, malgré la modestie de ses prétentions et la simplicité facile et diffuse de son style, il n'invente pas dans le sens vulgaire de ce mot; il trouve et raconte. Dans *le Diamant Hoggarty* et dans *Pendennis*, même genre de talent, même analyse fine et souvent impitoyable, même ardeur d'arracher tous les masques. Est-il bon de les enlever? Quelques gens pensent que non; d'autres disent que la vérité est excellente. Eh! mon Dieu! laissez faire la Providence. Elle sait quand il y a trop de mensonge chez un peuple, quand l'analyse doit préparer les révolutions, et comment elles s'accomplissent. L'analyse qui veut comprendre le fond des choses ne se montre qu'au moment où ce fond devient corrompu. La création procède par synthèse, la destruction par analyse. C'est donc un assez fatal symptôme pour la société anglaise que l'apparition d'une analyse si caustique et si clairvoyante, qui la réduit à ses tristes élémens. C'est preuve qu'elle est malade; mais toutes les maladies ne tuent pas, et les gens qui s'observent guérissent souvent.

D'ailleurs, que de scènes brillantes et pathétiques nous avons dû omettre! Combien de fois le rire et les larmes se confondent à l'aspect des excellentes marionnettes de M. Thackeray! Que de personnes vraiment anglaises et vivement colorées il a fait mouvoir! Plusieurs de ces types auraient été à peine compris de nos lecteurs. Ce qui rend difficile l'intelligence des mœurs étrangères, c'est qu'il faut pour les saisir distinguer « le particulier du général, » comme disent les Allemands. Partout se trouvent des avares, des cupides, des gloutons, des lâches; on ne voit qu'en Angleterre sir Pitt Crawley le formaliste et le nabab Sedley, le gastronome indien. Si ces individus ont leur équivalent en France, d'autres nuances les distinguent; notre grec joueur et professeur de billard, mari de la femme à la mode, serait en France moins taciturne et moins patient. Le philanthrope serait sentimental et beau parleur, surtout moins crédule; la bohémienne du grand monde échapperait probablement au châtiment de ses exploits. Le colonel Rawdon

aurait bien de la peine à retourner ses rois, s'il s'en allait passer la soirée à Paris en certains lieux. Nous sommes plus avancés et plus raffinés que nos voisins. Les animalcules vicieux que la société française renferme, ou plutôt qui la dévorent (s'il y a encore une société française), sont nés d'une corruption bien plus savante; vous qui, pour les connaître et les comprendre, prenez la loupe, le microscope et les petites pinces du naturaliste, est-ce que les instrumens de votre science ne sont pas tombés de vos mains effrayées, s'il vous reste un peu de cœur?

Au lieu de professer l'ignoble et folle doctrine de la légitimité du succès, M. Thackeray ne reconnaît pas même que le succès prouve la capacité ou la supériorité; il pleure et rit sur l'humanité, il la plaint en se moquant d'elle. Il a bien raison. Se préférer à autrui, le vaincre, le duper, le circonvenir, prendre ses avantages, profiter des circonstances, happer une proie, arriver le premier, ou simplement se donner l'apparence de ces petits triomphes, et récolter le bénéfice de l'appoint, c'est le secret du monde et du succès. Triste métier! Dans les eaux et dans les bois, les bêtes qui n'ont que l'instinct ne font pas autre chose. Soyez donc sûr que plus un homme est habile à cet égard, âpre à son intérêt et puissant à faire prévaloir son égoïsme, plus l'infériorité de sa nature est avérée.

M. Thackeray a déjà une école. Cette charmante *Jeanne Eyre,* que nos lecteurs connaissent, livre qui lui est dédié, est écrite sur le modèle de *Vanity Fair.* On s'occupe beaucoup de *Vanity Fair* et un peu de *Jeanne Eyre* à Londres. Heureuse Angleterre! il y a donc dans cette île des replis verdoyans et des asiles ombragés où l'on peut s'intéresser à Rébecca et à M. Rochester. C'est peu de chose que l'amour de Dobbin et les roueries de Rébecca, peu de chose comme sujet et comme fonds, que les conversations de M. Rochester, homme bourru, blasé, ennuyeux et ennuyé, avec Jeanne Eyre, chargée de l'éducation de la fille naturelle qu'une danseuse a mise au monde; c'est peu de chose, mais c'est beaucoup que la vérité. Avec ces deux *governesses,* l'une laide et honnête, l'autre séduisante et démoniaque, les deux auteurs ont fait, l'un une petite élégie, l'autre une vaste épopée en prose. Tel peintre, pour créer son chef-d'œuvre, n'a besoin que d'une vieille muraille crépie à la chaux et de deux canards dans un étang. La beauté de l'art n'est pas dans le texte choisi, mais dans l'ame qui perçoit et qui reproduit. L'art est sans bornes. Sa variété infinie n'a pas d'autre secret que la diversité des natures. Titien, Van-Dyck, Velasquez, Rembrandt et Rubens auraient fait du même modèle cinq portraits admirables et divers.

Currer Bell, auteur pseudonyme de *Jeanne Eyre,* est jeune évidemment et n'a pas la philosophie, la profondeur, le coup d'œil, la portée de M. Thackeray. Currer Bell, quoique imitateur, a une cer-

taine originalité. Il fait naître la terreur et le pathétique par des moyens modestes; il sait la poésie des choses humbles et les tragédies secrètes de la vie; ses effets vifs sont obtenus par des couleurs sobres. Tantôt une lumière brille à travers les fentes de la porte ou par le trou de la serrure, tantôt une clarté est entrevue dans l'obscur feuillage et au milieu d'une nuit sombre. Il excelle dans ce genre; Rembrandt et Ruysdaël n'y sont pas plus habiles. Les sensations poétiques de la jeunesse, les émotions obscures et mystérieuses de la vie solitaire, reproduites dans son petit livre plutôt qu'analysées, frappent le lecteur à la fois comme des nouveautés littéraires et comme des échos animés de la vie réelle. Il évoque sous le toit le plus modeste, au coin d'un feu de tourbe, les terreurs de mistriss Radcliffe et de ses vieux châteaux; un sifflement dans une galerie, une lumière qui s'éteint, un meuble qui tombe, appels secrets et inattendus à la sensation, qui deviennent touchans et singuliers. En cela, il est encore de l'école de M. Thackeray, dont il n'a pas la vaste et profonde expérience. Comme M. Thackeray, il exècre le *cant*. Vous quittez la lecture de *Jeanne Eyre* et de *Vanity Fair* tout animé contre le mensonge et les apparences, la fausse sévérité, la fausse grandeur, la fausse dévotion et surtout contre le puritanisme et les puritains.

Cette horreur de l'hypocrisie est commune à beaucoup d'écrivains anglais maintenant en vogue, notamment Thackeray, Dickens et Carlyle. Dans tous leurs ouvrages, la citadelle britannique du *cant* est attaquée de front. Qu'est-ce que le *cant?* Byron en a beaucoup parlé. Ce n'est pas le calvinisme, ce n'est pas l'hypocrisie, ni la religion, ni l'affectation, ni la pruderie, ni l'anglicanisme, ni le puritanisme, ni la régularité; c'est un peu de tout cela. Personne n'a dit à quel point les hommes de Cromwell ont formulé définitivement l'Angleterre. C'étaient eux qui *cantaient*, *cantabant*, chantaient nasalement leurs vieux hymnes de Rous et leurs chansons bibliques. Le *cant*, c'est-à-dire l'apparence extérieure d'une sainteté souvent menteuse, a créé tout un monde d'habitudes qui ne sont pas seulement anglaises, mais dont la trace se retrouve encore vivante à Genève comme à Glascow, à Boston comme à Lausanne, partout où l'institution calviniste a pris racine. Le dogme de la damnation prédestinée, la redoutable exagération du péché originel, la croyance au mal comme maître souverain de l'humanité, doctrine sombre de Cromwell et de Knox, formule désespérée d'un christianisme tombé dans l'excès de son principe, est la base profonde de ce vaste ensemble d'idées et de coutumes auquel se rattachent la littérature, la politique et les mœurs d'une portion notable des races septentrionales depuis le XVIe siècle.

Que l'on réfléchisse que Jansénius était du nord de la France, qu'il s'appelait *Jansen*, ou plutôt *Jean-son*, le fils de Jean; que l'on veuille

se rappeler que le midi, l'Italie et l'Espagne, adoptait les données contraires, — liberté mondaine, joie amoureuse, — art sensuel, facilité des mœurs, — grace élégante. A proprement parler, il y a eu deux protestantismes, celui qui exagérait le principe chrétien, le principe de damnation et de péché, — le puritanisme, — et celui qui exagérait le principe païen de l'indulgence ici-bas, du bien-vivre et de la volupté; — c'est celui qui maintenant nous pousse, nous entraîne et nous perd. Depuis Cromwell, l'Angleterre avait vécu sur le premier et le plus sévère de ces deux principes, auquel le principe méridional et païen a fait la guerre sans succès.

Les annales de l'hypocrisie en Angleterre sont curieuses. Avant Élisabeth et John Knox, il n'y en a pas trace. Tout est joyeux chez le poète Chaucer; c'est *merry England!* on plante le mai, la bière coule, les filles dansent. Le *vicaire*, le *pardonneur* et le *chanoine* sont d'aussi joyeux compères que le tavernier lui-même. Vers 1580, du temps de Shakespeare, un voile de tristesse morale tombe sur les fronts. « Ah çà! s'écrie le grand poète Shakespeare, croyez-vous, parce que vous faites la grimace, qu'il n'y aura plus d'*ale* dans les brocs, et que les gâteaux et le vin clairet seront sans amateurs? » — Dès-lors Shakespeare se révoltait contre le *cant*, que Fielding, Shéridan, Smollett, Byron, ont ensuite écrasé. Si le *cant* a trouvé des défenseurs puissans, de Foe, Richardson, Burke, même Wordsworth, qui ont combattu pour cette sévérité minutieuse du jansénisme calviniste, leur prise d'armes ne l'a pas sauvé; aujourd'hui tous les romanciers de valeur marchent dans la même voie que Fielding : tels sont M. Dickens et M. Thackeray. L'Angleterre non-seulement souffre ces libres critiques, mais elle y applaudit, et elle a raison. Un peuple qui est sûr de sa force entend la vérité, et il a le courage de se la dire à lui-même. Ce qu'il faut admirer surtout chez M. Thackeray, c'est qu'en fustigeant le mensonge religieux, puritain et démocratique, il ne ménage pas le mensonge sceptique et mondain. A bas le masque du roturier Tartufe et du seigneur Moncade! La bannière de vérité est celle de M. Thackeray, et c'est aussi la mienne; je désire qu'elle fasse beaucoup de conquêtes.

PHILARÈTE CHASLES.

DE
LA LITTÉRATURE
ET DE
L'ENSEIGNEMENT POPULAIRES EN FRANCE.

POLÉMIQUE DU RATIONALISME ET DU SOCIALISME.

I. ***Lettres au Peuple***, par G. Sand. — II. ***Le Berger de Kravan***, par Eugène Sue. — III. ***Philosophie populaire***, suivie de ***La Profession de foi du Vicaire savoyard; — Justice et Charité***, par M. Cousin. — IV. ***Vie de Franklin, à l'usage de tout le monde***, par M. Mignet. — V. ***Des Causes de l'inégalité des richesses***, par M. H. Passy. — VI. ***De la Propriété d'après le code civil***, par M. Troplong. — VII. ***Bien-Être et Concorde des classes du peuple français***, par M. Charles Dupin. — VIII. ***De la Vraie Démocratie***, par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Si fort que l'on puisse regretter l'existence tranquille et calme d'avant février ou la vie brillante et grandiose des époques plus anciennes, la physionomie de la société d'aujourd'hui n'est pourtant pas tout-à-fait dénuée d'attrait philosophique. Je suis obligé de le reconnaître : au milieu de ses agitations orageuses propres à remuer les consciences, à révéler à eux-mêmes les hommes qui s'ignorent et à mettre en lumière les talens qui se connaissent, cette société soi-disant renouvelée n'a su produire encore que quelques ambitions sans essor dans le tumulte d'une multitude d'ambitions ou vulgaires ou grotesques, calquées sur les passions d'un autre âge et dépourvues même du mérite

de l'originalité. L'histoire a plus d'une fois signalé comment des intelligences d'élite destinées à un rôle se sentaient portées vers la lecture de Plutarque et y puisaient sans effort des inspirations faites exprès pour leur forte nature. Nos contemporains ont lu avec le même culte la vie des hommes illustres de notre époque révolutionnaire : ils ont voulu, eux aussi, puiser à ces sources vives de la démocratie, et se nourrir de cet esprit substantiel d'où sont issues nos lois modernes; mais ces inspirations, apparemment, étaient trop nourrissantes pour leurs poitrines : ils sont revenus de cette étude comme enivrés, chancelans, réduits à l'état d'impuissance, incapables de rien tirer d'eux-mêmes, et préoccupés seulement d'imitations serviles. C'est donc en vain que, dans le bouleversement des conditions sociales, ils ont été tirés de l'obscurité : le flot qui les avait élevés jusqu'à la hauteur du pouvoir les a rejetés, meurtris pour la plupart, sur les écueils du rivage.

A défaut toutefois de ces originalités viriles qui donnent aux événemens un caractère précis et personnifient les idées sous une forme brillante, l'ère actuelle offre précisément le spectacle d'une société travaillée par un grand nombre de sentimens divers, tantôt soulevée par une tempête, tantôt réussissant à se rasseoir par sa propre puissance, comme la mer après l'orage, sans avoir une conscience bien nette ni des forces qui la poussent hors de son lit ni de celles qui la remettent en équilibre, mais désireuse pourtant de les connaître.

Pourquoi et dans quel dessein s'est accomplie la révolution de février, si peu attendue de ses auteurs même? Comment le calme s'est-il rétabli en l'absence de toute constitution, en dépit de la faiblesse et des fautes d'un pouvoir tiraillé en tous sens et stérilisé par ses propres irrésolutions? Pourquoi, après une nouvelle bataille et une nouvelle phase de repos, suivie de cette grande énigme de la présidence, l'avenir semble-t-il toujours enveloppé d'incertitudes? Pourquoi enfin cette confusion d'idées contraires et contradictoires et cette fluctuation étrange des volontés qui ne cesse point avec les agitations de la rue? Sommes-nous monarchistes ou républicains, sommes-nous sceptiques ou religieux, philosophes ou chrétiens? Avons-nous une foi politique, et sur quelle base se tient-elle appuyée? Voilà certes des questions de nature à occuper grandement les intelligences, et c'est par ce côté que la société d'aujourd'hui me paraît offrir un vif aliment à la pensée et à la controverse. C'est là en effet, dans ces profondeurs mystérieuses et cachées de l'ordre social, dans ces replis de la conscience, que réside, entouré de voiles, le secret de l'avenir; c'est de là que doit sortir le bien ou le mal, la force ou la faiblesse, le salut ou la ruine du pays. Aussi bien, quiconque ne s'arrêtera pas à la superficie des choses remarquera que, dès à présent, de graves préoccupations philosophiques s'élèvent peu à peu chez quelques esprits d'élite, et qu'à ces luttes de la

force, à ces cris incohérens des passions mauvaises ou bonnes dont nos oreilles sont maintenant assourdies, peuvent succéder bientôt des débats plus élevés, où la pensée reprendra et sa place et son rôle. Chacun, dans sa sphère et dans son parti, s'aperçoit que la besogne dévolue aujourd'hui à l'intelligence humaine est immense et originale. De l'aveu de tout le monde, aucun des vieux systèmes, aucune des théories qui étaient en vogue il y a un an ne suffit plus à nous faire vivre, et à l'heure même où ces ressources nous échappent, nous nous trouvons placés, par la révolution, à un point de vue d'où les grands problèmes moraux et politiques nous doivent apparaître sous un jour plus vif et plus vrai.

L'un de ces problèmes, et celui qui me semble contenir d'une certaine manière tous les autres, c'est celui des croyances, et par croyances j'entends la foi politique et la foi religieuse, d'où découlent naturellement les notions de devoir et de droit. Que l'on envisage cette vaste question les yeux tournés vers l'avenir ou vers le passé, que l'on regrette les vieux dogmes ou que l'on espère en de nouveaux principes, on ne peut contester que l'œuvre principale de ce temps-ci ne soit le rétablissement de ces convictions fortes sans lesquelles il n'y a point de volontés droites ni fermes. L'on ne croit guère à la royauté, puisqu'on la laisse tomber en quelques heures sans la défendre; on croit faiblement à la république, puisqu'on l'entoure, à son origine, de défiances et d'entraves; on croit bien froidement à la théologie de l'église, car les devoirs catholiques ne sont plus guère pratiqués dans leur sévérité que par les enfans et les femmes; enfin, on croit fort timidement à la philosophie, car on ne remarque ni enthousiasme ni zèle autour des chaires où elle enseigne. Serait-ce que la vieille théologie catholique a cessé d'être féconde, et que la philosophie n'est point encore nubile? Quoi que l'on puisse répondre, il est toujours vrai que l'idée de devoir a reçu de rudes atteintes, j'oserai dire de tous les partis qui ont gouverné depuis un quart de siècle, et que le scepticisme politique et religieux a fait des progrès manifestes pour quiconque ouvre les yeux. On en trouverait la preuve jusque dans ceux des événemens contemporains qui semblent le plus empreints d'énergie et de dévouement. Les partis se sont rencontrés en armes sur le terrain de l'économie politique et des intérêts matériels; mais, par un contraste frappant avec les traditions constantes de la France, les idées, les principes, les croyances morales et politiques n'ont joué, au milieu de ces conflits, qu'un rôle secondaire et sans éclat, et, le lendemain de toutes ces batailles, les esprits retombaient dans une triste indifférence, qui est le trait principal de l'époque où nous sommes.

Cette indifférence, exceptionnelle dans l'histoire de ce pays, ne règne point seulement dans telle ou telle partie de la société; elle est des-

cendue de la bourgeoisie au peuple, elle a passé des villes aux campagnes. C'est partout le même scepticisme, la même absence d'idées et de convictions : nul enthousiasme pour aucun système, pour aucune politique, aucun plan arrêté, aucune foi en un principe ou en une doctrine dont l'on veuille poursuivre la réalisation. La puissance des intérêts, puissance respectable sans doute, parce qu'elle est d'une certaine façon une force morale, possède seule de l'efficacité et de la vertu; elle est seule consultée, elle est le seul guide et le seul mobile des partis. Elle a, il est vrai, sauvé le pays du chaos; mais, si l'on peut considérer les idées comme une nourriture dont le corps social a besoin pour se soutenir, il est certain que l'idée d'intérêt, que ce goût du bien-être divinisé à l'envi, tout aussi bien par la bourgeoisie que par le socialisme, n'est point pour ce grand corps moral une nourriture substantielle et salutaire. Le jour où la société ne reposerait plus que sur le sentiment des intérêts, le jour où la propriété ne serait plus défendue que par le code civil et toutes les baïonnettes que l'on voudra, l'ordre social n'aurait plus de garanties suffisantes. C'est par l'idée de devoir et de droit qu'il s'établit, se conserve, se perpétue; il dépérit ou prospère, suivant qu'elle s'affaiblit ou se fortifie. C'est la séve de l'arbre; à mesure qu'elle s'épuise, les branches se dessèchent l'une après l'autre; un coup de vent les sépare du tronc, et il ne faudrait qu'une tempête pour coucher ce vieux débris sur le sol.

La société d'aujourd'hui n'en est pas là, j'en conviendrai volontiers. Il y a, si l'on veut, dans les individus et dans la masse, dans la vie privée et dans la vie publique, l'honnêteté et la probité que commande naturellement l'opinion avec ses regards curieux, alertes, et la sanction plus ou moins équitable de ses jugemens. Malheureusement toutes ces vertus se traînent humblement terre à terre sans énergie, sans essor. Pourquoi? Parce que le souffle d'en haut, une inspiration religieuse leur manque; parce qu'il y a incertitude ou plutôt indifférence dans les esprits; parce que les vieux principes de croyance ont disparu sans que d'autres principes les aient remplacés; parce qu'à la suite de révolutions sur le terrain de la science, de bouleversemens politiques dans lesquels les croyances se sont vues engagées, la discussion, le désenchantement, ont ruiné l'antique foi sans qu'une foi nouvelle ait pu s'établir sur les ruines irréparables du passé.

C'est la grande plaie de ce temps-ci, et à la lueur de nos récens orages quelques intelligences semblent l'avoir entrevue. Tel qui n'avait autrefois nul souci des choses supérieures et se tenait pour satisfait des simples enseignemens de la métaphysique rationnelle porte aujourd'hui les yeux avec inquiétude sur ce glacial scepticisme dont les consciences paraissent frappées. On se demande, à la vue de ces luttes du matérialisme qui attaque la société et de l'intérêt qui la défend,

quel serait le moyen d'éveiller des préoccupations plus élevées, de susciter de plus grands mobiles dans les ames étiolées par l'abus du raisonnement. On cherche avec anxiété sous quelle forme on pourrait faire parvenir au peuple des campagnes et des villes cette foi qui lui manque comme aux savans, et dont les agitations de la place publique font mieux sentir la nécessité. Parler au peuple de devoir et de droit dans un langage qui soit intelligible et persuasif, c'est en effet un des points importans du problème, et ce n'est pas la moindre des difficultés de l'art moderne. Sous l'empire des événemens, tout homme éclairé a pu le comprendre, et la science a été ainsi amenée naturellement à descendre de ses sublimes hauteurs pour se faire humble et s'adapter en quelque sorte aux exigences particulières de la démocratie. Envisagé par son côté philosophique, cet effort de la science pour remonter aux sources du devoir et du droit en ne suivant que les chemins accessibles au vulgaire peut devenir fécond : c'est plus qu'une affaire de style et de petits traités, ce peut être une doctrine; car la tentative est nouvelle, et elle plie l'esprit à de certaines allures de simplicité capables de le conduire à des découvertes peut-être imprévues dans les régions de la métaphysique religieuse et politique. Il semblerait donc que, par la force des choses, la pensée entre aujourd'hui, quoique d'un pas timide, dans une carrière spacieuse où elle aura amplement à moissonner. Suffira-t-elle à sa tâche? C'est le secret de l'avenir. A en juger toutefois par un ensemble de symptômes significatifs, après un long silence de découragement, elle est décidée à reprendre l'influence qui lui convient. La génération vive et hardie qui a fait 1830, arrivée aujourd'hui à la plénitude de l'âge politique, a donné cet exemple aux générations plus jeunes qui viennent après elle; et, s'il y a encore quelque virilité dans le génie de notre civilisation, ce mouvement des esprits ne laissera pas notre société dans sa stérile indifférence.

I.

L'indifférence est si peu dans la nature de l'homme, que toutes les écoles philosophiques et littéraires s'efforcent de la combattre; mais, tandis que les unes essaient de le faire en prenant la conservation de la société pour règle, les autres le tentent par le moyen d'une transformation complète de la religion et des lois. Les adversaires de la société ont en général de grandes prétentions apostoliques et se recrutent, à quelques exceptions près, parmi les intelligences maladives et rêveuses. Hélas! je ne saurais, pour mon compte, rire qu'à demi de ces sectaires d'un genre nouveau. Je ne puis voir, en effet, dans leurs élancemens mystiques, dans leurs aspirations incohérentes vers l'inconnu, que les

symptômes de l'une de ces maladies morales communes aux époques de transformation intellectuelle. En des temps de forte discipline, les écrivains dont l'imagination est travaillée par cette fièvre eussent été des ames sensibles, pastorales et romanesques : ils se fussent résignés à la nécessité de rester incompris, en se réfugiant dans le sein débile et infécond de la poésie intime; mais, jetés sans force d'esprit au milieu d'une société sans foi d'aucune nature, entraînés par les événemens, surexcités par la vanité, ils se sont laissé emporter par-delà les limites où la raison n'habite plus, et de là ce débordement d'excentricités apocalyptiques, cet apostolat en mascarades dont ils nous donnent parfois le spectacle. Leur sort est peut-être moins risible que digne de compassion.

Eh quoi! faut-il donc appeler sur eux la pitié, lorsqu'on les voit s'égarer si complaisamment dans les combinaisons extra-sociales où ils s'engagent après tant de sectes antiques et modernes également oubliées? Faut-il rester spectateur sans colère de ces saturnales de la pensée où l'imagination, dans l'attirail le plus vulgaire, empruntant le langage de la trivialité, se donne à l'égard du bon sens et de la raison le plaisir des esclaves insultant leurs maîtres? Assurément, s'il se présentait quelque comique de la famille d'Aristophane qui voulût, pour le besoin du temps, ressusciter la comédie politique, et qui, comprenant de la bonne manière *les Nuées, les Harangueuses* et *les Grenouilles*, sût en approprier l'esprit à nos mœurs, l'on n'y pourrait trouver d'inconvénient. A défaut de cet Aristophane qui sans doute se fera regretter long-temps encore, à défaut de cette vengeance comique que la société serait en droit d'exercer, et pour laquelle notre littérature débile n'a pas assez de verve, ce qui reste de bon sens à notre époque peut encore suffire pour faire justice de toutes ces intempérances des novateurs contemporains.

Je voudrais cependant, pour le plaisir de mettre un instant la littérature de cette école à la fois matérialiste et mystique en regard des efforts sensés faits par des esprits plus sains dans l'intention de rétablir les vraies notions du devoir et du droit, je voudrais prendre, parmi ces apôtres de l'église de l'avenir, quelques-uns des plus graves, de ceux qui ont écrit avec le plus de vogue et ont eu davantage cette ambition de faire arriver leurs idées jusqu'au peuple sous une forme choisie à dessein. Je connais deux de ces écrivains, entre lesquels j'aperçois tout d'abord une différence profonde quant aux idées et quant au style, et qui l'un et l'autre, avec des facultés inégales, représentent ce qu'il y a de populaire dans la littérature socialiste. Je trouve attachés au nom de l'un mille souvenirs charmans, où l'art s'allie au romanesque et à l'originalité. Les hommes de notre génération n'oublieront point tant d'œuvres attrayantes, car elles ont fait les délices de notre adolescence.

Après Walter Scott, avec moins d'agrément, mais avec plus de passion, avec des sentimens plus modernes, avec des élans d'imagination plus appropriés aux allures d'un siècle blasé, elles ont bercé nos esprits d'idées excentriques et brûlantes, elles nous ont introduits par des chemins hardis et semés de fleurs agrestes dans le monde des chimères contemporaines. Pourquoi a-t-il fallu que l'auteur passionné de *Lélia*, de *Valentine*, de *Mauprat*, des *Lettres d'un Voyageur*, en vînt à écrire ce paradoxe de l'amour qui porte le titre de *Compagnon du tour de France*? Quelle fâcheuse inspiration a conduit le peintre de *Consuelo* à nous initier au mysticisme de *la Comtesse de Rudolstadt*? Par quel fatal égarement le conteur si naturel et si vif de *François le Champi* a-t-il pu, le lendemain du jour où s'achevait cette heureuse étude du langage et des mœurs du paysan, déclamer certains *bulletins de la république* et les *Lettres au peuple*? Avec quelle douleur, avec quel pénible sentiment de regret pour les lettres, on voit Mme Sand descendre de ce domaine de la passion dans les froides régions de la métaphysique socialiste!

Je n'éprouve point la même tristesse à rencontrer sur ce même terrain un autre novateur, également romancier et grand moraliste, M. Eugène Sue. Je ne pense pas que M. Sue ait beaucoup perdu à passer du roman pur et simple, pour parler par figure, au roman phalanstérien, aux comédies socialistes, au *Berger de Kravan*. L'auteur de *la Salamandre* et de *Mathilde* a pu, sans laisser de regrets aux hommes de goût, se précipiter tête baissée dans les voies inférieures où se déroulent le mélodrame des *Mystères de Paris*, les complications vulgaires du *Juif errant*, et que sais-je encore? M. Sue a pu suivre ces sentiers mal fréquentés sans avoir beaucoup à s'éloigner des chemins où il avait pris dès l'origine l'habitude de marcher. Bien qu'il ait montré l'intention de penser, je ne me souviens point qu'il ait jamais eu la prétention beaucoup plus ambitieuse d'écrire. Une société dépourvue de goût littéraire, comme de hardiesse intellectuelle et de puissance politique, a seule pu faire la fortune de M. Sue, qui n'eût point été lu dans un temps où l'art eût été compris et honoré. Je place donc M. Eugène Sue fort au-dessous de Mme Sand dans la hiérarchie du talent, et je n'aurais point songé à envisager ces deux noms comme solidaires, si je ne les avais trouvés réunis sur l'arène de nos agitations quotidiennes, dans l'apostolat du socialisme.

Le camp opposé offre un spectacle différent, et présente au regard de la critique des noms revêtus d'un caractère plus sérieux et plus calme. Tous n'ont point écrit avec un même éclat, tous n'ont pas atteint au même degré de popularité; mais, doués, quoique dans des proportions inégales, de puissance, de pénétration, de droiture d'esprit et de connaissances étendues, ils ont tous pris le bon sens pour règle, et,

soit qu'ils aient réussi à revêtir des pensées élevées de formes brillantes, soit qu'ils n'aient su que donner de la clarté à une vaste science, ils se sont tenus dans la voie des saines traditions philosophiques et littéraires. Sans doute, on chercherait vainement en eux ces façons d'apôtres, ces bruyans désirs de régénérer le monde, ces allures d'illuminés par lesquelles se distingue le romantisme socialiste. Ils n'appartiennent point proprement à cette classe de penseurs à grande prétention qui, outre les prophètes modernes, nous a donné ces grands seigneurs de la littérature, magnifiques, prodigues, conquérans, imitateurs serviles de Byron, qui prenaient pour du grand air l'irrégularité des habitudes, une fade ostentation pour de la tenue, et dont le plaisir était de se faire admirer de quelques centaines de désœuvrés de mince esprit, en attendant le soudain évanouissement de leur renommée. Non, et ce n'est pas le moindre mérite de cette école, d'avoir compris autrement le métier de la pensée et d'avoir porté dans le culte des lettres, dans les investigations de la science, la gravité du caractère et ce respect de soi-même qui donnent aux idées la dignité dont elles ont besoin pour ne pas abaisser le lecteur, au lieu de l'élever. Il en était ainsi, à peu d'exceptions près, chez les écrivains des deux époques qui ont précédé la nôtre. Avant d'être de grands poètes, de grands orateurs, de grands philosophes, c'étaient des hommes de beaucoup de modestie et d'une simplicité virile; et, si l'on peut reprocher à quelques-uns d'avoir été parfois humbles en face des puissans seigneurs du temps, j'estime que cette humilité, si profonde fût-elle, était encore plus digne, dans sa naïveté, que la superbe de nos contemporains préoccupés, avant tout intérêt d'idées, de donner leur vaniteuse personne en spectacle. C'est donc de cette école qui a suivi la droite ligne du bon sens et cultivé respectueusement la science qu'il faut attendre les efforts nouveaux nécessaires à la société actuelle, pour échapper au double danger de la désorganisation et de l'indifférence. En effet, avec moins de prétention à régénérer l'espèce humaine, avec un cœur moins expansif et moins ouvert à toutes les vagues aspirations d'une fraternité fiévreuse, les moralistes de l'Institut me semblent plus directement placés sur le chemin du progrès social et philosophique que les fougueux moralistes du socialisme. Est-ce à dire que M. Cousin et ses collègues, dans leurs récentes publications, aient mesuré dans sa profondeur la plaie des consciences, qu'ils aient mis au jour quelque vérité nouvelle, qu'ils aient trouvé ce langage encore inconnu à l'aide duquel on saura vulgariser les idées, les mettre à la portée de l'ouvrier, du paysan, enfin démocratiser la science? Avant de répondre catégoriquement à cette question, avant de mettre les *Petits Traités* de l'Institut en regard des *Lettres au peuple* et du *Berger de Kravan*, il est peut-être nécessaire de rechercher le vrai caractère de ce désordre intellectuel, de ce scepticisme

dont souffre notre époque, et de préciser jusqu'à quel point le peuple des villes et des campagnes en est atteint.

Lorsque l'on s'est trouvé à portée de comparer la société française à tous ses degrés avec d'autres sociétés, on est fier, pour notre pays, de cette grande somme d'idées honnêtes et droites qui y circulent sous toutes les formes, de tant de paroles vives et sensées qui éclatent spontanément à tout propos. Je m'étonne beaucoup moins, je l'avouerai, de cette demi-science, de ces données historiques semées par la lecture des journaux et de livres plus ou moins graves parmi les ouvriers des grandes villes, que de cette dialectique naturelle, de ces sentimens si fins qui distinguent l'esprit inculte, mais alerte, de nos paysans. Le bon sens est, comme l'antique verve gauloise, l'attribut inné des classes populaires en France, et, depuis un demi-siècle, les événemens ont donné à ces rares facultés tant d'occasions de s'exercer, qu'elles ont pris un développement dont le moraliste est forcé de tenir grand compte. Bien que l'enseignement primaire soit en beaucoup de pays plus répandu qu'il ne l'est encore dans notre société démocratique, on ne rencontrerait nulle part, chez les populations laborieuses, une plus grande masse d'idées justes et claires dans un langage assurément peu châtié, mais d'autant plus original. Par malheur, ce grand mouvement d'opinions, à la faveur duquel le bon sens public a obtenu ce degré de pénétration, s'est accompli sous une influence qui, sans en altérer la pureté, en a peut-être paralysé la vigueur. Je veux parler du voltairianisme, et j'en parle non point avec la haine passionnée d'un dévot, mais avec le regret de l'historien qui voit dans l'œuvre de Voltaire beaucoup de mal à côté d'un bien encore plus grand. Voltaire, c'est, dans l'histoire de la philosophie, la personnification la plus éclatante de la raison séparée du sentiment, des facultés de l'esprit dominant et étouffant celles de la sensibilité. Il eut un but immense : le triomphe du sens commun, et, loin de dire qu'il ne l'aurait pas atteint, je lui reprocherais bien plus volontiers de l'avoir dépassé. Oui, en travaillant à la ruine des préjugés et des croyances surnaturelles, Voltaire voulait sans nul doute ruiner la théologie du christianisme telle que la comprend l'église, mais il n'avait nullement la pensée de dessécher dans les cœurs la foi religieuse. Et pourtant n'a-t-il pas, en diminuant outre mesure le respect du christianisme, en enveloppant dans une même réprobation l'esprit et la lettre de l'enseignement religieux, n'a-t-il pas, par cet intrépide et impitoyable usage de la raillerie, frappé en France jusqu'au sentiment religieux, qui, depuis cinquante ans, n'a plus de ressort ni d'action? Pour que la lutte soutenue par cet esprit incomparable eût été sans inconvéniens, peut-être eût-il fallu que cette lutte finît avec lui; il eût en quelque sorte fallu, si l'on ose prononcer ce blasphème littéraire, que ses écrits fussent ensevelis dans sa tombe, pour que cette terrible

propagande de raillerie et de scepticisme ne devînt point énervante et périlleuse en se prolongeant, et qu'après avoir porté de si rudes coups aux théologiens, elle ne finît pas par éteindre dans le cœur des populations la foi et jusqu'à la puissance de croire. Comment, en effet, ne pas remarquer avec douleur, comment ne pas déplorer amèrement l'influence toujours active de ce rire universel, qui continue de ruiner l'un après l'autre tous les principes de croyance, et qui brise ainsi l'élan des natures les plus généreuses?

La révolution de 89 a ouvert au voltairianisme d'innombrables voies à travers le pays tout entier, dans le peuple comme dans la bourgeoisie. Bien que cette révolution fût un progrès de la morale chrétienne, un effort de la fraternité évangélique pour passer du domaine de la conscience dans la constitution de la société elle-même, et comme l'épanouissement de la fleur dont l'église nourrissait depuis dix-huit siècles le précieux germe, les révolutionnaires de 89 niaient ouvertement le christianisme : ils cultivaient avec amour, ils couvaient de leurs pieux regards cette fleur éclose, mais ils déclaraient que le tronc de l'arbre était épuisé, incapable de produire désormais. Le scepticisme lui enlevait, en effet, un dernier reste de séve; mais le fruit à son tour se flétrissait avant d'atteindre à la maturité, lorsqu'il n'eût peut-être fallu, pour rendre à cet arbre antique une fécondité vigoureuse et éternelle, qu'en émonder les branches. La révolution, en adoptant la morale chrétienne, frappait donc le dogme, et, sans le vouloir, elle épuisait, elle rendait pour long-temps impossible cette foi chaleureuse sans laquelle le bon sens ne sait plus que faire de sa virilité. C'est en vain que, depuis la révolution, sous trois gouvernemens successifs, le christianisme a essayé de reprendre racine dans les consciences travaillées par un déplorable besoin de critique et de raillerie : la théologie a cessé d'avoir prise sur les intelligences, et, ce qui est un malheur plus grand, le sentiment religieux s'est insensiblement affaibli avec elle au point où nous le voyons tombé sous nos yeux.

Quant à la foi politique, elle était nécessairement atteinte par le scepticisme dont la foi religieuse était frappée, et l'esprit révolutionnaire, établi en permanence, accumulant ruine sur ruine, faisant succéder l'une à l'autre, dans l'espace d'un demi-siècle, toutes les formes de gouvernement, n'était pas de nature à rétablir ce respect de la loi qui fait la force des institutions. La classe, naguère énergique et forte, aux mains de laquelle la révolution avait mis le pouvoir, la bourgeoisie, s'est trouvée ainsi en quelque sorte énervée au moment même où son règne commençait. Tandis que la vieille noblesse, déroutée par l'esprit moderne et ne comprenant plus rien aux choses du siècle, s'enfermait dans une vaniteuse oisiveté, et que les populations laborieuses travaillaient sans se préoccuper des affaires publiques, mais non sans

les juger quelquefois, la bourgeoisie, oubliant ses vieilles traditions parlementaires et cette puissante passion du bien, cette hauteur de conception qu'elle eut sous l'ancienne monarchie à l'égal de la noblesse, s'absorbait dans de vulgaires jouissances, comme si le bien-être eût dû être le but et le terme de son histoire. Par la faute des circonstances et par la faute des hommes, la religion de l'intérêt s'introduisait ainsi, à la place du culte de l'idée, dans l'esprit de la bourgeoisie; cette religion pénétrait et s'établissait commodément dans les cœurs; elle aveuglait les regards, diminuait les caractères, rétrécissait les vues; elle traînait après elle grands et petits, le talent et le génie comme l'ignorance. Le mot de justice avait presque disparu du langage. Celui-là eût été raillé qui, au lieu de parler de la force, eût osé parler du droit, et qui, au lieu de raisonner sur l'intérêt, eût argumenté sur le devoir. S'agissait-il, par exemple, de l'extension des droits de citoyen à la capacité; la capacité, disait-on, c'est le cens, et le principe de la loi fondamentale de l'état se trouvait ainsi fatalement matérialisé. L'intérêt et la force, voilà les dieux que nous nous étions insensiblement donnés, et c'est ainsi que la foi en la justice, la foi politique a, comme la foi religieuse, perdu cette énergie vitale qui fait, dans un pays, le respect de la loi, la force des caractères, la rectitude et l'élévation des idées.

Or, l'esprit des générations contemporaines, ignorans ou savans, s'est formé sous la double influence du scepticisme religieux et politique. Cette vivacité pénétrante du bon sens, cette agilité innée de l'esprit que l'on retrouve avec plus ou moins de rudesse ou de culture au village comme dans les villes, toutes ces aptitudes heureuses et brillantes qui n'ont besoin que de direction et de discipline pour produire de merveilleux effets, se sont développées à tort et à travers sous l'empire de cette indifférence religieuse et politique, et n'ont pu agir qu'au hasard au milieu de l'incertitude des événemens et de la confusion des idées. Le peuple, ouvrier de l'industrie ou des champs, privé de croyances assez fortes pour lui inspirer une conduite décidée et hardie, est resté à la merci des oscillations capricieuses d'une opinion incessamment flottante, emporté par la vague, tantôt du côté de la démocratie, tantôt du côté de l'idée de gloire et de grandeur représentée par un nom. Dans ces oscillations, le paysan et l'ouvrier montrent sans doute comme un désir supérieur d'une politique libérale, honnête et fière; mais cette aspiration généreuse, n'étant point nourrie par des croyances incontestées et certaines, affaiblie au contraire et paralysée par l'universel scepticisme, est passagère et fugitive. Je dirai mieux : si elle devait être trop long-temps trompée, le découragement pourrait bien à la fin s'emparer des esprits, et le désespoir joint au scepticisme serait la mort politique du pays.

Est-ce là un danger imaginaire et lointain? est-ce un mal qui puisse

disparaître par le cours naturel des choses? Non, certes, car les principes générateurs de cette maladie de l'indifférence travaillent incessamment les ames avec d'autant plus d'énergie et de sécurité, qu'ils sont employés comme des remèdes. J'oserai en effet affirmer que la cause première de la faiblesse morale dans laquelle le pays se débat, c'est l'état de l'enseignement, c'est l'insuffisance du rationalisme et de la théologie, c'est l'opposition et souvent l'hostilité qui existe entre l'église et l'état, le catéchisme et l'école, le prêtre et l'instituteur. Ah! ce sera le reproche terrible que l'histoire adressera un jour aux philosophes et aux théologiens de notre temps d'avoir eux-mêmes contribué par des disputes vaines, par des querelles de sophistes, à répandre ce scepticisme qui nous glace! La lutte existe en permanence dans les personnes et dans les choses sur tous les points du sol.

Il est généralement admis que, si la foi survit quelque part, c'est dans les campagnes plutôt que dans les villes, et que les paysans ont conservé bien plus que les ouvriers le respect des choses d'autrefois, et particulièrement de l'autorité religieuse. Eh bien! entrons dans le premier village que l'on voudra, et visitons l'une après l'autre l'église et l'école. Le prêtre lui-même est un pauvre jeune homme de campagne qui a embrassé le sacerdoce un peu par penchant religieux et principalement par intérêt d'avenir. C'était le fils d'un ouvrier ou d'un petit cultivateur. Ayant reconnu en lui le goût de l'étude et un grain d'ambition, le curé du village, par bonté de cœur et par prosélytisme religieux, lui avait donné les premières leçons de latin. L'humble maître avait peu à peu, vers la quinzième année, dirigé l'esprit du jeune élève du côté du séminaire, en lui promettant beaucoup de gloire là-haut et une vie honorée et tranquille ici-bas. Il entre au séminaire, et ce n'est point un aigle. Il suit sans grande hâte la marche ordinaire des études; il recherche la connaissance des langues anciennes, non point afin de sentir les beautés des littératures antiques, ni pour approfondir le secret attrayant des civilisations mères de la nôtre, mais tout juste assez pour entendre les auteurs sacrés. Quant aux sciences morales, à l'histoire, par exemple, qui est la plus haute école de philosophie pratique, il ne l'étudie pas au point de vue humain. L'histoire des peuples devient pour lui à peu près exclusivement l'histoire de la Providence, dont l'homme n'est que l'instrument passif et aveugle. Il apprend que toute prétention de la raison et de la pensée libre est une révolte, et qu'il n'y a en dehors de l'église qu'erreur et mensonge. Sans doute la réflexion et l'expérience du monde réel modifient souvent chez le prêtre les idées du séminaire. Arrivé à la maturité de l'âge après avoir assisté au spectacle de la vie simple et active d'une population laborieuse et sensée, dans le calme profond de la nature agreste, conseillère des bonnes pensées et des sentimens simples, il finit par laisser

de côté les livres pour se replier sur lui-même; il interroge sa conscience, qui lui parle un langage plus vrai que la théologie. Toutefois la théologie, c'est le dogme, c'est le fondement de la foi, c'est l'orthodoxie, et, sitôt que le prêtre enseigne *ex cathedrâ*, il est forcé de redevenir théologien, de faire la guerre à l'homme et à la raison.

L'instituteur est fils de paysan comme le prêtre. Beaucoup de vieux instituteurs se sont formés eux-mêmes par la routine. Les jeunes sortent de l'école normale du département, ou du moins ils y ont passé quelques mois de leurs vacances. Plusieurs peut-être s'étaient d'abord tournés du côté du sacerdoce; ils avaient pris quelques années de séminaire; puis le manque de vocation, un ennui, une passion bonne ou mauvaise, un intérêt, le hasard, leur avaient fait rebrousser chemin vers l'enseignement laïque. De quelque façon que l'instituteur se soit formé, il s'inspire de principes différens de ceux de l'église, et il reçoit de l'école normale une impulsion souvent opposée à celle qu'imprime le séminaire. L'école normale est une création du monde nouveau, comme le séminaire est le produit du monde ancien; elle a le sentiment de son origine, elle sait qu'on lui a prédit à sa naissance de brillantes destinées; elle communique naturellement les mêmes sentimens et les mêmes espérances à tous ceux qu'elle répand dans les campagnes pour enseigner en son nom. Elle ne voit point l'histoire sous un jour mystique ni la raison d'un œil craintif. Si peu qu'elle parle de l'histoire, elle considère les événemens comme le fait de la liberté humaine, et, si peu qu'elle s'entretienne de philosophie, elle envisage cette science comme légitime et puissante. Que le regard de l'humble instituteur pénètre ou non jusqu'au fond d'une telle pensée, il aime l'époque où nous sommes comme une époque d'affranchissement pour l'esprit. Vainement voudrait-il enseigner à cet égard un système dont il n'a pas toujours le secret, ou prêcher une croisade en règle contre la tradition au profit du rationalisme, qu'il n'a point approfondi; il pense du moins, et il agit sous l'empire de ce sentiment, qu'à côté de la science théologique il y a la science rationnelle, qui vaut mieux. Ce sentiment éclate à son gré ou à son insu dans toutes ses paroles et dans toute sa conduite.

Telle est la double source des idées morales dans les campagnes. Un principe de croyance croît donc à côté d'un autre dans le cœur de l'enfant. Tandis que le prêtre pousse son élève avec tout le prestige et toute l'autorité de l'église vers les croyances révélées, les mystères inexplicables, le surhumain et le surnaturel, l'instituteur le dirige vers les croyances rationnelles, les sources humaines et naturelles du devoir et du droit. Qu'arrive-t-il par la force des choses? C'est que ces deux principes sont des élémens de lutte qui s'introduisent au sein des consciences : trop heureuses encore les populations chez lesquelles la lutte n'est pas engagée hautement entre le prêtre et l'instituteur, provoquée

par l'un ou par l'autre, quand le prêtre n'a pas signalé à l'opinion l'instituteur comme un suppôt du démon et un professeur d'impiété, et quand l'instituteur n'a point dénoncé le prêtre comme un ignorant malintentionné qui spécule sur les préjugés humains! Comment des intelligences simples, qui n'ont point les ressources de l'étude ni du raisonnement philosophique, feraient-elles un choix entre ces deux mobiles qui pèsent sur leurs résolutions? comment distingueraient-elles la vérité de l'erreur, elles qui ne possèdent ni les lumières de la science ni les enseignemens de la raison? Impuissantes à retrouver par elles-mêmes une croyance nette, forte et capable de remplacer la foi qui leur échappe, elles tombent, par une pente naturelle, dans une sorte de léthargie morale.

Et qui donc pourrait les en tirer? Serait-ce l'opinion? seraient-ce les émanations de la civilisation générale qui arrive à pas lents et par des chemins détournés jusqu'au village? seraient-ce les lumières que nous faisons rayonner sur la commune du foyer de nos corps savans et de nos assemblées publiques? Mais que sommes-nous donc nous-mêmes au sein de nos villes, sinon l'original dont la commune est une pâle image? Nous aussi, nous nous formons sous la double influence de l'église et de l'école, qui, non contentes de rester simplement séparées, se combattent et se nient réciproquement, l'une enseignant, comme point de départ de toute sagesse, que l'intelligence humaine est impuissante, l'autre que la révélation surnaturelle n'est ni nécessaire ni vraisemblable. L'homme de nos sociétés éclairées, que le paysan aime à prendre pour modèle, se trouve, lui aussi, scindé en deux parts : d'un côté, il incline vers les croyances religieuses qui ont dirigé son esprit dès le berceau; de l'autre, il est entraîné vers les doctrines philosophiques qui l'ont saisi et enveloppé dès l'adolescence. Il y a ainsi en général, dans chacun de nous, deux hommes qui se combattent, se paralysent, et ne laissent survivre en nous que la seule critique en compagnie du scepticisme. Voilà l'exemple que nous donnons au paysan dans les plaisirs de la villégiature et dans les professions libérales des petites villes, voilà les enseignemens que nous lui portons du sein même de la civilisation. Quelquefois la nécessité l'amène à son tour dans nos grandes villes, au contact de nos idées et de nos mœurs. Chaque jour, son fils vient nous coudoyer au milieu de nos travaux de la pensée et du luxe de nos arts; il vient comme soldat ou comme compagnon d'un métier; il ne s'assied point au foyer de notre vie privée, mais il partage les joies et les douleurs de notre vie publique; il est de nos réunions libres, il est de nos fêtes, de nos révolutions et de nos batailles. Eh bien! qu'on dise avec quelles croyances il rentre dans la famille, après avoir mené l'existence de l'atelier et des camps! On le comprend trop bien, si quelques débris des vieilles traditions avaient survécu à la lutte sourde

ou patente de l'église et de l'école, et restaient encore debout dans la commune, ils seraient à chaque moment battus en brèche par l'esprit railleur et sceptique que le fils du paysan rapporte de la caserne ou de son tour de France.

Il est vrai, bien que les populations agricoles, à l'exception peut-être de celles de quelques départemens de l'ouest et du midi, soient sous l'empire de cette indifférence religieuse, elles ne cessent pas de croire, si vaguement que ce soit, à l'existence d'un Être suprême. S'il est des hommes qui aient pris l'athéisme pour principe et pour règle de conduite, il ne faut point les chercher dans nos campagnes, au milieu des phénomènes qui, à chaque moment et durant toutes les saisons, révèlent à l'homme une puissance inconnue et mystérieuse au-dessus de toute puissance humaine. L'agriculteur ne travaille point sur une matière brute, à laquelle son intelligence, sa volonté et son bras, aidés de machines dont il connaît le secret, suffisent pour donner la forme. Il travaille de concert et concurremment avec une force indépendante de lui-même, et qui, indispensable pour féconder son labeur, peut aussi le stériliser. Cette force dépasse en effet quelquefois les espérances du travailleur et quelquefois les trompe; elle intervient toujours. L'homme lui fournit les élémens, mais c'est elle qui crée et donne la vie. Le paysan laboure, sème et récolte ainsi sous une influence mystérieuse. La force créatrice reste vague pour son esprit, il ne sait pas toujours bien quel nom lui donner; mais elle ne cesse pas d'agir sur son intelligence, et de l'entretenir dans une certaine curiosité qui la laisse ouverte à la foi religieuse. Curiosité féconde, si l'enseignement savait lui fournir la nourriture dont elle avait besoin! Mais que songe-t-il au contraire à lui offrir? — La théologie, qui ne satisfait point la raison, et le rationalisme, qui ne satisfait point le sentiment, sans compter que l'un et l'autre, grace à leur désaccord manifeste, grace à une égale ambition de régner isolés, semblent avoir entrepris de s'affaiblir et de se déconsidérer mutuellement aux yeux des populations.

Telles sont donc les causes du scepticisme et de l'indifférence dans nos campagnes. On voit que par l'enchaînement naturel des idées, en remontant des effets à la cause, les écrivains qui sont aujourd'hui aux prises avec le socialisme se trouvent nécessairement conduits dans ces régions ardues de la métaphysique où résident les sources du vrai et du juste, et d'où découlent les notions du devoir et du droit. Je ne reprocherai point à Mme Sand d'être restée étrangère à ces grandes préoccupations de l'idée religieuse. La pensée de l'art, cet entraînement poétique qui ressemble par tant de traits au sentiment religieux, enfin cette faculté d'intuition qui est un des attributs d'une grande sensibilité, tous ces instincts poussaient Mme Sand à méditer sur ces problèmes moraux de la destinée humaine et sur cette vaste idée de Dieu, qui

seule contient la solution des énigmes de la vie individuelle ou collective. Il y a peu d'écrits de Mme Sand qui ne soient empreints de cette teinte poétique que l'on peut appeler *religiosité*. Par malheur, religiosité c'est poésie plutôt que religion.

Bien que l'on ne puisse pas admettre sans réserve la théorie développée par l'auteur du *Génie du Christianisme*, la supériorité absolue des fictions chrétiennes sur les fictions antiques, il est certain que le christianisme a dégagé dans l'ame humaine des sentimens inconnus au vieux monde, des sources inépuisables de sensibilité, de rêverie, d'amour, de fraternité, qui seront éternellement attrayantes pour les ames poétiques. En matière religieuse, Mme Sand a pris pour point de départ ce christianisme d'un extérieur séduisant, mais facile et presque exclusivement contemplatif, sans dogme précis et sans morale bien arrêtée. Par opposition à cette doctrine des pharisiens si véhémentement et si justement incriminée par le Christ, et qui substitue les vaines pratiques à la pureté des croyances, la lettre à l'esprit, la forme à l'idée, la doctrine de Mme Sand sacrifie entièrement les pratiques à un vague devoir de bonne intention et de poésie qui consiste à laisser flotter son ame dans la contemplation mystique du monde moral et du monde physique. Olympio (c'est un des noms que le lyrisme de l'orgueil a revêtus de nos jours), Olympio a souvent écrit que le poète est un prêtre, voulant par là se poser en pontife du haut de son matérialisme littéraire. Mme Sand semble avoir pris à la lettre cette croyance qui fait du poète le vrai prêtre et de la poésie toute la religion. Contempler, rêver, c'est prier; que faut-il de plus? C'est le fondement du devoir. Mais, que dis-je? j'oublie l'amour! Aimer! mot magique et commode, qui ne comprend point seulement toutes les vertus, mais aussi toutes les passions. C'est le principe moral du mysticisme contemporain, et en vérité l'on en tire parfois des conséquences abusives. Sous prétexte d'harmoniser les passions, on les exalte; sous couleur de rapprocher le cœur de la nature, on le déchaîne. Ainsi ce dogme de la contemplation et de la rêverie, qui n'est point fait pour donner à l'esprit beaucoup de virilité, aboutit à une morale qui ne saurait réellement donner beaucoup de vigueur à la conscience. Lors donc que Mme Sand se préoccupe de ces idées supérieures qui sont du domaine de la religion, c'est afin de nous conduire dans un monde de chimères poétiques et agréables où l'imagination tient l'empire de l'esprit et du sentiment. Non, ce quiétisme philosophique n'est point pour l'intelligence une discipline suffisante ni salutaire, et j'en prendrais volontiers à témoin toute la génération de petits ou de grands poètes qui depuis vingt-cinq ans se nourrit de cette vague religiosité.

Quant à M. Eugène Sue, je cherche en vain chez lui jusqu'à ce pâle sentiment d'une poésie religieuse, cette foi d'artiste, cette sorte d'is-

lamisme facile, cette rêverie contemplative que je rencontre chez Mme Sand. La haine du jésuite et du prêtre, la terreur de l'homme noir, toutes les idées étroites et vulgaires, tout ce sensualisme inintelligent que le XVIIIe siècle nous a légué comme pour nous faire payer l'incomparable bienfait du bon sens et de la liberté, c'est le fond de la religion de M. Sue; et si par hasard l'on tient à connaître sa morale, que l'on prenne des informations au phalanstère, dont il est le plus ardent disciple.

Voilà donc, en matière religieuse, à quoi se réduit l'enseignement de l'école nouvelle : l'affranchissement de l'imagination et des passions, le rêve, la satisfaction, le bien-être. Je ne suis pas de ceux qui regrettent le vieil ascétisme chrétien et ses folies stoïques. Je n'aime pas, je l'avoue, que l'on me représente le fardeau du travail comme une condamnation surnaturelle, car je le porte avec orgueil, comme l'honneur de l'homme, et je suis peu disposé à subir le joug accablant des traditions mal interprétées, lorsque je crois sentir une émanation de Dieu lui-même dans ma conscience. Néanmoins je préfère, malgré sa rigueur accablante, le despotisme de la vieille église à cette anarchique liberté que me promet le mysticisme moderne; je préfère la servitude, la misère et l'ascétisme des premiers cénobites à cette facile et dégradante béatitude que le matérialisme me propose comme un but. L'ascétisme et le servage de la raison peuvent faire quelquefois des hommes, l'histoire du passé en porte le témoignage; le matérialisme et le mysticisme ne feront jamais que des eunuques, le temps actuel en offre mille preuves vivantes.

La doctrine des écrivains de l'Institut est d'une autre nature. Ils marchent avec plus ou moins d'éclat dans les voies tracées à la pensée par les deux siècles féconds qui ont précédé le nôtre. Naguère ils se tenaient enfermés dans le domaine de la spéculation et de la science. Il semble que leurs récens écrits soient empreints d'un sentiment plus profond et plus ardent de la grande mission morale dont ils se trouvent investis par la fatalité puissante des événemens. Il serait facile peut-être de montrer dans les *Petits Traités*, pris en général, un certain embarras sur les grandes questions du dogme philosophique et religieux; mais lorsque M. Cousin, pour point de départ de sa philosophie populaire, prend la *Profession de foi du vicaire savoyard*, ses intentions ne peuvent être douteuses pour personne. Au moment où le triste spectacle de l'anarchie morale et intellectuelle fait hésiter de bons esprits dans leur foi en l'esprit moderne, il est clair que M. Cousin croit tout autant que jamais à la vertu du rationalisme, et c'est bien le rationalisme qu'il entreprend de répandre dans le peuple. Le rationalisme, à la vérité, rencontre, dès ses premiers pas, tout à l'entrée de cette voie nouvelle, une objection de très grande force. La métaphysique rationnelle est le raffi-

nement le plus délicat de l'esprit. C'est le bon sens porté à sa plus haute expression par la science; mais la science n'est point du domaine universel, c'est le fruit d'une longue culture qui exige à la fois le loisir et l'aptitude : c'est, de la part de la nature, un bienfait d'exception. Lorsque le rationalisme prétend établir dans l'intelligence l'empire absolu de la raison sans tenir compte du sentiment, il se ferme justement l'accès des consciences simples auxquelles la Providence n'a départi pour règle de conduite et de jugement que les seules inspirations de l'instinct. Le peuple, les enfans, les femmes et la majeure partie des savans eux-mêmes ne comprennent pas d'autres argumens ni d'autre langage que ceux que l'on emprunte et qui conviennent à la sensibilité. Qu'est-ce qu'une doctrine qui n'est point susceptible de descendre des hauteurs de la science pour se répandre dans le peuple? Et qui peut nier que la métaphysique rationnelle, ayant cet inconvénient, ne prête ainsi à l'accusation d'impuissance? Oui, elle est impuissante à fonder une morale, parce qu'elle méconnaît la valeur philosophique du sentiment, qu'elle l'embarrasse dans les complications du syllogisme, et qu'elle humilie cet instinct accordé à tous devant la raison, qui est un présent exceptionnel de la nature. Si la philosophie moderne devait s'en tenir à ce dogme exclusif, à cette apothéose de la raison, il faudrait à tout jamais en désespérer.

Les philosophies n'ont d'influence vraie qu'à la condition de devenir populaires, et elles n'ont chance d'arriver jusqu'au peuple que par cette voie essentiellement démocratique du sentiment. En vain aurez-vous donné à vos doctrines métaphysiques tous les charmes de l'art le plus délicat, en vain les aurez-vous développées avec toutes les ressources de l'éloquence et du style : elles pourront plaire aux esprits éclairés, les convaincre même, bien qu'elles puissent difficilement les passionner, mais elles resteront toujours incomprises des petits : elles n'éveilleront jamais en eux ni foi ni enthousiasme; elles n'aboutiront point à une règle pratique, et vous serez toujours, pour l'influence immédiate, au-dessous du dernier des fondateurs de secte, au-dessous de la plus informe des religions.

Des symptômes significatifs me rassurent toutefois pour l'avenir. Bien que l'introduction à la *Profession de foi du vicaire savoyard*, ainsi que *Justice et Charité*, soient des écrits dont le lecteur vulgaire est condamné à ne sentir parfaitement ni l'exquise délicatesse ni l'intention profonde, cependant, par leur simplicité même, ils me semblent se rapprocher davantage de l'idéal sous lequel je me représente la philosophie contemporaine; ils tiennent un peu moins du caractère de la métaphysique et empruntent un peu plus au sentiment. Je reconnais dans cette forme nouvelle d'un style éminent la préoccupation d'un devoir nouveau, le désir de quitter les sommets ardus de la spécula-

tion pour introduire la philosophie dans ces régions populaires plus humbles en apparence, mais en réalité bien autrement glorieuses, par où les religions ont passé. Je suis donc avec curiosité l'impulsion que la pensée reçoit chaque jour de ces grands événemens dont nous avons été depuis un an comme assaillis à l'improviste. C'est la justification du vieux proverbe : A quelque chose malheur est bon. Malheureux, humiliés, nous l'avons été, je ne dirai pas devant l'Europe, qui n'a pas de quoi se vanter de sa gloire, mais devant nous-mêmes, devant notre propre renommée. Nous nous sommes donné le spectacle d'un grand abaissement de nos idées et de nos caractères; nous avons souffert dans nos fortunes, dans le calme de notre foyer, dans nos plans d'avenir; nous nous sommes vus en un moment arrachés aux charmes d'une pacifique existence pour être précipités dans le tumulte et les hasards périlleux d'une vie militante. N'est-il pas vrai pourtant que nous commençons à reprendre en énergie ce que nous avons perdu en agrément et en sécurité? Vivement secoués par une tempête imprévue, après le premier moment de surprise et de désarroi, nous sommes rentrés en nous-mêmes pour y chercher des inspirations capables de suppléer à toutes nos vieilles théories submergées. Quoi qu'il puisse advenir, quelle que doive être la solution des difficultés sous le poids desquelles nous gémissons, la pensée a profité des rudes leçons qu'elle a reçues; une force encore mal appréciée se dégage dès à présent du fond des consciences; des symptômes non point éclatans, mais du moins manifestes, montrent que le caractère privé, comme le caractère public, s'est fortifié au milieu de passions plus fortes, et il semble, en un mot, qu'un souffle plus puissant et parti de plus haut vienne à la fin ranimer notre vieille société languissante sous le règne trop prolongé du scepticisme.

L'homme n'est pas fait pour le bonheur, mais pour le devoir. Le bonheur l'affaiblit et l'énerve; la lutte est sa vraie condition, car elle le fortifie et l'élève. Je puise dans cette pensée une consolation à tous les maux du présent, par-delà lesquels j'envisage quelque chose de supérieur, la conscience, la notion de devoir. Je ne saurais m'affliger de ces vicissitudes qui sont venues, comme un coup de tonnerre, nous réveiller au milieu de notre léthargie intellectuelle, et qui nous placent dans la nécessité de rechercher dans les replis de l'ame une science nouvelle pour les besoins d'une ère toute nouvelle. Je ne saurais m'affliger des événemens qui ont préparé ainsi la ruine de notre scepticisme et qui nous ont à notre insu lancés à la poursuite d'un idéal plus digne de nos efforts que le bonheur et le bien-être. Et combien ne suis-je pas heureux de trouver M. Cousin dans un sentiment pareil, grandement exprimé! « Ainsi va le genre humain, dit-il, de forme en forme, de révolution en révolution, ne marchant que sur

des ruines, mais marchant toujours. Le genre humain, comme l'univers, ne continue de vivre que par la mort; mais cette mort n'est qu'apparente, puisqu'elle contient le germe d'une vie nouvelle. Les révolutions, considérées de cette manière, ne consternent plus l'ami de l'humanité, parce qu'au-delà de destructions momentanées il aperçoit un renouvellement perpétuel, parce qu'en assistant aux plus déplorables tragédies il connaît l'heureux dénoûment, parce qu'en voyant décliner et tomber une forme de société, il croit fermement que la forme future, quelles que soient les apparences, sera meilleure que toutes les autres. Telle est la consolation, l'espérance, la foi sereine et profonde du philosophe. »

II.

Bien que le germe d'une heureuse transformation existe dans la société et dans la science contemporaine, nous sommes loin encore de la maturité du fruit. La philosophie populaire n'est pas trouvée; M. Cousin ne doit point se faire à cet égard d'illusion. L'église reconnaîtra sans doute aussi que pour une cause ou pour une autre, à tort ou à raison, la vieille théologie, privée de son prestige, n'agit plus ou n'agit pas avec l'autorité qui crée la foi, et cependant la société, désarmée de cette foi, qui est la vraie force morale, se trouve en présence de maux réels, de périls imminens contre lesquels il lui faut dès à présent déployer toutes les énergies du sentiment et de la pensée. Ce n'est pas assez que la philosophie se mette en devoir de devenir populaire par la simplicité de ses allures et de son langage; ce n'est pas assez que l'église, non encore épuisée de vertus, redouble d'activité et de courage pour conserver ce qui lui reste d'autorité : il faut que la philosophie et l'église résolvent au plus vite, comme question à la fois de circonstance et d'avenir, le problème urgent de la ruine du scepticisme. Les extravagances des novateurs excentriques peuvent disparaître d'elles-mêmes; le désordre intellectuel, le goût des fausses abstractions, le besoin fiévreux du changement, ne laisseront aucun repos à la société tant que la foi religieuse et la foi politique n'auront pas été rétablies dans leur solennelle autorité.

La société nourrit dans son sein un ennemi redoutable dont le socialisme lui-même n'est que l'effet: c'est, pour l'appeler par son nom, l'esprit révolutionnaire qu'un parti tout entier voudrait donner pour principe générateur à nos institutions; ce serait, à proprement parler, établir la révolution en permanence, comme si la tempête devait être l'état naturel de la société. On peut approuver, on peut aimer, on peut chérir la révolution qui nous a donné la liberté et l'égalité, et je suis de ceux qui

la vénèrent; mais substituer à l'idée de justice qui a inspiré ce sublime mouvement de 89 l'idée de révolution, ce n'est point seulement manquer de foi en la justice, c'est mettre le glaive aux mains du scepticisme; ce n'est pas seulement ruiner telle ou telle institution, c'est stériliser tout principe; ce n'est pas préférer la république ou le socialisme à la monarchie, c'est établir au gouvernement la souveraineté de la force. Plus malheureux que les peuples barbares, qui ont du moins pour ressources de robustes préjugés, le respect de leurs traditions bonnes ou mauvaises et l'âpre vigueur des caractères simples, sous l'empire prolongé de l'esprit révolutionnaire, nous retomberions, nous, nation vieille et de mœurs raffinées, dans cet état de décomposition politique et morale dont Robespierre lui-même s'effrayait, lorsqu'il forma le dessein d'ériger le déisme en religion positive. Or, l'esprit révolutionnaire, bien différent de l'idée de progrès, d'innovation et même de république, est un ennemi incessamment actif, qui ne cesse de ronger les institutions et les consciences. Et si, pour rendre à la loi l'autorité dont elle veut être entourée, si, pour en finir une bonne fois avec l'indifférence religieuse et politique, nous devons attendre l'avénement de la *philosophie populaire* de M. Cousin, tout éloquent que soit l'illustre fondateur de l'éclectisme, la société peut être d'ici là amenée au bord de l'abîme.

Que l'on réfléchisse bien aux difficultés de l'existence dans laquelle nous entrons. D'une part, la pratique de nos institutions nouvelles, pour être fructueuse, exige de l'homme plus de vertus de toute nature, en le privant de l'appui des fictions légales et des machines savantes inventées pour suppléer à la faiblesse humaine; d'autre part, elle rend plus libre le jeu des passions: elle les surexcite, elle leur fournit incessamment le prétexte d'agiter l'opinion et le moyen d'ébranler la loi elle-même. En un mot, le propre de la démocratie succédant à une royauté est de faire un pouvoir moins fort pour une société plus difficile à gouverner. C'est un acte de foi dans la nature humaine, et, s'il est vrai qu'il y ait de la timidité intellectuelle à s'en effrayer, il y aurait aussi de l'étourderie à n'en point remarquer les inconvéniens. Non, si nous voulons assurer à la société une existence tranquille et féconde sous l'empire des institutions démocratiques, ce n'est point trop de faire appel à toutes les forces morales dont le pays contient le principe et qu'il met à la disposition du législateur.

Il ne faut point oublier d'ailleurs que les théoriciens d'une nouvelle société, les apôtres du matérialisme et du mysticisme socialistes, convaincus ou passionnés, apportent dans la propagande de leurs doctrines de l'ardeur, de la ruse, quelquefois même de la puissance, de l'énergie et de la persuasion dans le sophisme. Ils ne parlent pas tous le vulgaire langage du *Berger de Kravan*. Quelques-uns savent que le vrai peuple

a les goûts plus relevés que les paysans de M. Sue; ceux-là ne font point à ce peuple l'injure de le croire dépourvu de tout sentiment de l'intérêt et de la beauté littéraires. Ils ne lui font pas l'injure de penser que la trivialité du raisonnement est le moyen de lui plaire et de le convaincre. Par exemple, quoique Mme Sand n'ait guère fait usage, dans les *Lettres au Peuple*, de cet art supérieur de parler simplement et littérairement pour le peuple, elle a pourtant montré plusieurs fois une intelligence assez claire du style qui convient aux campagnes. Tant qu'elle écrira dans le genre légèrement apocalyptique des *Lettres au Peuple*, elle ne pourra guère trouver de lecteurs que parmi les fidèles de son école et les imaginations dérangées qui se complaisent dans les grandes abstractions inintelligibles; mais son socialisme serait plus dangereux, s'il empruntait ce vif et charmant langage des populations illettrées dont elle est allée chercher le secret, non point aux halles, ni au tapis-franc, ni à Toulon, mais dans le vieux français naïf, vraiment gaulois et vraiment populaire, du XVIe siècle, langue d'une nation dans l'enfance, admirablement appropriée, par ses allures, à l'enfance littéraire du peuple.

Et qui ne sait pas combien les doctrines dont Mme Sand et M. Sue voudraient être les organes auprès du peuple ont de promoteurs sous toutes les formes, feuilles périodiques, écrits de circonstance, traités *ex professo*? Certes, l'église, fermée à tous les bruits du monde, montre jusqu'à présent pour ces théories une sage défiance; mais comment ne pas remarquer ce mouvement qui se fait au sein de l'école des réformateurs mystiques pour se placer sous le patronage du communisme de l'église primitive? Ils n'invoquent point seulement tel ou tel précepte de l'Évangile, ils s'appuient aussi sur l'enseignement des premiers pères et des conciles, qui, ayant parlé pour des sociétés en état de dissolution, ou pour des peuples à peine sortis de l'état de nature, ont bien pu, en effet, fournir des argumens et des textes aux gnostiques de notre époque. Ils voudraient ainsi, par une tactique ingénieuse, s'introduire plus facilement dans les intelligences tendres sous couleur de christianisme pratique, et peut-être se glisser dans le séminaire lui-même. C'est une vraie bataille rangée, dont le front se déploie sur un vaste plan, et l'attaque commence à la fois sur tous les points. De là pour les écrivains du camp opposé la nécessité de répondre à cette attaque par un ensemble non moins vaste de manœuvres et un déploiement de forces non moins imposant. Quoique principalement philosophique, cette tâche toutefois ne regarde point exclusivement les philosophes. Si la besogne de M. Cousin est, par sa nature même, d'un caractère plus élevé, celle des historiens et des économistes a aussi son importance et son mérite. Il est urgent de combattre le mysticisme et le matérialisme dans tous les recoins de la science et de l'enseignement où ils essaient de s'ou-

vrir des chemins; il est indispensable d'occuper par toutes les formes de la littérature la curiosité des imaginations, exposées à se laisser séduire par les fausses maximes et les fausses espérances. L'un des esprits les plus francs et les plus étendus de ce temps-ci, M. Mignet, doué d'ailleurs du don d'écrire avec une clarté ingénieuse et vive, qui est chez lui l'éclat du bon goût, a pratiqué avec succès ce devoir de la pensée comme historien de Franklin, dont il a su mettre en relief la sagesse si simple, si profonde, et la vie pleine d'exemples pour toutes les situations humbles ou grandes. C'est du bon sens en action, et aucun enseignement populaire ne saurait être plus intelligible et plus profitable, parce qu'il est de nature à éveiller des réflexions vraiment saines sur la dignité de l'homme, sur la puissance du travail, et qu'il trouve journellement son application dans les vicissitudes des existences laborieuses. On ne doit pas moins de reconnaissance au traité lumineux de M. Troplong sur les principes et le caractère de la propriété d'après le code civil : c'est un commentaire rapide et profond des lois fondamentales de la société dégagées des formules trop abstraites, et, en somme, un essai très heureux de jurisprudence populaire. M. Hippolyte Passy, M. Charles Dupin, M. Barthélemy Saint-Hilaire, ont su également mettre des connaissances très étendues, une dialectique serrée et droite dans l'explication des causes de l'inégalité des richesses, des moyens de bien-être et de concorde, et dans l'exposé des conditions de la vraie démocratie. Je dois pourtant l'avouer, j'approuve ces écrits distingués encore bien plus en raison de ce qu'ils promettent et de ce qu'ils annoncent que pour le service qu'ils rendent dès à présent à la société. Je suis loin de penser que ces essais de philosophie, d'histoire, d'économie et de politique populaires satisfassent aux exigences d'une situation morale, politique et économique nouvelle dans le monde.

Ce mouvement d'opinion dont je découvre le principe dans les instincts nouveaux du pays, réveillé d'un long sommeil et inquiet de l'avenir, aussi bien que dans les préoccupations de la science, dans le travail intellectuel des moralistes les plus éminens et des philosophes les plus capables de se faire écouter, ce grand mouvement d'idées a donc besoin d'être promptement secondé. Pour qu'il soit véritablement puissant et qu'il entraîne l'esprit public dans son cours, il a besoin de recevoir une impulsion peut-être plus vigoureuse, plus décidée, plus hardie que celle des *Petits Traités*. Il est nécessaire que la pensée dont ces écrits sont empreints se dessine encore mieux, prenne plus de clarté et plus de résolution, et il ne suffit pas qu'elle soit embrassée par quelques écrivains de grand mérite : il faut qu'elle passe de la spéculation dans les faits, qu'elle passionne et qu'elle émeuve la génération nouvelle; il faut qu'elle devienne la règle, le mobile et le but de la science moderne.

Si le travail nouveau de la pensée ne nous conduit pas à une certaine unité de dogmes, à l'établissement d'une foi incontestée, l'avenir d'aucune institution ne demeure assuré. Voilà bien des années que le vaste problème de l'enseignement préoccupe les assemblées et les esprits, et, si l'on examine les difficultés qui en ont retardé tant de fois la solution, comment ne pas reconnaître qu'elles viennent des incertitudes du temps présent sur les principes de croyance? C'est le jésuitisme, on s'en souvient, qui fut le prétexte de la bataille dont l'opinion s'amusait avant que février lui eût imposé des soins plus graves. Les deux partis se donnaient le change, les uns libéraux et ne voulant point du régime de la liberté sous prétexte qu'elle devait profiter aux jésuites, et n'osant pas dire que sous le nom des jésuites ils attaquaient l'église elle-même et sa doctrine; les autres, il faut le reconnaître, invoquant la liberté sans l'aimer, et demandant l'égalité quand ils désiraient la domination, mais n'osant pas le déclarer ouvertement, comme s'ils eussent eux-mêmes manqué de confiance dans leur doctrine et douté de la légitimité de leur mission.

Le législateur n'a d'autre moyen de résoudre cette difficulté, jusqu'à ce jour insurmontable, qu'en s'attaquant directement à cette dualité funeste qui règne au fond de nos ames entre les sources de nos croyances, entre l'université avec son rationalisme et l'église avec sa théologie.

Cette proposition résume d'ailleurs, dans toute son étendue, la tâche de la science moderne, et, en vérité, plus on réfléchira aux profondes misères intellectuelles et morales dont notre civilisation, malgré tout son éclat, se voit en ce moment affligée, moins on pourra s'expliquer que cette tâche ne soit pas encore plus vivement comprise et plus franchement acceptée par quiconque possède le don de penser. Bien que les institutions aient, par leur seule nature et leur arrangement, une vertu propre, salutaire ou nuisible au corps social, vous aurez beau chercher, dans les changemens politiques, le remède aux souffrances du pays; vous aurez beau le chercher dans de nouvelles modifications à la forme du gouvernement, soit que vous vouliez le conduire à la république sociale ou le ramener à la royauté; vous pourrez agir en hausse ou en baisse sur la fortune privée et publique : vous ne trouverez point ce remède dans les expérimentations politiques, parce que le mal est bien moins dans les lois que dans les consciences.

L'enseignement est ainsi le grand but proposé à tous ceux qui ont autorité pour agir sur la société. La religion et l'art, qui tiennent l'empire du sentiment, doivent, dans cette vaste carrière, leur concours aux louables tentatives de la science.

A vrai dire, l'art ne semble guère songer à réclamer son rôle dans le labeur de la journée. Pendant que le chef de l'école moderne donne de

par-delà la tombe, à ses trop fidèles disciples, les dernières leçons de rêverie et de personnalité et montre sa facile gloire exhalant son dernier souffle dans un dernier effort de vain orgueil, la plus riche imagination de ce temps, la plus fertile en idées vives et en images brillantes, celle qui était le plus apte à se transformer et à se rajeunir, s'amuse, pour toute ambition littéraire, à disputer à cette voix sépulcrale les derniers restes d'une attention fatiguée.

Il y a mieux à faire, et ce serait de rendre aux lettres le véritable sentiment de leur devoir au milieu du monde moderne. L'art a été jeté dans une voie fausse, lorsqu'il a naguère voulu briser avec les traditions de la littérature nationale. Que se proposait, en effet, la jeune école romantique? Enivrée par une certaine exubérance de vie et par le débordement d'imagination qui succédait alors dans toute la société à un long assoupissement du génie littéraire, elle a donné dans tous les travers, dans tous les caprices de la fantaisie et de la personnalité. L'art a besoin aujourd'hui, s'il veut revivre utilement, de se retremper aux vraies sources du beau et de l'honnête; il doit, en renouant les traditions rompues du génie national, revenir à la pensée des anciennes écoles, qui fut, non point d'étouffer l'imagination, mais de la régler, non point de méconnaître les passions, mais de leur imprimer une direction fière et haute, de former le goût, qui est la perfection du jugement, et, enfin, de fournir à l'esprit des idées droites et à la volonté d'énergiques mobiles. L'opinion elle-même, après un long égarement, reconnaît que la vraie beauté littéraire est de ce côté; c'est donc aussi de ce côté que l'art doit avoir les yeux tournés, s'il ambitionne de retrouver son chemin, si l'intérêt de la pensée le touche, s'il désire s'associer honorablement aux efforts nouveaux de la science, aux vicissitudes aventureuses dans lesquelles la société est lancée à toutes voiles.

La religion, avec un caractère plus sacré et une autorité plus grande, est conviée, comme l'art et la science, à participer à la régénération morale du pays. Le pays lui laisse voir ou même lui déclare hautement qu'il ne juge point son appui inutile. Comment va-t-elle accueillir cet appel, ou plutôt comment le va-t-elle comprendre? Question qui mériterait bien d'être abordée de haut et avec franchise. Si l'église veut avoir sa part dans l'action de la pensée, si elle veut revivre un jour de sa vie glorieuse d'autrefois, elle a un grand effort à faire sur elle-même, et, pour trancher le mot, un grand progrès à accomplir. L'église repose sur le culte de la tradition, soit. Qu'elle ne prenne conseil que de sa propre histoire. Que lui enseigne-t-elle? L'immobilité au milieu de l'universel mouvement des choses humaines? Bien au contraire : elle déroule devant ses yeux le spectacle du progrès le mieux réglé, mais aussi le plus constant et le plus vigoureux qui fût jamais organisé. Depuis la prédication de l'Évangile jusqu'au XVIIe siè-

cle, l'histoire de l'église est un perpétuel enfantement d'idées et de vertus nouvelles, un développement successif des dogmes de l'église primitive, un commentaire incessamment perfectionné de la morale évangélique, le plus magnifique exemple de ce progrès de la pensée, que l'église d'à présent tient pour son ennemi. Eh quoi! parce que, s'étant oubliée un jour dans un commode repos, elle a laissé passer son initiative aux mains de la société laïque, s'obstinera-t-elle à se proclamer immobile et croira-t-elle assurer son éternité en s'isolant toujours davantage? Le malheur serait grand, car les circonstances actuelles, l'agitation des choses et des hommes, le besoin de croire plus pressant que jamais, lui ouvrent dans la démocratie nouvelle un chemin sûr, où elle ne pourrait pas refuser d'entrer sans manquer entièrement à sa destinée. Qu'elle se lève donc et qu'elle marche, puisque la vieille église marchait. C'est l'erreur fatale de ceux qui la défendent aujourd'hui par la presse de travailler à l'endurcir dans une sainte terreur du progrès intellectuel, et de créer une sorte d'intimidation autour de ceux qui éprouveraient dans son sein le désir de lui rendre quelque jeunesse. Cette idée d'un rajeunissement de l'église perce pourtant par intervalles, en dépit de tant d'entraves, et, si ce n'était que les fonctions ecclésiastiques n'offrent plus assez d'attrait pour les grandes ambitions et les vastes intelligences, ce vœu de quelques natures vives et pénétrantes aurait déjà porté des fruits. On se rappelle sans doute la courte, mais profonde ferveur qui entraînait, il y a plusieurs années, beaucoup de jeunes esprits à la suite de deux prédicateurs éminens. Qui ne voit, sous l'impression de nos révolutions récentes, combien l'élan religieux aurait aujourd'hui plus d'ensemble et d'ardeur, si l'église voulait y répondre, et si, en se conformant aux traditions de sa primitive histoire, elle consentait à marcher avec la pensée humaine?

En résumé, le devoir qui incombe à notre époque exige des vertus dont elle semble avoir perdu l'habitude; il exige plus de simplicité et plus de hardiesse intellectuelle, plus de désintéressement politique que nous ne sommes accoutumés à en rencontrer dans notre société nouvelle. Ni le pays, ni l'université, ni l'église ne nous fournit en bien grand nombre les caractères fermes et dévoués qui seraient nécessaires à une pareille tâche. Quelques-uns étaient nés peut-être avec une nature propre à ce noble rôle. Le besoin d'arriver haut et promptement, puis la nécessité de ménager les situations une fois acquises, d'où résulte une grande gêne pour la parole et pour la conduite, ou encore le goût fâcheux de marcher isolés, l'orgueil d'une indomptable personnalité, d'où résultent les systèmes stériles, ont trop souvent altéré chez ces hommes privilégiés les dons d'une nature généreuse et rendu leur talent ou leur génie moins utile que dangereux

pour la société. Si les illustres et les puissans d'entre nos contemporains ne finissaient pas par comprendre que cette société, envers laquelle ils ont encouru bien des reproches, leur demande aujourd'hui le sacrifice absolu de ces considérations d'intérêt et d'orgueil, ce mouvement politique et religieux, qui semble par sa direction capable de nous conduire vers un monde nouveau d'idées et de sentimens, courrait le risque ou de s'arrêter en si beau chemin, ou d'être pour longtemps retardé. Que si, au contraire, tant d'esprits distingués, écrivains, hommes d'état, philosophes, maîtres en ce moment de l'opinion confiante et prête à les suivre, émus de l'universel désir d'un grand progrès moral, oubliant une bonne fois leur personnalité et leur ambition, consentent à se vouer sans arrière-pensée à l'œuvre de la restauration intellectuelle et morale du pays, il est impossible que cette agitation salutaire des bons esprits ne devienne pas féconde autant que l'agitation des rues a été périlleuse. Qu'ils n'en doutent point d'ailleurs, ils trouveront des cœurs ouverts, ils seront appréciés chez les générations plus jeunes, qui, naissant à la vie politique et à l'ambition au milieu des graves préoccupations de la société nouvelle, seront les soldats intrépides et dévoués de cette grande propagande.

Il faudrait désespérer de ce pays et de la civilisation moderne, si elle n'avait pas la puissance de nous conduire au but que nous cherchons et de nous fournir une idée assez haute pour succéder dans nos esprits à la royauté des vieilles croyances; mais, en définitive, à la vue de ce travail latent qui se prépare dans le sein de la philosophie et de ces efforts, quoique imparfaits, de la science pour se frayer une route plus populaire et devenir plus forte en devenant plus simple, je m'assure que du moins le péril est compris, et que le pays veut avec sincérité s'affranchir de sa longue et triste indifférence. Nous entrons dès à présent dans une époque de luttes plus sérieuses et plus élevées; nous laissons de côté les querelles vides et vaines des dernières années pour des préoccupations vraiment philosophiques, et si les hommes, écrivains et législateurs, ne font pas défaut aux circonstances, nous sommes sur le chemin du plus grand des progrès qu'il y ait à accomplir de nos jours: la conciliation des divers principes de croyances et l'établissement d'une foi nouvelle sur les ruines du scepticisme religieux et politique.

HIPPOLYTE DESPREZ.

L'ALGÉRIE

ET

LE BUDGET.

PREMIÈRE PARTIE.

LES INDIGÈNES.

Une préoccupation générale et fort légitime est celle de réduire les dépenses publiques et de remettre, comme on dit, le budget en équilibre. Or, de toutes nos charges, l'Algérie est celle qui entraîne le plus lourdement la balance. Notre domaine africain nous a coûté à cette heure 1,100 millions, déduction faite de tous les recouvremens qu'il a été possible d'effectuer. Rien jusqu'à ce jour ne laisse entrevoir un soulagement prochain. Il faut donc s'attendre à des doléances, à des débats passionnés sur ce sujet au sein des assemblées républicaines.

Malheureusement l'Algérie, dont on parle sans cesse, est bien peu connue chez nous. Le public s'en est fait une vague idée par les récits pittoresques et les bulletins de bataille ou par les manifestations intéressées des colons. La réalité des affaires algériennes est lettre close, même pour le plus grand nombre des hommes politiques. Il est impossible d'améliorer la situation financière d'une entreprise sans en con-

naître les élémens et les ressorts. La plus forte dépense de l'Algérie est occasionnée par l'occupation militaire. Comment osera-t-on la réduire, si l'on ne sait pas par quelle stratégie on est parvenu à subjuguer un peuple réputé indomptable et par quelle discipline on le retient dans le devoir? Comment s'associer à un projet de colonisation, si l'on n'est pas à même d'apprécier le mécanisme de l'administration européenne, les sacrifices faits en travaux d'utilité publique, l'importance des biens qui composent le domaine de la France, la manière dont s'est constituée la propriété européenne, les systèmes d'exploitation mis à l'essai jusqu'à ce jour, les ressources commerciales du pays et le double mouvement d'affaires établi, d'une part, entre l'Algérie et l'Europe, et, d'autre part, entre les colons et les indigènes?

Il n'est pas étonnant, au surplus, que ces notions ne soient pas encore vulgarisées. Ordinairement on constitue une administration d'après la connaissance qu'on a d'un pays. En Algérie, au contraire, il a fallu, pour connaître le pays, commencer par établir une administration. Tous les renseignemens que nous possédons aujourd'hui sont, pour ainsi dire, les bulletins des expériences opérées depuis dix-huit ans. La pacification ne date que de deux ans. Le régime administratif recevait, il y a trois mois seulement, la forme qui paraît devoir être définitive. L'heure est donc venue de réunir, dans un tableau d'ensemble, tous les faits qui peuvent éclairer le problème de la colonisation, et nous croyons qu'il est convenable de le faire, à la veille du débat que va susciter sans aucun doute le budget algérien.

I. — PROGRÈS DE LA DOMINATION FRANÇAISE.

Dans la résolution prise, en 1828, de mettre un terme à l'insolence des pirates algériens, il n'y avait aucune arrière-pensée de conquête. La première idée accueillie dans les conseils du gouvernement fut même d'inviter la Porte ottomane à châtier son dangereux vassal. Les moyens d'exécution proposés par le grand-seigneur ayant paru inadmissibles, l'expédition directe fut résolue. Alger, bombardée et enlevée d'assaut, capitula le 5 juillet 1830.

Quels étaient l'étendue, la population, le régime social, les ressources naturelles du pays où on prenait pied? Voilà ce que le vainqueur ignorait. Quelles étaient les intentions de la France à leur égard? Les indigènes ne le savaient pas davantage. Il y avait ainsi en présence, d'un côté, une armée victorieuse, sans portée parce qu'elle n'avait pas de but, et, d'un autre côté, une population partagée entre sa stupeur à la vue des chrétiens et la satisfaction d'être affranchie du joug des Turcs. Les grands événemens accomplis en France, peu de jours après la chute d'Alger, laissèrent aux indigènes un temps de répit pendant lequel ils

commencèrent à se remuer. La physionomie politique du pays se dessina bientôt aux yeux des conquérans. Si la régence turque était renversée, des chefs puissans restaient debout dans les provinces: les uns, avec le secret espoir de remplacer Hussein-Dey; les autres, ne songeant qu'à s'affranchir dans leurs commandemens; les plus timides, appelant l'intervention de l'empereur du Maroc, leur souverain religieux. Au-dessous des ambitions personnelles s'agitaient des races hostiles, des instincts vagabonds et sauvages, dont le déchaînement sur plusieurs points allait produire l'anarchie.

Cette perspective, à la considérer froidement, eût été peu séduisante : elle eût montré à des hommes politiques une complication de difficultés, une période de luttes et de dépenses, sans compensation prochaine; mais l'opinion publique a parfois des entraînemens si formels, qu'elle ne s'arrête plus aux difficultés du moment. L'opinion de la France se prononça nettement pour la conservation de l'Algérie; Dieu fasse qu'elle ne se soit pas trompée!

Il fallut donc aviser aux moyens de se maintenir dans la position acquise, en attendant qu'un plan définitif sortît de la connaissance des lieux et des faits. Il semble qu'on a hâte de mettre à l'épreuve les divers systèmes d'établissemens. On s'arrête d'abord à l'idée d'instituer dans chaque province des chefs dévoués à la France. On essaie plus tard d'opposer les Turcs aux Arabes. On cherche une base plus large dans l'organisation des milices indigènes. On passe tour à tour par des phases de conciliation et de développement pacifique, et par des crises de violence et d'intimidation. La lutte entre les chrétiens et les musulmans est trop inégale pour se prolonger; l'animosité est trop vive entre eux pour qu'une suspension d'armes soit de longue durée. Après plusieurs années de ce régime, notre domination était encore fort restreinte : en réalité, elle ne dépassait pas la portée de nos canons. Au surplus, on faisait peu de chose pour l'étendre. Dans les mouvemens de l'armée, à cette époque, rien n'annonce un plan d'invasion; quand l'ordre est troublé sur un point, un corps s'élance pour châtier les rebelles, et il rentre au plus vite dans son cantonnement. Si l'on est conduit à prendre possession d'une ville, c'est par une nécessité de la défense, ou pour protéger des groupes qui recherchent notre appui; c'est ainsi que nous occupons successivement, et, pour ainsi dire, malgré nous, Bone, Oran, Mostaganem, Bougie, Médéah, Constantine, sans parler des places secondaires.

Conserver une situation honorable et réduire des dépenses dont la métropole commençait à s'effrayer, telle était, en 1837, l'idée dominante : au fond de cette idée se cachait le découragement. Aussi accueillit-on sans hésiter l'offre de vassalité que fit l'homme en qui se personnifiait déjà la nationalité arabe. On a dit légèrement en France

qu'Abd-el-Kader avait été *créé* par le traité de la Tafna, qui lui accordait sur la plus grande partie de l'Algérie un pouvoir vaguement défini par le nom d'administration. C'est une erreur. Ce personnage était déjà fameux depuis cinq ans; il avait été, non pas créé, mais développé irrésistiblement, comme tous les hommes supérieurs, par les circonstances. A la chute du gouvernement turc, les haines de tribus à tribus, les rancunes particulières, les passions long-temps comprimées, avaient fait explosion de toutes parts. Après deux années d'une effrayante anarchie dans la province d'Oran, dans un moment de lassitude, il y eut accord pour demander un chef capable d'imposer aux factieux, capable de rétablir la paix et la religion. Trois grandes tribus de l'ouest, représentant la nationalité arabe, satisfirent à ce besoin d'ordre et de repos. Réunies dans la plaine d'Eghris, le 22 novembre 1832, elles proclamèrent sultan le jeune Abd-el-Kader, fils du marabout Méhy-Eddin. Plusieurs prophéties l'annonçaient comme un libérateur, et déjà il s'était distingué dans des combats contre les chrétiens. Élu du peuple, représentant l'aristocratie religieuse, il avait répandu fort au loin sa réputation de sagesse, de justice et d'énergie, quand nos traités vinrent, un peu plus tard, ajouter un nouveau prestige à sa puissance.

Abd-el-Kader sut profiter, en homme de génie, du temps de répit qu'il s'était ménagé par le traité de la Tafna. L'inconsistance était le vice de son armée vagabonde : il y introduit un noyau solide en créant des corps de *réguliers*, exercés à l'européenne par des déserteurs de la légion étrangère. En regard des anciennes villes comme Médéah, Miliana, Mascara, Tlemsen, qu'il a fortifiées pour couvrir ses frontières, il trace une ligne intérieure de défense par des établissemens qu'il crée à Tekdemt, Thaza, Boghar et Saïda. Ces places, qu'il croit hors de notre portée, deviennent les arsenaux, les magasins du nouvel empire arabe. Par malheur pour lui, le fanatisme de ses nouveaux sujets ne lui laisse pas le temps de consolider son œuvre. Il est obligé de donner prématurément le signal des hostilités. Il interdit, sous des peines terribles, toute transaction avec les infidèles. Avant même que la guerre sainte soit proclamée, une multitude fanatique inonde la Métidja, ne laissant derrière elle que des ruines, des cendres et du sang. Plusieurs de nos colons périssent, tous les établissemens sont anéantis; de gré ou de force, les tribus indigènes disparaissent; la plaine, où fleurissaient déjà tant d'espérances, n'est plus qu'une surface effrayante par sa nudité. Dans le Sahel même, plusieurs groupes, glissant entre les plis du terrain, vont répandre la terreur jusque sous les murs d'Alger.

Il n'y avait plus à discuter sur l'attitude à prendre en Algérie. On était attaqué : il fallait combattre, il fallait vaincre. En demandant que des mesures pour fortifier l'armée fussent prises d'urgence et sans attendre le vote législatif, le maréchal Valée eut la franchise de déclarer

que la destruction d'Abd-el-Kader n'était pas une œuvre qui pût être accomplie rapidement, et que, dans sa pensée, la campagne qui allait s'ouvrir n'était que le début d'une série d'opérations. Le maréchal prit l'offensive dès qu'il eut reçu les renforts demandés. Pendant six mois, les engagemens avec les Arabes furent innombrables; Abd-el-Kader apprit par des leçons de chaque jour que, malgré ses vingt mille cavaliers de goum, malgré les escadrons et les bataillons réguliers qui étaient son orgueil, il ne pourrait jamais tenir en ligne contre nous. Toutes les villes dont la prise avait été résolue furent enlevées. On n'y trouva que des maisons vides, à demi incendiées. De petites garnisons, laissées au milieu de leurs ruines fumantes, derrière quelques épaulemens relevés à la hâte, y arborèrent, y maintinrent le drapeau français, au prix de souffrances et de privations terribles, sans profit appréciable pour notre domination. De beaux faits d'armes qu'il serait juste de rappeler, des épisodes pleins d'intérêt au point de vue militaire, restaient trop souvent improductifs contre une population entièrement soulevée. Le jour où une bataille rangée avait été gagnée contre l'émir, on apprenait qu'une tribu suspecte de sympathie pour nous avait été égorgée, ou qu'une troupe de cavaliers, poussant une pointe dans le Sahel, avait porté le ravage jusque sous le canon d'Alger. Rien ne peint mieux l'anxiété des esprits que les projets formés à cette époque de s'en tenir à une *occupation restreinte*, de protéger les travaux agricoles par un *obstacle continu*. On proposait d'enfermer, par une ligne de fossés et de parapets, un champ assez vaste pour suffire pendant plusieurs années aux besoins de la colonie civile. On a peine à croire aujourd'hui qu'un tel plan ait reçu un commencement d'exécution.

En résumé, après la rude campagne de 1840, nous avions conquis la plupart des villes; mais, comme les Arabes et les Kabiles n'avaient pas là leurs biens, pas une tribu n'était encore atteinte dans ses intérêts positifs; la population véritable n'était pas soumise. Abd-el-Kader, toujours vaincu, conservait l'avantage : il pouvait nous provoquer ou nous éviter, appuyé qu'il était sur ses établissemens lointains de Boghar, Thaza, Tekdemt, Saïda. Disposant des Arabes mobiles de la plaine, d'un refuge chez les Kabiles des montagnes, il se trouvait libre d'agir ou d'attendre, et, suivant l'idée qu'ont les Arabes du héros qui doit les affranchir, il était vraiment le *maître de l'heure*.

Une expérience de dix années avait démontré que la domination française ne peut être affermie qu'à la condition d'être généralisée : on se décida à compléter la conquête. Il était constaté que la stratégie européenne était insuffisante en Afrique. Il y avait urgence d'essayer un nouveau système de guerre contre un ennemi qui tirait sa principale force de son extrême agilité. Le général Bugeaud, qui avait attaché son nom à de beaux faits d'armes, et qui, d'ailleurs, avait émis sur la

tactique à suivre en Afrique des idées conformes à celles dont le ministre de la guerre était préoccupé, arriva au gouvernement; on mit à sa disposition un effectif de 78,000 hommes, avec 13,500 chevaux. La guerre d'Afrique prit dès-lors une physionomie nouvelle. Une digression est indispensable pour faire comprendre les innovations qui ont enfin mis nos adversaires hors de combat.

Pendant la première période de la guerre d'Afrique, toutes les expéditions partaient d'Alger : elles étaient faites par des corps d'armée de 6 à 10,000 hommes; leur durée était circonscrite dans deux époques de l'année, le printemps et l'automne, afin d'éviter les pluies et les chaleurs. Qu'on ne s'étonne pas de cette circonspection; une si rude guerre exige un apprentissage que nos soldats n'avaient pas encore fait : ils ne savaient pas, comme aujourd'hui, ménager leurs vivres, leur eau, se créer des abris, découvrir des silos, des sources; ils s'abandonnaient quelquefois à une nostalgie dont on ne trouve plus aucune trace. Par ces motifs, on n'osait les mettre en mouvement qu'aux époques les plus favorables de l'année, dont l'une pouvait comporter six semaines et l'autre environ deux mois. Quant à l'effectif considérable des colonnes, on le croyait indispensable pour faire face à un ennemi dont on ne connaissait jamais ni les ressources ni les intentions, qui, invisible par moment, se déployait tout à coup sur une vaste échelle, au point de mettre parfois en ligne jusqu'à 10,000 cavaliers. La colonne française, alourdie par un convoi proportionné à sa force, ne pouvait suivre qu'une seule route ouverte d'avance par le génie, ou des sentiers arabes qu'il fallait de momens en momens améliorer par des travaux; les étapes devenaient forcément très courtes; à peine atteignaient-elles quatre ou cinq lieues en plaine, deux ou trois lieues en pays de montagne; aussi l'on mettait habituellement trois jours pour se rendre à Blidah, de cette ville trois autres pour arriver à à Médéah, et cinq jours pour Miliana. Étant évalué à 1,500 le nombre moyen de bouches renfermées dans la première place, et à 1,000 celui de la seconde, le seul entretien de ces faibles garnisons pendant une année exigeait le transfert de 365,000 rations d'une part et 547,000 rations de l'autre, sans compter les déchets et les accessoires. Il fallait donc organiser des convois de 2,000 bêtes de somme et les conduire quatre fois à Médéah, quatre fois à Miliana, rien que pour assurer leur subsistance d'une année. Avec le déchargement des convois et le repos nécessaire donné aux troupes de la colonne mobile, la première opération embrassait au moins dix jours, et la seconde quinze jours; en multipliant par le nombre 4 la durée de ces ravitaillemens, on trouve qu'ils absorbent un temps égal aux six semaines de printemps et aux deux mois d'automne qui constituaient alors toute l'époque des expéditions.

On voit, par ce qui précède, à quel point le service administratif devait influer sur les opérations militaires. La révolution introduite dans le système des approvisionnemens par le maréchal Bugeaud a permis de transformer les corps nombreux et pesans de l'ancienne armée algérienne en colonnes actives. Cette innovation a décidé la conquête du pays. Aujourd'hui une colonne d'environ 3,000 hommes renferme quatre ou cinq bataillons d'infanterie, un ou deux escadrons, suivant qu'on doit agir en montagne ou en plaine, une section d'artillerie, une section d'ambulance, un convoi d'administration, le bagage des corps, un troupeau, enfin habituellement un goum, c'est-à-dire une troupe de cavaliers arabes à la tête de laquelle un de nos khalifa ou agha vient aider nos opérations, faire le service des reconnaissances, nous renseigner sur le pays. Au moment du départ, la troupe reçoit six jours de vivres et les porte sur elle; 250 mulets suffisent donc pour assurer la subsistance pendant dix jours : voilà la colonne alimentée pour une quinzaine, se suffisant à elle-même, et, par suite, jouissant d'une entière liberté d'allure. 150 mulets pour le reste des accessoires, c'est beaucoup : ainsi, les *impedimenta* d'une colonne de 3,000 hommes exigeront au plus 400 bêtes de somme, pourvu qu'elles soient en bonne condition de marche, et plutôt en état de dépasser le fantassin que de le ralentir. Le troupeau seul, composé des bestiaux dont on doit se nourrir pendant l'expédition, retarde quelquefois; mais l'arrière-garde et son escorte spéciale en souffrent seules. L'ordre de marche habituel est celui-ci : un bataillon à l'avant-garde, l'artillerie et la réserve, l'ambulance, le convoi de vivres, les bagages, l'infanterie, les escadrons en tête ou sur les flancs de la colonne, ou prenant place dans son intérieur, suivant l'état des lieux ou de la guerre.

Faut-il passer sous des positions inquiétantes? quelques compagnies y sont détachées, les occupent, et, quand tout le monde a défilé, se replient sur les derrières. L'ennemi paraît-il en force? on arrête, le convoi se masse; les compagnies posent leurs sacs à terre, les laissent sous la garde des hommes moins valides, ou, à défaut, d'un peloton commandé; au signal de leurs chefs, elles s'élancent au pas de course, abordent et enlèvent les positions sans avoir tiré quelquefois un coup de fusil : l'armée passe. S'agit-il de camper? l'infanterie forme un grand carré, ses faisceaux à l'extérieur, ses grand'gardes en observation sur les points avancés, ses feux en arrière. En un instant, les sacs de campement sont dépaquetés, agrafés, tendus avec des bâtons coupés en chemin, à défaut, avec des baguettes de fusils. Ainsi se dresse, après la ligne des faisceaux, une rangée de tentes basses où l'on ne peut entrer qu'en se glissant, où les soldats sont très bien garantis pendant leur sommeil de la rosée ou de la pluie. Une tente formée par la réunion de deux sacs de campement abrite deux hommes. Pendant ce

temps, l'état-major, l'artillerie, la cavalerie, le convoi, prennent dans l'intérieur du carré leur place habituelle. Un nouveau genre d'activité se développe. Les corvées s'organisent pour recevoir les distributions ordinaires et pour aller chercher l'eau, le bois et le fourrage. Les feux brillent; la soupe ou le café se préparent; l'heure du repos est arrivée; le bivouac est assis.

La prévoyance de l'administration est merveilleusement secondée, en temps de guerre, par l'industrie du soldat. La surexcitation de la lutte développe en lui une puissance, une lucidité d'instinct presque surnaturelles. Qu'après les fatigues d'une longue marche une colonne arrive au lieu de repos, les rangs sont rompus, la troupe s'éparpille. On voit alors les hommes se répandre dans la campagne, s'orienter, sonder l'espace, et s'accroupir, de temps en temps, pour saisir, dans une direction opposée aux rayons lumineux, des indices à eux connus: ce sont certains reflets, certains aspects de la végétation, nuances subtiles que la froide analyse ne pourrait peut-être pas caractériser, mais que le soldat apprécie par habitude et par instinct. Dès que le symptôme est signalé sur un point, on court, on frappe la terre avec les baguettes de fusil ou les bâtons de voyage; si un bruit sourd indique une cavité, un cri de joie éclate : c'est un silos! En peu d'instans, le grain, changeant de forme en passant de mains en mains, est réduit en farine au moyen de moulins portatifs, pétri avec du levain qu'on a toujours soin d'emporter, cuit dans des fours improvisés ou, plus simplement, sur des charbons, au moyen des gamelles, si bien qu'au repas suivant, on remplace joyeusement le biscuit par du pain frais.

Une colonne alerte et légère comme celle qui est décrite ici fait aisément six à sept lieues par jour, et, dans ce cas, elle opère une grande halte au moment de la plus forte chaleur pour prendre le café. Si l'étape est plus courte, en partant à quatre ou cinq heures du matin, on arrive au bivouac avant midi; alors de petites haltes d'heure en heure suffisent pendant la route. Faut-il redoubler de vitesse, donner la chasse à des émigrations ou voler au secours d'alliés en péril? les goums, la cavalerie, sont lancés en avant; deux ou trois bataillons les appuient au pas de course; les *impedimenta* suivent de loin sous bonne escorte. Ces trois fractions arrivent tour à tour au lieu du rendez-vous, les premières après avoir joint l'ennemi, la dernière à la nuit tombante, et l'on a franchi de la sorte une douzaine de lieues dans un jour. Enfin, dans des cas tout-à-fait exceptionnels, on a formé des colonnes de cavalerie et d'un ou de deux bataillons montés sur des mulets, avec une ou deux colonnes de ravitaillement qui opéraient sur leurs derrières. C'est le maximum de vitesse possible dans un pays où la nature du terrain et les conditions politiques ne permettent pas de négliger la solidité militaire inhérente à l'arme de l'infanterie.

L'introduction du nouveau système fut signalée, dès l'arrivée du général Bugeaud, par la suppression de plusieurs postes, afin d'accroître les forces actives. Nos troupes franchirent alors pour la première fois le Chelif, balayant devant elles la cavalerie de l'émir, et pesant tour à tour sur les tribus les plus riches. Tekdemt et Mascara tombent en notre pouvoir, après quelques combats qui mettent en présence Abd-el-Kader et le nouveau gouverneur. Un avantage marqué obtenu par le général Bugeaud près d'El-Bordj, d'habiles manœuvres exécutées dans la province de Titeri par le général Baraguay-d'Hilliers, élargissent vers le sud le théâtre de la guerre. Saïda, Boghar, Thaza, Sebdou, sont successivement attaqués par nous et abandonnés par l'émir; on y trouve d'assez belles constructions : une forteresse, un hôpital, une manutention, des magasins et des ateliers divers, embrassant depuis la confection des équipemens jusqu'à la fabrique des armes et la fonte des projectiles. Tout est détruit de fond en comble. La puissance de notre ennemi est frappée dans ses bases.

Par suite de ces mouvemens, une tâche de première importance échut au général de Lamoricière : inutile d'ajouter qu'il y déploya cette activité énergique et tenace qui est loyalement appréciée dans les rangs de l'armée. Nommé, vers la fin de 1841, au commandement de la province de l'ouest, il s'établit à Mascara, avec mission d'y mettre à l'épreuve le nouveau système d'occupation. Au lieu de partir de l'idée étroite du ravitaillement, qui eût conduit à immobiliser encore sur ce point une faible et impuissante garnison, il s'appuya sur ce principe, qu'un corps considérable saurait toujours trouver des ressources au dehors, et vivrait en partie sur le pays. Son effectif, de quatre mille hommes d'élite, lui ayant assuré la domination de la plaine, il en eut bientôt enlevé les céréales, vidé les silos, récolté les légumes et les fruits. Ces provisions accessoires, jointes à celles de plusieurs convois réguliers, assuraient la subsistance du corps d'armée pour un temps assez considérable.

La colonne de Mascara venait de prouver que quatre mille hommes constituent une force capable d'agir isolément, apte à vivre, à se mouvoir, à se ravitailler autour d'une base d'opérations donnée : il était tout simple de renouveler cet exemple à Tlemsen, ne fût-ce que pour protéger nos nouveaux sujets. Cette extension du principe acheva, en effet, d'en démontrer l'excellence. La distance des deux places étant moindre que la somme des rayons d'action de leurs colonnes, celles-ci purent se donner la main, concerter des mouvemens, et, pour peu qu'il y eût à Mostaganem et à Oran quelques forces mobiles, toute la région comprise entre ces quatre points se trouvait comme enveloppée dans un carré de baïonnettes; l'ennemi qui aurait osé y pénétrer eût été rejeté d'une colonne sur l'autre, sans espoir de retraite. Les Arabes perdaient ainsi les avantages de leur mobilité.

Il devenait évident qu'en prolongeant sur toute l'Algérie deux lignes de places, la première sur la côte, la seconde à une distance moyenne de vingt lieues dans l'intérieur, on dominerait complétement le pays. La zone intermédiaire serait maîtrisée par la surveillance et la menace du châtiment; les populations méridionales seraient enchaînées par cette loi de leur existence qui les asservit au dominateur du Tell. On entreprit de généraliser ce plan par l'augmentation d'effectif que reçurent Médéah et Miliana, plus tard par la création d'Orléansville et enfin par celle d'Aumale. Tous ces points devinrent des chefs-lieux de subdivisions, des centres d'action de colonnes mobiles; ils produisirent dans leur cercle topographique les mêmes effets qu'on avait obtenus à Mascara et à Tlemsen.

L'énergie guerrière de l'ennemi étant ainsi paralysée, sa résistance sur le champ de bataille ayant perdu presque toutes chances de succès, il restait à frapper les populations arabes dans leur moral et dans leurs intérêts matériels. Plusieurs corps d'armée sont mis à la fois en mouvement; ils tiennent la campagne pendant vingt mois, croisant leurs marches, poussant des pointes rapides sur les groupes menaçans. La politique venant en aide à la force, on empêche les coalitions de tribus en créant à chacune des dangers personnels, des intérêts inconciliables. Ces combinaisons produisent pour un moment des effets merveilleux. Des soldats, des marchands isolés ou par petits groupes, commencent à circuler entre nos différentes places. La sécurité paraît s'établir sous la surveillance des populations, rendues responsables des délits commis sur leur territoire.

Toutefois l'émir n'était pas homme à contempler froidement, à accepter comme un fait accompli la ruine de son empire; il méditait d'en recueillir les débris et de le reconstituer sous une nouvelle forme. Cette forme était celle du génie arabe proprement dit, l'existence nomade. Ainsi, dans le duel entre le génie français et l'instinct arabe, l'homme civilisé se perfectionne sans cesse et s'élève à force d'art au-dessus des obstacles; le barbare, sans cesse déçu dans ses incomplètes tentatives de progrès, retourne aux conditions de la vie primitive. Désormais Abd-el-Kader aura pour capitale une ville de tentes, la *zmala;* pour sujets, des tribus enlevées de force ou volontairement fugitives; pour ressources, les grands troupeaux de cette multitude errante; pour moyen de gouvernement, l'activité de ses cavaliers pillards et la menace de ses vengeances.

Nos troupes sont à peine rentrées dans leurs quartiers d'hiver, après vingt mois de fatigues, qu'Abd-el-Kader tombe comme la foudre au milieu de l'Ouarsenis, encore ému de notre invasion récente. Plusieurs des chefs nommés par nous sont massacrés ou mutilés. L'effroi gagne nos partisans; ceux de l'ennemi lèvent la tête. De proche en proche éclate une insurrection formidable, qui ne s'arrête qu'aux murs de

Cherchel et de Miliana. Il faut que nos colonnes reprennent l'offensive. Trois mois d'opérations incessantes, pénibles, obstinées, nous rendent les anciennes soumissions et un assez grand nombre de nouvelles.

L'émir, lâchant pied devant nous, s'était retiré dans la région des hauts plateaux, où l'Ouarsenis le protégeait comme une immense barrière, et d'où il agissait à la fois par les deux extrémités de sa base contre nos subdivisions de Médéah et de Mascara. Il était difficile de l'atteindre à une si grande distance; il était impossible de l'y laisser en repos. Dès-lors on dut se mettre en mesure d'occuper les plateaux supérieurs. Cette nécessité de suivre au loin un peuple qui se dérobe, d'occuper tous les points dominateurs, de verser sans fin des légions et des trésors sur un champ qui s'élargit sans cesse, est la fatalité de ce genre de guerre; c'est l'expiation des peuples conquérans. L'Angleterre en a fait la ruineuse expérience dans l'Inde; aujourd'hui même de nouvelles attaques la condamnent à élargir encore la base déjà exagérée de sa puissance. En Algérie, du moins, la force d'expansion qui nous est nécessaire pouvait être calculée. La logique de la stratégie nous avait amenés du littoral dans les plaines, des plaines sur les montagnes; elle allait enfin nous conduire à la lisière du Tell, mais ce devait être le dernier pas en avant. L'étude politique et topographique du pays nous avait appris qu'il serait inutile d'aller plus loin, parce que la possession des céréales du Tell placerait sous notre dépendance absolue les peuplades sahariennes. Les postes avancés de Boghar, Teniet-el-Ahd, Tiaret, Saïda, Daïa et Sebdou furent fondés. Ils eurent pour effet d'asseoir solidement notre domination dans la région la plus belliqueuse, d'y assurer notre surveillance armée jusqu'aux confins du petit désert.

De si larges combinaisons devaient faciliter des faits d'armes également glorieux pour les généraux qui conçurent et pour les troupes qui exécutèrent. Il est juste de rappeler une vigoureuse expédition conduite par le général Tempoure, qui eut pour résultat la destruction de 800 guerriers d'élite et la mort de Sidi-Embarek, le plus habile lieutenant d'Abd-el-Kader, celui de tous nos ennemis qui répondait le mieux à l'idée que nous nous faisons d'un homme de guerre. On sentira également l'importance d'un coup de main, audacieux jusqu'à la témérité, mais qui eut l'excuse du succès. Après avoir franchi plus de quinze lieues dans une marche de nuit, le duc d'Aumale surprend, à la tête de 500 cavaliers, la zmala, où les Arabes sont réunis en nombre dix fois plus grand. L'émir perd en quelques momens 300 soldats qui tombent sur la place, 4 drapeaux, 1 canon, presque tout son matériel de guerre, presque toutes ses richesses; il perd 4,000 de ses partisans qui sont emmenés prisonniers; il perd surtout le prestige qui fait sa force. Cette action d'éclat le réduit, aux yeux des siens, à l'état de partisan traqué; elle voue à la désolation les familles associées à sa fortune.

Abd-el-Kader n'avait pas été sans pressentir que l'espace et les popu-

lations finiraient par lui manquer en Algérie. Cet homme, fécond en ressources, avait pris des mesures pour puiser au besoin dans le Maroc. Un embrasement de ce côté était plus dangereux pour nous que le foyer qu'on venait d'éteindre. L'état religieux de l'Algérie et les liens de toute espèce qui l'unissent aux deux régences limitrophes ne permettent pas à un gouvernement chrétien l'espoir d'y dominer en paix, s'il n'entretient de bonnes relations, et même s'il n'exerce une haute influence dans les cours de Tunis et du Maroc. L'écueil est principalement du côté de ce dernier état : la suprématie traditionnelle, l'indépendance religieuse et politique de son chef, joints à l'affaiblissement de son autorité réelle, la brutalité des populations, la multitude et la ferveur de ces sociétés religieuses qui obéissent à l'impulsion d'un supérieur fanatique, le prestige que l'émir sait conserver même dans le revers, tout semblait réuni, dans la question du Maroc, pour préparer des difficultés sérieuses à la politique française.

Sans craindre la guerre, la France désirait l'éviter. Provoqués depuis long-temps par l'effervescence que les prédications d'Abd-el-Kader avaient produite dans le Riff, nos généraux se contentaient d'affermir leurs points d'appui dans la prévision d'une lutte sérieuse. Notre modération ne pouvant préserver le Maroc des désastres où l'entraînait son fanatisme aveugle, on eut enfin recours à la force. Tanger et Mogador furent bombardés; en même temps, la grande et tumultueuse armée réunie autour du fils de l'empereur pour la guerre sainte était entièrement dispersée sur les rives de l'Isly. Ce n'est pas le lieu d'insister sur ces beaux faits d'armes; il est à noter seulement que la tactique déjà si variée de notre armée de terre s'est enrichie à Isly d'un nouvel ordre de combat, *le carré des carrés*.

Tombé sans énergie et sans ressources au milieu d'une population dont la fidélité était douteuse, Abd-er-Rahman sentit qu'il ne pouvait se relever qu'en s'appuyant sur ceux qu'il avait provoqués. La France avait ses raisons pour désirer la paix. Des sacrifices onéreux et humilians pour le Maroc auraient pu déterminer la chute de l'empereur; il en fût résulté, pour les dominateurs de l'Algérie, une situation inquiétante, un accroissement de dépenses hors de proportion avec la contribution de guerre qu'un vainqueur imprévoyant aurait demandée, peut-être sans l'obtenir. Le principal bénéfice de la victoire n'était-ce pas la sécurité sur les frontières qui avaient été jusqu'à ce jour un champ de bataille? On s'en tint donc à exiger d'Abd-er-Rahman une reconnaissance formelle des droits que nous a donnés la conquête, et dans ses propres états une police vigilante et conforme à nos intérêts. On convint en outre de fixer la délimitation des frontières entre les possessions françaises et celles du Maroc, en prenant pour règle l'état des choses mutuellement accepté sous la domination des Turcs.

Cette dernière convention n'était pas sans portée pour la France. A

chaque pas fait vers le sud, on appréciait de plus en plus l'importance commerciale de la région saharienne. Au centre d'une oasis s'élève ordinairement un *ksar*, c'est-à-dire un village fortifié, qui est un foyer d'industrie très actif et, par conséquent, un dépôt de richesses. C'est dans ces ksars qu'une population sédentaire fabrique les tissus de laine, les cuirs maroquinés, la sellerie, les armes, la poudre, les aromes, qui sont échangés contre les grains nécessaires à la subsistance des tribus nomades. Entre les Marocains et les Turcs, qui se disputaient depuis long-temps les droits de la souveraineté, les ksars du désert d'Oran s'étaient accoutumés à une sorte d'indépendance : leurs sympathies étaient pour le Maroc, où résident leurs chefs religieux, et ils avaient dirigé vers l'ouest le courant de leurs échanges, au préjudice du Tell algérien. Le général de La Rue fut appelé à négocier le traité de délimitation qui devait établir les droits respectifs des deux états. Par ses soins, la ligne qui sépare l'Algérie du Maroc fut prolongée nettement jusqu'à l'extrémité du désert habitable. On désigna les tribus nomades dépendantes de chacun des deux états, et, sur neuf ksars du Sahara d'Oran, sept furent attribués à la France. Ce résultat était d'autant plus important, que non-seulement le territoire, mais des sujets musulmans se trouvaient ainsi faire l'objet d'un partage entre un empereur du Maroc et un prince chrétien.

Après la ruine des projets d'Abd-el-Kader et le châtiment du Maroc, la guerre, qu'on croyait éteinte, se rallume avec un caractère nouveau. Ce n'est plus une combinaison émanée du chef politique, c'est une explosion instinctive et soudaine, un réveil fiévreux de passions populaires. La scène qu'Abd-el-Kader laissait vide allait se remplir d'illuminés sauvages. Un des principaux alimens du fanatisme arabe consiste en prophéties plus ou moins poétiques, généralement attribuées à des marabouts de grand renom, et propres à flatter les passions populaires. Les plus accréditées depuis seize ans sont naturellement celles qui annoncent l'expulsion des infidèles, en prédisent l'époque, donnent le signalement du libérateur en exaltant les merveilles de son règne. Un jeune homme d'une rare énergie, originaire du bas Chelif, se présente comme le héros annoncé par toutes ces légendes. Sa parole enthousiaste et des miracles apocryphes le placent à la tête d'une petite bande; des succès en font un grand chef. Bientôt tout le Dahra, tout l'Ouarsenis, s'agitent à sa voix; la plaine de Chelif est en feu : sur vingt points de l'Algérie, se dressent des agitateurs qui prennent tous, comme leur modèle, le nom de Mohammed-Ben-Abd-Allah, et le surnom de Bou-Maza.

Abd-el-Kader reparaît pour exploiter la crise : l'homme politique et l'aventurier, entre lesquels il n'existe qu'un échange de haine et de mépris, s'unissent et concertent un soulèvement général et simultané

dans l'ouest. Il faut de nouveau combattre partout et contre tous. Quelques-uns de nos détachemens sont surpris et accablés par des forces supérieures; c'en est assez pour pousser jusqu'à l'exaltation frénétique l'orgueilleuse confiance des révoltés. Peu à peu, le chaos sanglant se débrouille : les plans se dessinent de part et d'autre. On entrevoit qu'Abd-el-Kader, désespérant de régner sur le sol algérien, veut du moins nous ravir nos sujets. Ses lieutenans et lui-même sillonnent le pays avec des bandes de cavaliers, chassant devant eux les tribus, les poussant à l'émigration, laissant, pour traces de leur passage, la ruine et l'incendie. Deux grandes tribus, les Hachem et les Beni-Amer, d'autres fractions moins importantes, disparaissent ainsi pour toujours du territoire algérien.

Le retour précipité du maréchal, imprimant aux opérations plus d'ensemble et d'activité, a bientôt coupé court aux progrès de l'insurrection. Abd-el-Kader est obligé de renoncer à son dessein; mais il n'est pas pour cela à bout de ressources. Son grand secret est de frapper les esprits : il sait qu'avec les Arabes, les effets apparens ont la portée d'un succès réel. Battu et poursuivi, il prend une de ces résolutions désespérées qui ont chance de réussite par l'excès de leur témérité : il imagine de percer à travers nos postes jusqu'à la Metidja et d'épouvanter le Sahel d'Alger, afin de pouvoir dire aux siens qu'il nous a ramenés aux plus mauvais jours de 1840. La plaine de la Metidja n'est accessible que par deux points, à l'est et à l'ouest, dans l'abaissement des montagnes qui l'encadrent. L'émir essaie la route de l'ouest : il la trouve barrée. S'élançant aussitôt vers le sud, il tourne, par les plateaux supérieurs, le grand massif de l'Ouarsenis, se flattant d'envahir la Metidja par l'est, après avoir échoué dans la direction opposée. Il entraîne dans sa course les peuplades les plus belliqueuses, bouleverse celles qui hésitent, prépare, par ses affidés, un soulèvement dans la Kabilie. Un mouvement si excentrique, exécuté à tire d'aile, cause d'abord parmi nos généraux quelque indécision. Le maréchal appuie instinctivement vers la province centrale; il apprend tout à coup qu'Abd-el-Kader a débuté par une razzia considérable sur les Isser, mais que, ses bandes s'étant oubliées dans le pillage, le général Gentil a pu les surprendre et leur faire subir un grand désastre. Soudain les ordres volent; toutes les troupes, échelonnées jusqu'aux limites du désert, pèsent en même temps sur les populations suspectes pour empêcher l'émir d'y prendre un nouveau point d'appui. Poursuivi et atteint plusieurs fois, notre ennemi voit s'évanouir les derniers débris de sa troupe. Il échappe péniblement, suivi de quatorze cavaliers, ne devant son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Sans être agressive, la grande Kabilie était dangereuse : on avait vu dans toutes les guerres précédentes la chaîne des tribus insurgées se

rattacher à elle comme un massif inébranlable. La soumission volontaire des principaux chefs venait de nous ouvrir une voie pacifique jusqu'aux sommets du Jurjura : ces actes spontanés devaient influencer au plus haut point les riches tribus centrales, qui restaient seules à réduire. On ne pouvait guère différer cette dernière conquête, à moins de la refuser tout-à-fait. Deux corps d'armée d'environ huit mille hommes accomplirent en un mois cette grande opération et sans pertes sensibles. Deux engagemens couronnés par le brillant combat d'Azrou apprirent aux montagnards que toute résistance était vaine. Aussi, le 25 mai 1847, notre camp sous les murs de Bougie fut-il témoin d'une cérémonie d'investiture générale à laquelle ne manquait presque aucune tribu considérable de la grande Kabilie. De nouvelles soumissions ont été recueillies récemment. Les premiers paiemens de l'impôt ont été acquittés. Une contrée riche et industrieuse offre à notre armée des communications que les Turcs n'ont jamais su ouvrir, et à notre commerce des ressources imprévues.

Un calme à peine interrompu par des mouvemens sans portée a régné sur l'Algérie depuis cette époque. Notre conquête semble même avoir reçu sa sanction définitive. Abd-el-Kader, poussé à une lutte inégale contre l'empereur de Maroc, écrasé, plutôt que vaincu, sous la pression d'une masse irrésistible, s'est incliné sous la domination française, en remettant ses armes entre les mains du général de Lamoricière. Après la soumission d'un tel ennemi, une guerre sérieuse contre les indigènes semble impossible. La noblesse d'origine, le prestige de la sainteté, de la bravoure, de l'éloquence, l'énergie grave et contenue, l'intelligence du progrès européen unie aux instincts de sa propre race, toutes les qualités qui peuvent passionner des Arabes, Abd-el-Kader les réunissait. Toujours et partout, les hommes de cette supériorité sont exceptionnels; mais, dût-il sortir du sein des tribus arabes un autre homme d'égale valeur, il ne serait pas redoutable au même point. Quel que soit le génie d'un chef, il lui faut du temps, il lui faut des occasions pour apprendre son nom à la foule. La popularité d'Abd-el-Kader est un héritage de famille, accru par un labeur de quinze années. Son pouvoir date d'une époque où la France n'était pas encore en mesure d'y faire contre-poids. Qu'un nouveau libérateur se relève aujourd'hui : comprimé aussitôt par nos ressorts stratégiques, il sera anéanti avant d'avoir propagé son influence. Voilà pourquoi la ruine d'Abd-el-Kader a été saluée, à juste titre, comme le gage d'une pacification durable.

L'impression qui reste de tous les détails qui précèdent, c'est que nos possessions algériennes sont désormais à l'abri d'un péril sérieux, du moins de la part des Arabes. Un effectif, trop considérable peut-être (il est encore de 75,000 hommes), soutenu par 6,000 hommes de troupes indigènes et par 15,000 colons organisés en milices, est dissé-

miné dans cinquante-trois villes ou villages plus ou moins fortifiés. Toute la surface du sol habitable se trouve ainsi couverte d'un réseau de postes espacés d'une vingtaine de lieues au plus. Ces postes sont autant de centres d'approvisionnemens, de sorte que chaque colonne mobile, tirant ses subsistances du point dont ses évolutions la rapprochent le plus, et n'éprouvant jamais de difficultés sérieuses à se ravitailler, acquiert une indépendance de mouvemens qui décident de sa supériorité. D'autres gages de sécurité, plus précieux encore, se trouvent dans les traditions de l'armée d'Afrique. Grace à l'instinct remarquable du soldat français, à l'esprit progressif, au profond sentiment militaire des officiers de tous grades, il s'est formé là comme une école pratique, où chacun apporte, non pas seulement la solidité du devoir, mais l'entraînement de la conviction. Ainsi s'est établie, depuis les premiers jusqu'aux derniers rangs, une confiance réciproque qui promet la victoire et suffit presque à l'assurer. Grande par sa force, cette armée ne l'est pas moins par son humanité. On va voir qu'appelée spécialement au gouvernement des indigènes, elle n'inspire déjà plus ni ressentiment ni haine à ceux qu'elle a tant de fois vaincus et qu'elle retient subjugués.

II. — GOUVERNEMENT DES INDIGÈNES.

Les sujets algériens de la France se classent naturellement en deux catégories : 1° les indigènes établis dans les villes ou districts occupés par nous, recherchant, pour ainsi dire, le bénéfice de la loi française et associés plus ou moins aux intérêts européens; 2° la population rurale, c'est-à-dire les nombreuses tribus disséminées sur une surface égale aux deux tiers du sol français, races diverses, subissant avec plus ou moins de résignation la conquête française, mais restées jusqu'ici en dehors du mouvement civilisateur.

La qualification de *hadar* ou citadin s'applique particulièrement aux Maures, aux Juifs, aux nègres. Les Kabiles et les Arabes ne font séjour dans les villes que passagèrement, lorsqu'un intérêt les y retient. Il est difficile d'apporter au recensement de la population indigène toute l'exactitude désirable. Il y a une dizaine d'années, on évaluait vaguement à 55,000 ames le nombre des hadar en résidence dans les dix-huit villes ou districts dominés alors par les armées françaises. Ces mêmes localités renferment aujourd'hui au moins 76,000 habitans de race africaine; de plus, on a conquis ou créé, depuis cette époque, treize villes ou centres de population qui réunissent environ 12,000 musulmans, ce qui porte à 88,000 le nombre des indigènes domiciliés actuellement dans les villes, engagés dans nos affaires et faisant à leur insu l'apprentissage de notre civilisation.

Il serait fort intéressant de constater avec exactitude comment s'o-

père cet accroissement de la population indigène; mais les mœurs musulmanes rendent une telle vérification très difficile. Il a fallu jusqu'à ce jour s'en tenir à des déclarations irrégulières et incomplètes, surtout en ce qui concerne les naissances : ainsi s'explique une invraisemblance qu'on remarque entre l'augmentation du nombre des indigènes dans les villes et l'infériorité du nombre des naissances comparativement à celui des décès. Suivant les tableaux de l'état civil, il y aurait eu en 1844, dans les familles musulmanes, 645 naissances pour 2,190 décès, et l'année suivante, 676 naissances pour 2,383 décès. Il est hors de doute que les musulmans, par sentiment de jalousie instinctive, s'appliquent à dissimuler la naissance de leurs enfans. Dans la race juive, où les mêmes préjugés sont moins puissans, les naissances déclarées sont en nombre bien supérieur aux actes de décès. Toutefois, les femmes étant beaucoup moins nombreuses que les hommes parmi les Africains comme parmi les colons européens, il faut reconnaître que la reproduction est insuffisante pour compenser les effets de la mortalité, et que l'accroissement de la population indigène, dans nos villes, résulte d'une attraction opérée par nous sur les hommes des tribus rurales.

C'est là un heureux symptôme dont la signification est d'autant plus favorable, que, depuis la conquête, les prix des alimens et des objets de consommation les plus nécessaires se sont élevés, en moyenne, au quintuple. Avant 1830, on pouvait acheter à Alger un bœuf pour 18 à 20 fr., un mouton pour 2 fr. 50 cent., un cent d'œufs pour 1 fr. 20 cent., une pièce de volaille pour 50 cent. au plus. Cent oranges coûtaient 1 fr. La mesure de blé en usage dans le pays équivalait au taux de 6 francs l'hectolitre. Les prix baissaient encore, dans les villes secondaires, proportionnellement à leur éloignement et à leur importance. Aujourd'hui, la valeur des objets de consommation suit en général le niveau des marchés européens. Cet enchérissement de toutes choses est la résultante de deux causes agissant en sens contraire : d'une part, les besoins de la population nouvellement introduite, besoins disproportionnés avec les ressources locales, et, d'autre part, la diffusion des richesses monétaires apportées dans le pays par les Européens. La perturbation jetée ainsi dans les habitudes de la vie matérielle est un fait favorable au principe de la conquête. Pour les fanatiques auxquels répugne tout contact avec les infidèles, l'équilibre entre les revenus et la dépense a été rompu, et ils ont dû fuir le séjour des villes; mais les hommes actifs et industrieux, en nombre beaucoup plus grand, ont été attirés par les chances avantageuses que leur offraient les besoins des conquérans et le mouvement de la vie européenne : ils ont trouvé dans les profits d'un petit commerce ou dans des salaires élevés un dédommagement au surcroît de dépense que la civilisation leur impose. Ainsi, un simple phénomène économique, l'enchérissement des marchandises

par l'effet d'une circulation plus abondante, deviendra de plus en plus un moyen de domination. Il appauvrira ceux qui nous sont hostiles, il enrichira ceux qui viennent à nous. Déjà plus de 5,000 indigènes sont voués à des industries qui les assujétissent à la patente.

Les Africains domiciliés dans les villes devenues françaises ne sont pas les seuls qui soient liés d'intérêts avec nous. Un grand nombre d'indigènes, sans être fixés dans les centres européens, y séjournent plus ou moins long-temps pour y trafiquer ou pour y gagner des salaires en qualité d'hommes de peine. Ainsi, la population sédentaire des villes se trouve augmentée par une population flottante, composée d'ouvriers groupés en corporations, suivant les affinités de races ou d'industrie.

Il y a en Algérie, comme partout, des territoires ingrats, dont les habitans sont réduits à venir chercher dans les villes des moyens d'existence. Ces émigrans sont en général de grossiers montagnards auxquels semble appartenir le monopole des professions pénibles. Les plus nombreux sont les Kabiles, sortis en général des montagnes qui rayonnent de Setif à Bougie. Du Sahara viennent les Biskris, ou habitans de Biskra; les Laghouats, originaires de la chaîne de Djebel-Amour; les Mozabites, dont l'oasis marque la limite extrême où s'arrête la domination française, où commence le grand désert. Ces races nomades fournissent aux villes algériennes presque tous les ouvriers de la dernière classe, les portefaix, les manœuvres, les terrassiers, les maçons, les charbonniers, les baigneurs, les conducteurs d'animaux : le choix de leur résidence, la durée de leur séjour, n'ont d'autre règle que leur intérêt. Les Turcs avaient distribué ces mercenaires en corporations, en attribuant à chacune d'elles le privilége d'un ou plusieurs métiers. Cette organisation a été réformée en ce qui portait atteinte au principe de la liberté industrielle; mais on a conservé, en les fortifiant, les mesures disciplinaires. On compte aujourd'hui sept corporations disséminées par petits groupes dans les principales villes de l'Algérie. Depuis sa réorganisation, cette classe d'ouvriers nomades n'a cessé d'accroître en nombre, preuve de l'activité progressive des transactions. En 1838, les corporations d'ouvriers indigènes en résidence temporaire à Alger formaient un effectif moyen de 3,382 membres. Les derniers recensemens constatent, pour toutes les villes de l'Algérie, une moyenne qui flotte entre 25,000 et 27,000 ames. On doit considérer, enfin, que les indigènes des tribus rurales fournissent environ 1,800,000 journées de présence sur les marchés des villes, et que ce mouvement équivaut, pour la prospérité des centres européens, à un accroissement de population d'au moins 6,000 ames.

Les tribus rurales, qu'on a crues long-temps indomptables, se sont inclinées sous une discipline qui est, à nos yeux, la base la plus sûre de notre établissement. On discutait encore, il y a deux ans, sur le chiffre de cette partie de la population. Après des assertions exagérées en sens

contraire, il est accepté aujourd'hui que les groupes épars sur l'immense surface de l'Algérie fournissent un total d'environ 3 millions d'ames.

Rien ne rappelle moins la noble idée qu'éveille, en Europe, le mot de nation, qu'un pays si différent du nôtre, si divers en lui-même. Entre l'Arabe nomade et l'habitant des oasis, entre le Berbère kabile et le Berbère chaouia, il n'y a qu'un lien, la sympathie religieuse : du reste, diversité de langage, de coutumes, d'idées, d'intérêts, d'état social. Si l'égalité la plus absolue devant une seule loi, qui est le Koran, est le premier principe de l'islamisme, cette égalité écrite dans la loi devient une illusion en Algérie : ce pays, où aucune hiérarchie dans l'état des personnes n'est reconnue légalement, est celui où la noblesse de fait, celle qui résulte de l'influence des noms et d'une clientelle de famille, est la plus puissante. Cette suprématie des grandes races prend les formes les plus diverses. Dans le voisinage du Maroc, où le fanatisme est plus ardent, l'influence appartient aux familles religieuses. Dans l'est domine une féodalité héréditaire, comme un souvenir vénéré de la vie patriarcale. Parmi les Kabiles, le respect pour les grandes familles se combine avec le principe de l'élection.

Au milieu d'un tel monde, la vie individuelle est à peine possible, si ce n'est pour les habitans des villes : l'unité, ce n'est pas l'homme, c'est la tribu. Chaque tribu a sa loi d'existence à laquelle elle obéit avec une régularité instinctive. Il y en a qui sont complétement sédentaires; il y en a qui sont toujours nomades; d'autres accomplissent un mouvement d'oscillation entre des limites qu'elles ne franchissent jamais. Dans un rayon assez étendu autour des principales villes, les tribus, brisées de longue date à l'obéissance par l'action du gouvernement turc, vivent dans l'isolement et la défiance. Plus loin, on les verra se grouper en fédérations qu'il est prudent de surveiller. Une partie des tribus conservent leur intégrité primitive; souvent elles s'éparpillent en nombreuses fractions. La propriété est diverse autant que les hommes : il y a des terres d'habitation et des terres de parcours, des biens personnels et des biens collectifs, des territoires civils et des fiefs militaires. Ce qui fait la richesse, c'est, pour le montagnard du nord, le toit de chaume et le jardin; pour le Saharien, l'eau qui crée une oasis; au centre, c'est la vaste plaine propre au labour. Il a fallu plusieurs années pour discerner mille circonstances de ce genre : on doit en tenir compte pour adoucir ces douloureux froissemens que cause toujours le joug étranger.

La domination d'un tel pays était plus facile pour les Turcs que pour nous; les vainqueurs ne se piquaient pas d'équité à l'égard des vaincus. Aussi, rien de plus simple que le gouvernement de l'ancienne régence : c'était l'exploitation par la terreur. Dans chaque province, un bey exerçant un pouvoir à peu près absolu, à la seule condition de fournir à la régence une certaine somme d'impôts; dans les villes importantes, un

officier turc pour commander la garnison; les cavaliers du makhzen, c'est-à-dire des tribus militaires semées habilement sur les grandes lignes de communication; la responsabilité de tous les chefs locaux, une surveillance inquiète; le châtiment aussi rapide que le soupçon : tel est le régime au moyen duquel l'ancienne régence a pu conserver son empire avec une armée régulière d'environ 15,000 hommes.

Les Turcs ne songeaient qu'à exploiter l'Algérie, au risque de l'épuiser. La France veut l'administrer, et, s'il se peut, l'enrichir, afin d'obtenir un dédommagement aux sacrifices que lui impose sa noble tâche. Cette différence indique nettement ce qui a dû être conservé dans les traditions turques, et ce qui a dû être changé.

L'institution du makhzen a été restreinte : il n'eût pas été prudent de confier exclusivement la sécurité du pays à ces colonies guerrières dont la fidélité peut être subitement ébranlée par un accès de fanatisme. Il n'y a plus de tribus makhzen dans la province de Constantine. On en a conservé trois dans la province d'Oran, trois autres dans la province d'Alger. Ces auxiliaires sont tenus de monter à cheval et de suivre l'armée française à la première réquisition. Toutefois, ne faisant pas un service régulier, ils peuvent se contenter d'une solde de 15 francs par mois et par homme, avec l'espoir d'une ration de campagne en cas de service actif et d'une indemnité de 250 francs par cheval tué.

Le principe de notre politique à l'égard des indigènes est d'intéresser à notre cause les chefs de familles influentes, de les employer à la surveillance de ceux qui sont accoutumés à respecter leur autorité. Ce principe est généralement appliqué dans l'est; il a dû subir quelques exceptions dans la province d'Oran, où les tribus ont pour chefs des marabouts d'autant plus vénérés qu'ils sont plus intraitables dans leur fanatisme. Il y avait une transition à observer pour accoutumer les indigènes à supporter directement la domination étrangère. Ainsi, dans les territoires arabes, on réserve aux Arabes tous les emplois secondaires, en les enfermant dans les cadres de l'administration française, de manière qu'ils ne soient que des instrumens sous la main des commandans de nos postes militaires.

L'art de gouverner les indigènes par eux-mêmes a été essayé par le maréchal Valée dans la province de Constantine. Cette organisation s'est complétée successivement suivant le progrès de nos armes. Aujourd'hui, la France gouverne les tribus algériennes au moyen d'une centaine d'agens recevant un traitement, parmi lesquels on compte 7 khalifa, 61 agha de diverses classes, 20 kaïd. Ces officiers indigènes sont des espèces de commissaires chargés de transmettre aux tribus et de faire exécuter les ordres de l'autorité française; ils sont les commandans naturels des musulmans appelés à prendre les armes dans les limites de leur juridiction. Leur fonction les oblige à répartir et à percevoir les impôts, à faire rentrer les amendes, à poursuivre les délits,

à guider les mouvemens des troupes françaises. Un de leurs principaux moyens d'action est la surveillance des marchés. Dans les pays où les communications ne sont pas régulièrement établies, le marché, qui réunit forcément les peuplades lointaines, a l'importance d'une assemblée politique. C'est au marché que le kaïd saisit et force au paiement de l'impôt les tribus rétives : c'est par le besoin d'un marché qu'on domine les Kabiles et les Sahariens, condamnés à échanger les produits de leur industrie contre les céréales des Arabes de la plaine.

Les agha, kaïd et autres fonctionnaires indigènes sont nommés sur la présentation des commandans de province; il est prescrit à ceux-ci de se faire éclairer sur le mérite des candidats par une sorte d'enquête faite auprès des agens français ou indigènes de la localité. La nomination des agens d'un ordre inférieur doit être renouvelée chaque année. On s'est assuré ainsi de la fidélité des kaïd et des cheick, qui exercent sur les tribus une action directe. Cette investiture annuelle devient à la fois une récompense pour celui qui est maintenu dans sa fonction et une menace pour le prévaricateur. Sous les Turcs, les officiers de police, loin d'être payés par le gouvernement, étaient obligés de renouveler chaque année les gratifications qu'il fallait faire au bey et à ses ministres pour obtenir le diplôme; ils se dédommageaient en pillant leurs administrés. La France devait mettre fin à un tel brigandage. Les chefs indigènes reçoivent aujourd'hui un traitement à titre de solde et comme indemnité des frais d'administration qu'ils ont à supporter. Ce service figure au budget de l'état pour la somme de 450,000 fr.

La suppression du plus grand nombre des tribus du makhzen aurait laissé les agens français désarmés au milieu des populations arabes. Un arrêté du 16 septembre 1843 institua donc une milice spéciale qu'il ne faut pas confondre avec les corps indigènes classés comme auxiliaires dans l'armée active. On distingue par les noms de *khiéla* (cavaliers) et de *askar* (fantassins) ces miliciens, qui font un service de gendarmerie, et dont l'organisation rappelle celle des anciens janissaires. Ils vivent chez eux du produit de la terre ou d'une industrie, sans être enrégimentés, sans autre obligation que de prendre les armes pour protéger les chefs auxquels l'autorité française est déléguée et assurer l'exécution de leurs ordres. L'appel qui leur est fait au besoin ne les éloignant que très rarement de leurs intérêts, ils peuvent se contenter d'une solde très faible, même en supportant les frais de leur équipement. Cette solde a été uniformément fixée à 1 franc par jour pour les cavaliers et 50 centimes pour les fantassins. Le nombre de khiéla ou d'askar qu'un chef indigène peut enrôler est déterminé par l'allocation qui lui est faite. Ainsi, quoique entièrement à la disposition des officiers qui administrent les territoires arabes, cette force locale n'en reste pas moins soumise au contrôle de l'autorité supérieure.

L'effectif réglementaire des khiéla, des askar et des cavaliers du

makhzen a dû subir des modifications commandées par les besoins imprévus. Le budget subdivise en deux classes ces milices locales : 1° celles qui obéissent directement aux autorités, 2° celles qui sont mises à la disposition des chefs indigènes. Les premières, inscrites sous la dénomination de troupes auxiliaires, se composaient, en 1847, de 1,690 cavaliers du makhzen, de 162 khiéla chargés de la correspondance, et de 681 askar : la dépense totale était de 758,811 francs. Les autres corps recrutés directement par les chefs arabes formaient alors un effectif de 595 cavaliers et 450 fantassins; ils figuraient à la charge de l'état pour 300,000 francs. Il est incontestable que ces troupes irrégulières, agissant sur place, facilitant le commandement des Arabes éloignés de nos points d'occupation, épargnent à l'armée des déplacemens et des fatigues qui causeraient une dépense bien plus considérable encore. On doit citer comme un fait digne de remarque que, dans la province de Constantine, qui est vaste comme quinze départemens français, moins de 500 hommes payés à raison de 1 franc par jour suffisent pour entretenir la sécurité des routes et faire le service des dépêches.

A mesure que notre autorité se consolidera, nous aurons moins besoin d'utiliser le crédit des chefs indigènes. Dans plusieurs localités, l'influence morale de nos *bureaux arabes* efface déjà le prestige des grandes familles. Dans l'origine, un officier, attaché au cabinet du gouverneur-général sous le titre d'*agha des Arabes*, fut spécialement chargé de nouer des relations pacifiques avec les tribus de l'intérieur, et de faire exécuter, au-delà des avant-postes, les mesures répressives qui ne nécessitaient pas une expédition en règle. Ce fut le premier germe de l'institution la plus féconde. Une surveillance mal définie était confiée au libre arbitre d'un officier isolé. L'expérience fit sentir que les rapports avec les indigènes, l'intervention dans leurs démêlés, la tutelle de leurs intérêts, constituaient une portion considérable de la souveraineté. En conséquence, le général Damrémont supprima la charge d'agha des Arabes et la remplaça par une direction centrale qui devait renouer toutes les affaires arabes à la politique générale de la haute administration. A peine eut-on le temps de mettre à l'épreuve ce nouveau mécanisme. Le soulèvement des tribus, en 1839, ne laissa plus de place à l'intervention pacifique de nos officiers, et les rapports avec les indigènes rentrèrent dans les attributions de l'état-major. Tant que dura la crise, on n'eut plus que des ennemis à combattre, au lieu de sujets à administrer.

A l'arrivée du maréchal Bugeaud, en 1841, il ne restait plus de l'institution primitive qu'un souvenir. Un de ses premiers actes fut de rétablir la direction des affaires arabes, en élargissant les bases posées par ses prédécesseurs. Pendant les trois ans qui suivirent, chaque pas fait en avant par l'armée, chaque territoire occupé, chaque tribu sou-

mise agrandit le ressort, activa le mécanisme des bureaux arabes. En 1844, l'apaisement presque général du pays avait ouvert un champ immense et un avenir inconnu à cette magistrature encore mal définie. L'heure était venue de la constituer régulièrement. Par un arrêté du maréchal Soult en date du 1er février 1844, une direction des affaires arabes fut instituée dans chaque division militaire de l'Algérie, sous l'autorité immédiate du commandant de la province. Des *bureaux arabes*, succursales de cette direction, durent être établis dans les subdivisions militaires, et même dans les autres localités où leur existence serait jugée utile. On distingua des bureaux de première et de seconde classe, en attribuant à chacun des moyens d'action et des indemnités subventionnelles dans la mesure de leur importance. Enfin, pour placer le maniement des affaires arabes à la portée du gouverneur-général, on vient d'instituer, sous le titre de secrétaire-général du gouvernement, un fonctionnaire supérieur entre les mains duquel viendront aboutir tous les ressorts de l'administration indigène.

Jusqu'à ce jour, on a installé successivement 34 bureaux arabes, dont 1 direction centrale, 3 directions divisionnaires, 11 bureaux de première classe et 19 de seconde classe. Les officiers qui les dirigent conservent le traitement de leur grade et reçoivent une indemnité supplémentaire; les dépenses de toute nature, pour les 34 bureaux, s'élèvent à 284,100 francs. On distingue, dans le personnel de cette administration, des officiers de tous grades, depuis le colonel jusqu'au sous-lieutenant : la connaissance de la langue arabe, un caractère à la fois ferme et bienveillant, l'intelligence pratique des affaires, sont les seuls titres requis pour cette mission civilisatrice.

La magistrature des bureaux arabes est celle de toutes les sociétés primitives où la violence des instincts n'a pas encore été corrigée par le sentiment du droit. Le juge est un arbitre qui porte l'épée pour donner force de loi à ses décisions. Son pouvoir est forcément discrétionnaire et ne peut avoir d'autres limites que la surveillance des commandans supérieurs de la division militaire. Les fonctionnaires de cette classe sont, dans toute l'exactitude du mot, les interprètes des indigènes : ils constatent les besoins; ils transmettent les plaintes; ils sont en même temps les taxateurs de l'impôt et en surveillent la perception; ils rendent les sentences administratives et en poursuivent l'exécution. Pendant long-temps encore, cet état de choses sera le seul possible; la régularité et les garanties des gouvernemens civilisés sont mal appréciées par les peuples en enfance. Ce qui les captive, c'est l'équité inflexible, le désintéressement, la bienveillance qui tempère une volonté énergique. Nos officiers ont, en général, compris leur tâche d'une manière digne de la France. Les bureaux arabes font chaque jour des progrès dans la confiance des indigènes. Qu'une institution dont le

succès dépend moins de sa propre valeur que du choix des hommes qui en sont les instrumens ait aussi bien réussi, c'est un fait honorable pour l'armée.

On pourra juger de l'activité nécessaire aux agens de l'administration arabe par la multiplicité de leurs fonctions. Ils doivent répartir et percevoir les impôts, surveiller la police des chefs indigènes et la justice des kadhi, préparer les moyens de transport, diriger les convois pour les troupes européennes, recueillir et transmettre à l'autorité française tous les renseignemens propres à éclairer sa politique. Les rapports de quinzaines présentent le résumé des faits qui sont de nature à préoccuper une administration prévoyante. Pour réunir les élémens de ces enquêtes, on oblige chaque kaïd à tenir un registre particulier, sur lequel il écrit les nouvelles en circulation dans son district, d'après une sorte d'interrogatoire qu'il fait subir aux cheick des tribus sous ses ordres. L'officier français, en visant périodiquement ce registre, prend note de tous les faits qui lui paraissent dignes d'intérêt. Ces notes sont transportées dans chaque bureau arabe sur un registre spécial, divisé en autant de feuillets qu'il y a de tribus, relatant jour par jour les circonstances dignes d'attention. Des tableaux spéciaux, destinés à la statistique financière, réunissent les chiffres sur la population, sur la richesse de chaque tribu en bétail et en culture, comme bases à l'établissement de l'impôt. Ces registres, dont l'administration a dressé le modèle, forment, pour ainsi dire, le compte ouvert à la barbarie par la civilisation.

Il n'entre pas précisément dans les attributions des bureaux arabes de rendre la justice; les tribunaux indigènes sont maintenus dans tous les territoires où l'organisation européenne n'a pas encore été introduite; mais il arrive souvent que nos officiers sont appelés en qualité d'arbitres ou de juges. Au jour désigné pour recevoir les communications d'un intérêt public, il n'est pas rare de voir les Arabes accourir en foule pour exposer leurs querelles particulières. Souvent on a passé des heures entières autour du muphti, du kadhi et du bach-adel réunis en tribunal, à crier sans pouvoir s'entendre, à se menacer, à se reprocher mutuellement d'avoir acheté les juges, reproche trop souvent fondé, et tout à coup, de guerre lasse, on s'accorde pour faire appel au Français. L'officier arrive, entouré ordinairement des kaïd et des cheick du voisinage, quelquefois seul. Le calme renaît, l'Arabe éprouve un respect mêlé d'étonnement à voir ce guerrier venu de si loin, cet *enfant de la puissance*, comme on dit aujourd'hui dans le Sahara, qui sait parler comme l'homme du désert, qui a le secret de ses passions, de ses besoins; qui jugera bien, parce qu'il est juste et désintéressé; qui fera respecter son jugement, parce qu'il est fort et courageux. On explique la cause, les Arabes s'inclinent, et c'est au nom du peuple français que l'officier rend la sentence.

Les administrateurs des bureaux arabes ont, pour transmettre les ordres de l'autorité supérieure et en assurer l'exécution, leurs chaouch, leurs khiéla, leurs askar : au besoin, ils seraient appuyés par la garnison française de la localité. Avec une escorte de quelques hommes, un officier va au milieu des tribus lointaines diriger des travaux d'exploitation, prélever l'impôt ou mettre la main sur le criminel qui fuit notre justice. L'intérêt des populations fait la sécurité de nos agens. Au moyen des bureaux arabes, les tribus ont un recours contre le brigandage; les chefs reconnus par nous sont affermis dans leur pouvoir tant qu'ils n'en abusent pas.

Calme et ferme, vigilante et tutélaire, la politique suivie à l'égard des populations algériennes a porté ses fruits. Les indigènes sont déjà plus à nous qu'ils ne se l'avouent à eux-mêmes. Ce n'est pas à dire qu'il n'y aura plus d'appel aux armes : ce serait se faire une illusion et méconnaître le caractère arabe. Au milieu de ces peuples mobiles et inflammables, la poudre parle, comme ils disent, avant que les hommes s'expliquent. Il ne faut qu'un aventurier hardi, qu'un prédicateur fanatique, pour soulever une contrée; mais, des fortes positions que la France occupe en Algérie, il deviendra facile de circonscrire l'incendie et de l'éteindre. Il en sera de ces crises passagères comme des orages auxquels on ne pense plus quand on a réparé les dégâts qu'a faits la foudre. La guerre ne sera plus qu'un accident.

On ne remarque pas assez combien l'islamisme amolli se laisse pénétrer par notre civilisation. Plus heureux que sous les Turcs, pourvu que leur soumission soit sincère, les indigènes se façonnent peu à peu à nos habitudes. L'achat des objets de ménage, de ces meubles et outils dont nous n'apprécions plus la valeur, tant l'usage en est commun, mais dont chacun a été une conquête pour l'homme civilisé, transforme l'Arabe, en le familiarisant avec la vie européenne. Dans les environs de nos villages, la boutique du quincaillier, du mercier, du forgeron, de l'épicier, du marchand d'étoffes, est aussi souvent remplie d'Africains que d'Européens. Les indigènes contractent ainsi des habitudes d'aisance qui les forceront à se faire des habitudes de travail : au lieu d'être, comme aujourd'hui, pauvres et sans besoins, ils deviendront, ce que sont les Européens, plus nécessiteux, avec plus de ressources pour se satisfaire.

Veut-on mesurer le chemin qu'ils ont déjà fait vers nous? qu'on se représente cet orgueil farouche, ce mépris haineux pour l'étranger et pour l'infidèle, qui sont passés dans les instincts du peuple arabe. Le principal idiome de l'Algérie ne fournit qu'un seul mot pour dire *étranger* et *ennemi;* il y a pour désigner la propriété de l'étranger une expression d'une sauvage énergie : *dar el harb,* la maison de la guerre. Les plus fanatiques commentateurs du Koran prétendent qu'une terre

qui n'a pas pour maître un musulman ne doit être qu'un champ de bataille. Eh bien! aujourd'hui la terre de l'islam elle-même est devenue la propriété de l'infidèle, la maison de la guerre est pleine d'ouvriers musulmans, d'ouvriers pacifiques, et ces hommes soupçonneux, qui, autrefois, n'osaient confier leur argent qu'à la terre, le laissent sans crainte entre les mains de leurs nouveaux maîtres. Dans la province de Constantine, les chefs influens ont plus d'une fois manifesté l'intention de s'associer à des spéculations européennes. Les communications sont plus sûres et plus faciles qu'à aucune autre époque sur les principales routes; les indigènes qu'on rencontre aujourd'hui ne sont plus, comme autrefois, d'effrontés maraudeurs : ce sont des soldats disciplinés qui guident et protégent le voyageur pendant le jour, et lui offrent un gîte pour la nuit; qui, au passage d'un détachement français, courent à leurs fusils et s'alignent au port d'armes devant le poste pour recevoir et rendre les honneurs militaires.

Sur les routes qui conduisent à Alger, on rencontrera encore des Hadjoutes, non plus rapides et terribles comme à l'époque où ils ensanglantaient la Metidja, mais patiemment voiturés dans une diligence ou un omnibus, et familièrement abandonnés au milieu des Européens. Il y a sept ans, il fallut une expédition en règle pour forcer le col des Mouzaïa : aujourd'hui, on trouvera au milieu de ces farouches montagnards une exploitation de mines, un village européen, et des Kabiles employés aux travaux. Beaucoup d'indigènes apprennent notre langue; les notables de Constantine fréquentent les cours publics; les Maures d'Alger envoient leurs filles dans nos écoles. Dans les provinces du centre et de l'ouest, où on a entrepris de construire des villages pour des tribus fidèles, on trouve beaucoup d'Arabes disposés à faire l'apprentissage de la vie sédentaire. Enfin, ces mêmes hommes qui nous recevaient autrefois à coups de fusil se cotisent aujourd'hui pour faire bon accueil aux Européens. Les dernières dépêches reçues d'Algérie nous apprennent qu'à Cherchel les indigènes ont voulu s'associer à une fête préparée pour l'arrivée des colons, et qu'un vieil agha a donné l'exemple en souscrivant pour 500 francs.

Ce tableau de l'assujétissement des indigènes nous a fait connaître le milieu dans lequel s'est développé l'élément colonial. Il nous reste à exposer le mécanisme de l'administration civile, et à décomposer le budget algérien de manière à mettre en évidence la situation financière de l'entreprise. Lorsqu'on aura suivi dans toutes les directions la marche des faits dont l'Algérie a été le théâtre depuis dix-huit ans, on se rendra aisément compte des difficultés du présent et des besoins de l'avenir.

ANDRÉ COCHUT.

RESTAURATION DU MUSÉE.

L'assemblée nationale vient de voter une allocation de 2 millions pour réparer plusieurs salles du musée du Louvre et pour faire, dans la disposition générale des objets d'art, un grand changement, dont une expérience récente a prouvé la convenance et la nécessité. Sur cette somme de 2 millions, la moitié s'applique à la galerie d'Apollon, qui, au pied de la lettre, tombe en ruines, et qu'il faut, non pas seulement restaurer, mais reprendre en sous-œuvre. L'autre moitié est destinée au parquetage des nombreuses salles dites du *bord de l'eau,* à la restauration des voûtes, à l'élargissement des jours, enfin à la décoration du *grand salon* et de la salle dite des *Sept Cheminées*. On sait que ces deux salles doivent recevoir, la première un choix de chefs-d'œuvre de toutes les écoles étrangères, l'autre les productions les plus remarquables des artistes français. Désormais le Louvre aura sa *tribune,* comme le musée de Florence. Imiter le bien partout où on le trouve est toujours une excellente chose.

Les crédits nécessaires à ces grands travaux ont été demandés à l'assemblée nationale par M. Vivien, et, pour les obtenir, il lui a suffi de dire en deux mots l'usage auquel il les destinait. Félicitons-nous de voir la France, au milieu des plus grandes préoccupations politiques, conserver pieusement le culte des arts. Il est vrai que jamais largesse ne vint plus à propos. La galerie d'Apollon, étayée de toutes parts, offrait depuis long-temps le spectacle affligeant d'une ruine au milieu d'un palais splendide. Quant à la convenance d'une disposition nouvelle dans la collection du Louvre, l'heureux essai tenté dernièrement par M. Jeanron, directeur du Musée, a montré tout ce que cette admirable collection pouvait gagner à un arrangement judicieux et méthodique. En voyant le *grand salon* transformé tout à coup en un sanctuaire de la peinture, chacun s'est demandé si des Raphaëls et des

Titiens devaient être suspendus sur des murailles mal crépies, et s'il était décent d'exposer tant de trésors dans une salle qui, pour la décoration, ressemblait fort à une écurie. Richesse oblige : on n'étale point un service de Sèvres sur une table de sapin; chacun a senti qu'il fallait traiter avec un peu plus de cérémonie les grands maîtres qu'on vient de si loin admirer dans le Louvre.

La commission de l'assemblée nationale n'a point exigé de l'architecte un travail graphique, car, pour arriver à la meilleure disposition, à la meilleure décoration possibles, il est évident que plus d'un essai sera nécessaire. D'ailleurs, le nom de M. Duban suffisait pour garantir que ni le goût ni l'expérience ne feraient faute dans cette entreprise; les excellentes restaurations de la Sainte-Chapelle et du château de Blois sont là pour prouver la souplesse de son talent et son tact à employer toutes les ressources de l'art. Un seul changement a été introduit par la commission dans le programme présenté par le ministre. On y a formellement inscrit le mot de *tentures*, qui exclue une décoration en boiseries, décoration à laquelle l'architecte avait songé peut-être, mais à laquelle il ne s'était point sans doute irrévocablement arrêté.

Nous regrettons ce mot. Il donne des entraves à un homme de talent et le prive de cette liberté d'allure si nécessaire à un artiste. Selon toute apparence, la commission a été frappée d'abord des inconvéniens d'un système de décoration en *boiseries*. Danger du feu, immobilité de la décoration, impossibilité de changer, selon les caprices ou les variations continuelles du goût, des tableaux enfermés dans un encadrement fixe, voilà les considérations qui ont probablement obligé les représentans à rejeter une décoration en menuiserie. Ces défauts ont fait condamner un système qui, suffisamment étudié, aurait pu, nous n'en doutons pas, résister à toutes les objections que nous venons d'exposer. Par contre, le mot de *tentures* en soulève d'autres tout aussi fondées peut-être. S'il s'agit d'interpréter ce mot dans le sens le plus ordinaire, il faudrait entendre des draperies de drap ou de velours, de toile ou de laine; mais a-t-on bien réfléchi, nous le demanderons, à l'effet produit par la lumière et la poussière sur des étoffes? En considérant les rideaux de sa fenêtre, chacun peut voir ce que deviennent au soleil les couleurs réputées les plus solides; et, si l'on a jamais assisté à un balayage du lundi, on se représentera ce que peuvent absorber de poussière des tentures hautes de quinze mètres.

Mais ce n'est pas avec le dictionnaire de l'Académie, nous l'espérons, que M. Duban interprétera la décision de l'assemblée. Le bois a ses défauts, sans doute; des étoffes ont les leurs. Laissons l'artiste chercher un remède aux inconvéniens qu'on lui a signalés, et si, en fin de compte, il arrive à un résultat heureux, comme nous n'en doutons pas, ne nous mettons point en peine d'examiner de trop près les moyens qu'il aura employés.

Il me semble que de tous les arts du dessin, l'architecture est celui où le raisonnement a le plus de part, de telle sorte qu'il est assez difficile de déterminer le point précis où le raisonnement y doit céder la place au goût. On peut même se demander si les conseils ou les inspirations du goût ne sont pas, en réalité, des jugemens rapides et *raisonnés;* l'ame d'un artiste les comprend, mais aucune langue n'a de termes assez subtils pour les formuler. Quoi qu'il en soit, il ne sera douteux pour personne que les dispositions générales d'un projet, peut-être même que ses principaux détails d'exécution, ne soient, en quelque sorte, commandés par sa nature même. Satisfaire à toutes les conditions d'un programme, c'est, à vrai dire, déduire logiquement des conclusions de prémisses posées à l'artiste par ce même programme.

Le projet de donner une décoration au grand salon du Louvre a des conditions assez précises, à mon avis, pour qu'on en puisse discuter et déterminer d'avance les principales dispositions. En effet, il s'agit d'exposer des objets d'art sous le jour le plus favorable, de les isoler les uns des autres et de les disposer sur un *fond* qui fasse ressortir aussi bien les ouvrages des coloristes que ceux des dessinateurs. Telles sont, en somme, les données du programme dans la question qui nous occupe.

Il importe encore de ne pas perdre de vue que le grand salon ne doit contenir qu'un nombre fort limité d'objets d'art. En offrant au public la réunion, dans un même local, des chefs-d'œuvre des grands maîtres, on a sans doute en vue de présenter les élémens d'une comparaison éminemment propre à former le goût. Les ouvrages ainsi exposés seront désignés sans acception de style ni d'école; le consentement unanime, la notoriété publique, dicteront ce choix, qui n'est pas difficile à faire du moment qu'on le restreindra. Si vous voulez former une bibliothèque de dix mille volumes, votre embarras peut être grand pour les désigner. Réduisez à cent le nombre des ouvrages, dans un quart d'heure vous aurez nommé les livres indispensables. Ajoutons qu'en plaçant dans le grand salon une élite de tableaux, on doit bien se garder d'ôter à la grande galerie toutes ses œuvres capitales; ce serait la priver de son intérêt particulier. Que le grand salon présente à l'admiration générale les plus sublimes efforts des Raphaël, des Titien, des Rubens, mais que la grande galerie conserve sa destination spéciale; artistes et amateurs y viendront étudier à loisir chaque maître dans la suite de ses ouvrages, dans les progrès ou les phases de son génie.

Remarquons d'ailleurs que moins il y aura de tableaux dans le grand salon, et plus ils y paraîtront avec avantage. Il n'y a personne qui n'ait remarqué combien un ouvrage d'art exposé seul dans un atelier ou dans une chambre produit une impression plus favorable que lorsqu'on l'entoure d'autres ouvrages, lui fussent-ils incontestablement inférieurs. En effet, pour comprendre un tableau, pour ressentir tout le plaisir qu'il peut donner, il faut un certain recueillement qui permette à la

pensée de se concentrer sur un seul objet. Placez un coloriste à côté d'un dessinateur, ils se nuiront réciproquement. Le spectateur, qui s'est laissé séduire au charme de la couleur dans l'œuvre du premier, sera choqué des teintes ternes qui s'offrent à lui sans transition dans le tableau voisin; en revanche, lorsqu'il est parvenu à sentir tout le mérite de contours corrects et purs, il observera avec dépit une faute de dessin, qu'il n'eût pas observée dans un Rubens, si un Raphaël malencontreusement rapproché ne l'avait, en quelque sorte, forcé à une comparaison. Concluons de ce qui précède que, pour que les tableaux soient convenablement exposés, il est nécessaire de laisser entre eux un intervalle, variant selon leur grandeur, mais toujours assez grand pour que l'œil du spectateur n'embrasse qu'un seul tableau à la fois.

Il y a quelques années que, dans une école d'architecture que je ne nommerai pas, on enseignait qu'un musée est *un monument orné d'objets d'art*. Ni M. Duban ni M. Jeanron, nous en sommes certain, n'admettent cette définition barbare. Ils savent que, dans un musée, le mérite de l'architecte consiste à se cacher pour ainsi dire et à n'attirer l'attention que sur les hôtes immortels dont il construit la demeure. Le défaut qu'on doit éviter par-dessus tout, c'est ce qu'en terme d'atelier on appelle le *papillotage*, c'est-à-dire cette confusion de détails qui attirent les regards sans les fixer, détruisent l'harmonie d'ensemble et fatiguent l'attention en la portant là où elle est inutile.

Ainsi, les divisions ou les compartimens d'un musée devront être réglés surtout en vue de faire valoir les peintures; mais, boiseries, tentures ou marbres, l'espace entre les tableaux, espace assez considérable, quelle teinte générale lui donnera-t-on? Existe-t-il une couleur qui, propre à rehausser un certain tableau, ne nuise pas à un autre? Et, sur ce point difficile, les peintres, juges suprêmes en cette matière, pourront-ils jamais se trouver d'accord?

J'ignore si nos artistes modernes, que je respecte infiniment, seraient unanimes sur cette question; pour moi, je crois plus sage de consulter les anciens peintres, dont l'autorité est encore plus grande. Or, depuis le xve siècle jusqu'à nos jours, nous voyons régner sans opposition l'usage d'entourer les tableaux de dorures. Tous les maîtres, toutes les écoles se rencontrent pour placer leurs ouvrages dans des cadres dorés. Je ne vois d'exception que chez quelques peintres flamands, qui, pour des compositions de dimension médiocre, ont préféré des bordures d'ébène, et cette exception s'explique facilement par le motif même qui a fait préférer l'or par tous les autres artistes. En effet, si l'on renferme un tableau dans un cadre, c'est pour l'isoler de ce qui l'entoure, c'est pour le placer, autant que possible, dans la condition des objets qu'on aperçoit d'une fenêtre dont les chambranles marqueraient exactement le rayon que l'œil doit embrasser : cet isolement artificiel s'obtient d'autant plus nettement que le cadre tranche

davantage par sa couleur sur toutes celles qui existent dans le tableau. Depuis un temps immémorial, les marchandes d'oranges exposent leurs fruits sur du papier bleu : c'est que le *bleu* est la couleur diamétralement opposée à l'*orange*, et par conséquent la plus propre à faire ressortir cette teinte; mais, comme dans un tableau toutes les nuances du prisme peuvent être réunies, on n'a trouvé que l'or mat ou bruni qui tranchât fortement avec toutes les couleurs. Si l'ébène convient à quelques Flamands, cela tient à ce qu'ils n'ont pas employé le *noir* pur dans leurs ombres, et, en le réservant pour leurs bordures, ils obtenaient une opposition suffisamment énergique; enfin, c'était faire valoir la transparence de leurs ombres les plus vigoureuses, que de les entourer d'une teinte plus vigoureuse encore.

Aux exemples que je viens de citer on objectera peut-être les couleurs brillantes appliquées avec succès à l'encadrement de peintures murales. On citera les fresques de Pompéi, où de petites compositions se montrent au milieu d'une paroi couverte de couleurs très vives et d'arabesques plus ou moins compliquées. Les *Loges* et les *Stanze* du Vatican offrent une disposition semblable; mais on comprend bientôt qu'il n'y a nul rapport à établir entre des peintures murales et des tableaux mobiles. L'accompagnement, l'encadrement qui convient aux premières ne saurait être celui des autres. En effet, dans la plupart des peintures murales, et c'est le cas surtout pour celles de Pompéi, les compositions ne sont que des parties de la décoration générale, et, pour ainsi dire, que des accidens ou des taches de couleur plus ou moins importantes. Séparer la composition de son entourage, c'est détruire un effet d'ensemble et lui ôter souvent une grande partie de son mérite. Combien de gens, en voyant au Panthéon les compositions des *Loges* peintes par MM. Balze, ont nié l'exactitude de leur copie? Mais, enlevées à leur encadrement, Raphaël ne les eût peut-être pas reconnues. Quant aux grandes compositions des *Stanze*, la dimension des parois est leur cadre naturel, et leur entourage peint a si peu d'importance, que plus d'un amateur aura passé des heures devant *l'École d'Athènes* sans pouvoir dire de quelle teinte est le soubassement de la salle. A notre sentiment, ce serait un contre-sens notable que de donner au grand salon une décoration peinte dans le genre de celle des maisons de Pompéi ou des *Loges* du Vatican; ce serait en quelque sorte subordonner les objets d'art au monument et prendre les ouvrages des maîtres pour des motifs d'ornementation.

Cette loi d'opposition que nous observions tout à l'heure, cette loi si généralement reconnue par les artistes les plus célèbres, doit, on le sent, décider la question que nous avons posée, et nous ne craignons pas d'être contredit par les peintres, en admettant en principe que des fonds dorés sont les plus convenables à un musée de peinture. Il va

sans dire que cet or ne sera pas trop éclatant, et qu'il sera tempéré ou même assourdi, s'il faut ainsi parler, par une ornementation calculée pour détruire les reflets trop vifs que produirait une large surface métallique. Si l'on combinait les effets de l'or et du noir, on parviendrait peut-être à réunir les avantages des deux systèmes d'encadrement adoptés pour toutes les peintures mobiles. Non-seulement cette combinaison se rencontre dans les vieilles tapisseries en cuir doré, dont l'harmonie est généralement reconnue, mais encore il serait facile de prouver par des exemples illustres que, dans toutes les écoles et à toutes les époques, les draperies qui participent de ces deux couleurs ont été préférées pour les fonds de tableaux. Si l'on se promène dans la grande galerie du Louvre en notant les tableaux à fond noir et or, on sera frappé de leur nombre et de la différence des écoles qui se sont rencontrées sur ce point. Coloristes, dessinateurs, Flamands, Italiens, Espagnols, ont chéri également ce moyen d'effet, et lorsqu'on voit des hommes de talent, partant de principes si divers, parcourant des routes si différentes, arriver à un même résultat, n'en doit-on pas conclure que la vérité était si évidente, qu'elle se manifestait à tous les points de vue?

Nul doute que coloristes et dessinateurs n'aient également à gagner à un fond général où l'or et le noir prédomineront. Ajoutons que, comme il est nécessaire que les cadres eux-mêmes se détachent du fond sur lequel ils seront fixés, il convient que les dessins tracés sur ce fond affectent des formes qui tranchent avec les formes régulières et symétriques des bordures. C'est encore observer cette loi d'opposition que nous remarquions tout à l'heure, et il n'y a pas un peintre qui, obligé par son sujet à tracer sur sa toile des lignes verticales ou horizontales, ne disposât sa bordure de façon à ce que les détails d'ornementation de l'encadrement tranchassent avec les lignes du tableau. Personne ne s'avisera jamais de vouloir qu'un cadre soit comme une continuation de la toile qu'il renferme.

La symétrie a aussi ses exigences, dont il faudra tenir compte dans la décoration du grand salon, et surtout pour la disposition des tableaux qui doivent y être exposés. Nous nous hâtons de dire qu'en rappelant ici les lois de la symétrie, nous ne prétendons nullement astreindre M. le directeur du Musée à mettre en pendant ou en regard des tableaux de même dimension. Avant M. Jeanron, on semblait ne s'être appliqué qu'à dérober la vue des murailles du Louvre. M. Jeanron a pensé qu'il valait mieux en laisser voir la nudité que de placer des tableaux à une hauteur telle qu'à moins d'une forte lorgnette, on ne pût les apercevoir. Il est évident qu'entre la corniche du grand salon et le sommet des tableaux les plus élevés, il doit y avoir un espace vide assez considérable; mais quelle sera la largeur de ce vide, ou, ce qui revient au

même, quelle sera la hauteur qu'on ne devra pas dépasser dans la disposition des tableaux? Nous répondrons aussitôt qu'il faudra faire en sorte que la toile la plus élevée soit parfaitement en vue. La hauteur des murailles du grand salon, depuis le parquet jusqu'à la corniche, est de 15 mètres. Des figures de grande proportion, telles qu'on en voit dans beaucoup de tableaux d'histoire, nous paraissent convenablement placées à une élévation de 10 mètres. C'est, à notre avis, la limite qu'on ne doit pas dépasser. Cette mesure est à peu près celle d'un des principaux ouvrages de notre Musée, la fameuse *Cène* de Paul Véronèse. Cet immense tableau a toujours été placé trop haut, et il suffit de se rendre compte du point de vue perspectif choisi par l'artiste, pour juger combien il trouverait à redire à la place qu'on lui a jusqu'à présent assignée. Cette admirable composition, qui ne perd rien de son effet à être examinée de fort près, devrait, nous le pensons, être baissée au moins jusqu'au niveau de la balustrade destinée à éloigner les curieux indiscrets. Le sommet du tableau serait alors le niveau que nous voudrions voir adopter pour les autres grandes toiles ayant des personnages de même proportion. On placerait plus bas et à portée des spectateurs les tableaux de chevalet, et surtout ceux des maîtres minutieux dont le travail semble acquérir du prix quand on l'examine à la loupe.

Si nous sommes bien informé, l'intention de M. le directeur du Musée serait d'exposer avec les tableaux quelques belles statues antiques. Ce rapprochement nous paraît d'un excellent goût, et nous désirons vivement qu'il ait lieu. Le marbre de Paros se détacherait merveilleusement sur les tableaux et sur les fonds dorés; les deux arts ne peuvent se nuire, et sont l'un pour l'autre des auxiliaires utiles. Ainsi, une seule salle réunirait toute l'histoire de l'art. De quelque côté que se portât le regard, on rencontrerait un chef-d'œuvre. Quel plus noble enseignement que de voir la variété des moyens, et partout le même résultat : le génie commandant l'admiration!

Un mot en terminant. Nous avons déjà de grandes obligations à M. le directeur du Musée, qui nous a rendu maint tableau dont nous ne nous doutions guère. Qu'il nous permette de lui adresser une requête. Un Musée n'est point un lieu de promenade. On y fait de longues stations lorsqu'on a le goût des arts, et l'admiration a ses fatigues. Pourquoi ne placerait-on pas dans le grand salon quelques chaises pour le repos des visiteurs, ou même pour leur permettre d'examiner dans un recueillement commode les tableaux et les sculptures? En Angleterre, on a des chaises dans le Musée britannique, dans la Galerie de Shakespeare, et même aux exhibitions des artistes contemporains. C'est un perfectionnement qui a son prix pour les véritables amateurs, et que nous voudrions voir importer dans notre pays.

PROSPER MÉRIMÉE.

SUR TROIS MARCHES

DE

MARBRE ROSE.

Depuis qu'Adam, ce cruel homme,
A perdu son fameux jardin,
Où sa femme, autour d'une pomme,
Gambadait sans vertugadin,
Je ne crois pas que sur la terre
Il soit un lieu d'arbres planté,
Plus célébré, plus visité,
Mieux fait, plus joli, plus hanté,
Mieux exercé dans l'art de plaire,
Plus examiné, plus vanté,
Plus décrit, plus lu, plus chanté,
Que l'ennuyeux parc de Versailles.
O dieux! ô bergers! ô rocailles!
Vieux Satyres, Termes grognons,
Vieux petits ifs en rangs d'oignons,
O bassins, quinconces, charmilles!
Boulingrins, pleins de majesté,

Où, les dimanches, tout l'été,
Bâillent tant d'honnêtes familles!
Fantômes d'empereurs romains,
Pâles nymphes inanimées
Qui tendez aux passans les mains,
Par les jets d'eau tout enrhumées;
Tourniquets d'aimables buissons,
Bosquets tondus, où les fauvettes
Cherchent, en pleurant, leurs chansons,
Où les dieux font tant de façons
Pour vivre à sec dans leurs cuvettes!
O marronniers! n'ayez pas peur.
Que votre feuillage immobile,
Me sachant versificateur,
N'en demeure pas moins tranquille.
Non! j'en jure par Apollon
Et par tout le sacré vallon,
Par vous, Naïades ébréchées,
Sur trois cailloux si mal couchées,
Par vous, vieux maîtres de ballets,
Faunes dansant sous la verdure,
Par toi-même, auguste palais,
Qu'on n'habite plus qu'en peinture,
Par Neptune, sa fourche au poing,
Non, je ne vous décrirai point.
Je sais trop ce qui vous chagrine;
De Phœbus je vois les effets;
Ce sont les vers qu'on vous a faits
Qui vous donnent si triste mine.
Tant de sonnets, de madrigaux,
Tant de ballades, de rondeaux,
Où l'on célébrait vos merveilles,
Vous ont assourdi les oreilles,
Et l'on voit bien que vous dormez
Pour avoir été trop rimés.

En ces lieux où l'ennui repose,
Par respect aussi j'ai dormi.
Ce n'était, je crois, qu'à demi;
Je rêvais à quelque autre chose.
Mais vous souvient-il, mon ami,

De ces marches de marbre rose?
En allant à la pièce d'eau
Du côté de l'orangerie,
A gauche, en sortant du château. —
C'était par là, je le parie,
Que venait le roi sans pareil,
Le soir, au coucher du soleil,
Voir, dans la forêt, en silence,
Le jour s'enfuir et se cacher,
(Si toutefois, en sa présence,
Le soleil osait se coucher).
Que ces trois marches sont jolies!
Combien ce marbre est noble et doux!
Maudit soit du ciel, disions-nous,
Le pied qui les aurait salies!
N'est-il pas vrai? Souvenez-vous.
— Avec quel charme est nuancée
Cette dalle à moitié cassée!
Voyez-vous ces veines d'azur,
Légères, fines et polies,
Courant, sous les roses pâlies,
Dans la blancheur d'un marbre pur?
Tel, dans le sein robuste et dur
De la Diane chasseresse,
Devait courir un sang divin;
Telle, et plus froide, est une main
Qui jadis me menait en laisse.
N'allez pas, du reste, oublier
Que ces marches dont j'ai mémoire
Ne sont pas dans cet escalier
Toujours désert, et plein de gloire,
Où ce roi, qui n'attendait pas,
Attendit un jour, pas à pas,
Condé, lassé par la victoire.
Elles sont près d'un vase blanc,
Proprement fait, et fort galant.
Est-il moderne? est-il antique?
D'autres que moi savent cela;
Mais j'aime assez à le voir là,
Étant sûr qu'il n'est pas gothique.
C'est un bon vase, un bon voisin;
Je le crois volontiers cousin

De mes marches couleur de rose;
Il les abrite avec fierté.
O mon Dieu! dans si peu de chose,
Que de grace et que de beauté!
Avec quel art et quel mystère,
Dans les entrailles de la terre
Le Temps actif a travaillé,
Pour qu'un beau jour de promenade,
Sur cette humble et brillante estrade
Un courtisan posât le pié!

Dites-nous, marches gracieuses,
Les rois, les princes, les prélats,
Et les marquis à grand fracas,
Et les belles ambitieuses,
Dont vous avez compté les pas;
Celles-là surtout, j'imagine,
En vous touchant ne pesaient pas
Lorsque le velours ou l'hermine
Frôlait vos contours délicats.
Laquelle était la plus légère?
Est-ce la reine Montespan?
Est-ce Hortense avec un roman,
Maintenon avec son bréviaire,
Ou Fontange avec son ruban?
Beau marbre, as-tu vu La Vallière?
De Parabère ou de Sabran
Laquelle savait mieux te plaire?
Entre Sabran et Parabère
Le Régent même, après souper,
Chavirait, jusqu'à s'y tromper.
As-tu vu le puissant Voltaire,
Ce grand frondeur des préjugés,
Avocat des gens mal jugés,
Du Christ ce terrible adversaire,
Bedeau du temple de Cythère,
Présentant à la Pompadour
Sa vieille eau bénite de cour?
As-tu vu, comme à l'hermitage,
La rondelette Dubarry
Courir, en buvant du laitage,

Pieds nus, sur le gazon fleuri?
Marches qui savez notre histoire,
Aux jours pompeux de votre gloire,
Quel heureux monde en ces bosquets!
Que de grands seigneurs, de laquais,
Que de duchesses, de caillettes,
De talons rouges, de paillettes,
Que de soupirs et de caquets,
Que de plumets et de calottes,
De falbalas et de culottes,
Que de poudre sous ces berceaux,
Que de gens, sans compter les sots!
Règne auguste de la perruque,
Le bourgeois qui te méconnaît
Mérite sur sa plate nuque
D'avoir un éternel bonnet;
Et toi, siècle à l'humeur badine,
Siècle tout couvert d'amidon,
Ceux qui méprisent ta farine
Sont en horreur à Cupidon!...

Est-ce ton avis, marbre rose?
Malgré moi, pourtant, je suppose
Que le hasard qui t'a mis là
Ne t'avait pas fait pour cela.
Aux pays où le soleil brille,
Près d'un temple grec ou latin,
Les beaux pieds d'une jeune fille
Sentant la bruyère et le thym,
En te frappant de leurs sandales,
Auraient mieux réjoui tes dalles
Qu'une pantoufle de satin.
Est-ce d'ailleurs pour cet usage
Que la nature avait formé
Ton bloc jadis vierge et sauvage
Que le génie eût animé?
Lorsque la pioche et la truelle
T'ont scellé dans ce parc boueux,
En t'y plantant malgré les dieux,
Mansard insultait Praxitèle.
Oui, si tes flancs devaient s'ouvrir,

Il fallait en faire sortir
Quelque divinité nouvelle.
Quand sur toi leur scie a grincé,
Les tailleurs de pierre ont blessé
Quelque Vénus dormant encore,
Et la pourpre qui te colore
Te vient du sang qu'elle a versé.
Est-il donc vrai que toute chose
Puisse être ainsi foulée aux pieds,
Le rocher où l'aigle se pose,
Comme la feuille de la rose
Qui tombe et meurt dans nos sentiers?
Est-ce que la commune mère,
Une fois son œuvre accompli,
Au hasard livre la matière,
Comme la pensée à l'oubli?
Est-ce que la tourmente amère
Jette la perle au lapidaire
Pour qu'il l'écrase sans façon?
Est-ce que l'absurde vulgaire
Peut tout déshonorer sur terre
Au gré d'un cuistre ou d'un maçon?

ALFRED DE MUSSET.

REVUE LITTÉRAIRE.

LES THÉATRES. — LES LIVRES.

Il n'est pas toujours juste, nous sommes prêt à en convenir, d'exiger de la littérature qu'elle s'assouplisse et se transforme à chaque direction nouvelle que lui indiquent les péripéties soudaines de la vie publique. Le théâtre lui-même, qui tient de plus près à la société et ne perdrait rien à nous donner plus souvent le libre et piquant contrôle de ces incidens imprévus qui assombrissent ou égaient les mœurs contemporaines, ne peut se prêter à ces volte-faces subites, et changer ses points de vue assez rapidement pour éviter de montrer des tableaux de la veille à des spectateurs du lendemain. Les conditions, en effet, ne sont pas égales. Dans un pays aussi inconstant que le nôtre, vingt-quatre heures suffisent à bouleverser chacun de ces traits dont l'ensemble forme la physionomie sociale, politique et mondaine d'une époque. L'art dramatique peut-il procéder avec autant de promptitude? Ne lui faut-il pas plus de préparations et de lenteurs pour suivre, dans ses métamorphoses, ce modèle changeant qui défie l'œil du peintre par les variations incessantes de ses attitudes? On doit se résigner à cette inégalité d'allure, et ne pas trop crier à l'anachronisme, si, pour déguiser le retard et combler la lacune, l'art continue quelque temps encore la veine où il rencontrait naguère la sympathie et le succès.

Ces réflexions, nous les appelions à notre aide l'autre soir pour nous défendre de certaines préoccupations importunes, provoquées par la pièce nouvelle de M. Alfred de Musset. Dans *Louison*, la forme n'est pas moins élégante qu'autrefois; ce qui empêche d'en ressentir aussi bien le charme, c'est une sorte de contrariété négative, de comparaison involontaire entre cette délicate esquisse et ce qu'on eût voulu trouver dans le premier ouvrage écrit tout exprès pour la scène par un homme que les succès de théâtre sont venus chercher jusque dans ses livres. Nous avions beau nous redire que c'était une exigence prématurée de demander à M. de Musset un vigoureux croquis d'Hogarth au lieu d'un gracieux

pastel de Latour : l'admiration a ses injustices, comme tous les sentimens sincères, et, malgré nous, nous regrettions qu'après plusieurs années de silence, heureusement remplies par des triomphes rétrospectifs, le poète de *Rolla* et de *la Paresse* n'eût à donner à des esprits douloureusement retrempés par une révolution que cette succession de scènes agréables dont l'inspiration primitive remonte en partie au charmant proverbe du *Caprice*, et en partie au joli conte de *Margot*. Une fille de fermier, reçue dans une grande maison du XVIIIe siècle comme soubrette ou gouvernante, courtisée par un duc, et lui répondant par des tirades démocratiques sur la légèreté des grands seigneurs et la vertu des paysannes, est-ce bien là ce qu'un des esprits les plus fins, les plus exquis de notre siècle, devait extraire des enseignemens offerts à l'intelligence par l'année que vient de clore un *Te Deum* officiel?

En acceptant la donnée de la pièce nouvelle, en nous résignant à voir M. de Musset préférer les paillettes de la comédie de genre à l'or pur de la vraie comédie, pouvons-nous au moins approuver et applaudir sans réserve? Ce qui a fait le succès du *Caprice* et d'*une Porte ouverte*, ce n'est pas seulement le gracieux atticisme qui anime ces jolies scènes; c'est encore l'harmonie parfaite des détails de l'exécution avec l'idée primitive. Remarquez, en effet, qu'il n'y a pas dans l'art de grandeur ni de petitesse absolue, que tout dépend de l'accord et de l'ensemble des différentes parties, et qu'un proverbe où rien ne dépasse le but, où chaque personnage et chaque incident ont leur valeur relative, peut occuper un rang beaucoup plus élevé qu'une tragédie gonflée d'alexandrins et de coups de théâtre. Malheureusement le nouvel ouvrage de M. de Musset n'est pas tout-à-fait, sous ce rapport, aussi irréprochable que ses aînés. On dirait parfois qu'il a été composé et écrit par couches successives, que l'auteur a commencé avec une idée, celle de personnifier en Louison la condition délicate et pénible d'une soubrette d'esprit et de cœur luttant contre les frivolités et les séductions du dernier siècle, et qu'il a fini par se laisser entraîner à un sujet qui lui plaît et où il excelle : la passion sincère et dévouée triomphant d'un fugitif caprice. Entre ces deux sujets, sa main, d'ordinaire si leste et si sûre, a constamment hésité, abrégeant ce qui aurait dû être développé davantage, allongeant ce qu'il n'eût fallu qu'indiquer. Ainsi le personnage du garçon de ferme, qui arrive à Paris pour retrouver Louison et qui l'épouse au dénoûment, tient trop de place et revient trop souvent en scène, et comme il n'est ni assez spirituel, ni assez bête, le sourire qu'il provoque se fige parfois sur les lèvres. En revanche, rien ne convenait mieux au talent de M. de Musset que le caractère de la duchesse, de cette jeune femme qui sent que le bonheur lui échappe, et dont la tristesse pudique prend aisément un air de froideur et d'indifférence aux yeux de son brillant époux. Eh bien! ce rôle est si peu indiqué, cette nuance est tellement laissée dans l'ombre, que, lorsque le duc, rentrant du bal, retrouve sa femme qui s'est endormie en l'attendant, on s'explique mal le brusque changement qui s'accomplit en lui, et l'on se demande comment un fait aussi insignifiant peut lui suffire pour deviner que cette femme qu'il croyait froide l'aime avec passion. M. de Musset, on le voit, n'a pas su se décider et prendre un parti dans ces modifications successives de sa pensée. Renonçant à nous peindre (et nul ne pouvait s'en acquitter avec plus de verve et de grace) cette *dernière soubrette*, ce type aujourd'hui perdu d'un temps où l'on avait beaucoup d'esprit dans les anticham-

bres, ce qui n'empêchait pas, dit-on, d'en avoir quelque peu dans les salons, l'auteur de *Louison* aurait pu chercher le principal intérêt de sa pièce dans le contraste de ce caprice en cornette et en tablier avec la passion rêveuse, mélancolique, à demi voilée, reprenant à la fin possession d'un cœur volage par ton plutôt que par goût. Ce n'eût pas été bien neuf, surtout pour M. de Musset; mais un esprit tel que le sien a, tant qu'il reste jeune, le secret de tout rajeunir, et un souffle de poésie, circulant à travers tout cela, eût achevé de donner à ces figures le piquant et le charme de la nouveauté. Grace aux hésitations du poète, ces élémens divers, au lieu de se combiner et de se faire valoir, se mêlent et se nuisent; ces scènes semblent juxtaposées plutôt qu'unies entre elles par une idée nettement conçue, délibérément suivie. Aussi qu'arrive-t-il? Le spectateur, qui n'avait jamais songé à se plaindre de la ténuité de l'action dans le *Caprice* et la *Porte ouverte*, parce que tout y avait sa place et sa mesure, s'aperçoit ici qu'au-dessous de ce dialogue sémillant et fin il n'y a pas assez de tissu pour que toutes ces broderies y puissent tenir. Dès-lors ces ingénieux détails, ces vers d'un tour poétique et charmant, n'étant plus, pour ainsi dire, inhérens à la pièce même, ne s'en exhalant pas comme ces mélodies qui semblent naître et jaillir d'une situation musicale, mais s'y ajoutant après coup comme des morceaux détachés, n'exercent plus le même prestige. Ce ne sont plus des beautés, mais des ornemens; et si l'on voulait s'inspirer de ce marivaudage qui n'est que la moindre partie du talent de M. de Musset, on pourrait dire qu'il a mis trop de mouches pour les figures, trop de guipures pour les épaules et trop de falbalas pour les robes. Enfin, comme un malheur n'arrive jamais seul, comme il est facile de se laisser entraîner trop loin et de perdre le ton juste et vrai, lorsqu'on substitue à l'inspiration naturelle l'enjolivement factice, il y a dans *Louison* des passages où ce talent si fin a poussé au noir, où ce crayon si net s'est écrasé sur la pierre; et lorsque le duc, à la dernière scène, prend des airs de paladin, entonne le dithyrambe et parle de son hermine ducale pour un fait aussi simple que celui d'aimer sa femme et de lui donner le bras en public, l'on se souvient involontairement d'un des plus ravissans proverbes de M. de Musset, et l'on se dit tout bas que, puisque l'auteur de *Fantasio* et de *Namouna* a pu cotoyer un moment l'emphase, *il ne faut jurer de rien.*

Pourtant, que la malice ou l'envie n'essaient pas de s'y tromper : dans cette œuvre un peu décousue, un peu languissante, où le fond est plus léger que la forme n'est exquise, il y a plus de talent que dans toutes les pièces jouées depuis six mois à la Comédie-Française, à commencer par cette *Amitié des Femmes*, qui a révélé un nouvel inconvénient des révolutions, celui de rendre à la littérature des esprits long-temps concentrés dans les travaux administratifs. Dans les critiques que nous inspire *Louison*, ce qui domine, c'est moins le blâme que l'exigence; nous nous plaignons d'autant plus que nous attendions davantage, que, d'heureuses circonstances ayant enfin donné à M. de Musset la popularité, on voudrait voir cette muse, débarrassée maintenant de tout noviciat et de tout obstacle, entrer résolûment dans une nouvelle phase, aborder de front la vraie poésie, la vraie comédie du siècle, laisser là l'ambre et les paniers, et se souvenir que, dans des temps comme les nôtres, un esprit supérieur comme le sien a mieux à faire qu'à raviver d'un pinceau délicat et indolent les portraits de nos grand'mères. Grace à un rare et précieux privilége,

M. de Musset réunit, dans sa manière, les mérites les plus différens : par le bon sens et l'esprit, il est aussi Français que les écrivains de nos grandes époques; par la fantaisie idéale, par ce poétique rayon dont il baigne les contours de sa pensée, il se rattache aux littératures modernes dans tout ce qu'elles ont d'aventureuse rêverie. Comme Hélène, sa poésie verse la joie au cœur et le sourire aux lèvres des vieillards, pendant qu'elle fait passer sur les fronts de vingt ans les brises tièdes et embaumées de la jeunesse, de l'illusion et de l'amour. Par *Namouna* et *la Coupe et les Lèvres*, il touche à Byron; à Regnier, par ce crû généreux et pur qui échauffe et vivifie la satire sur *la Paresse*. La *Confession d'un Enfant du siècle* est de la famille d'*Adolphe* et d'*Obermann;* Barberine et Marianne donnent la main à *Cymbeline*, à *Comme il vous plaira*, aux plus étincelantes créations de Shakspeare. Enfin ses proverbes, remplis de distinction et d'élégance, accréditent M. de Musset auprès de la bonne compagnie, en même temps que ses ballades, d'un tour si leste et si cavalier, ont fait leur chemin et couru le monde, portées sur les ailes rapides d'un refrain. Ainsi, l'heureux poète a sa part dans tout ce qui attire ou charme les imaginations contemporaines; il s'est préparé toutes les voies, ouvert toutes les issues. Qu'il s'adresse aux étourdis ou aux sages, aux rêveurs ou aux positifs, il est sûr d'être écouté. Si, malgré les conseils de la vraie critique et les intérêts de sa gloire, la réalité l'effraie; s'il ne se sent pas de force et d'audace à *incruster un plomb brûlant* sur les ridicules et les travers de notre temps; s'il a quelque raison de respecter ces nouvelles faces de la vanité humaine, à la fois désorientée et fécondée par les austérités démocratiques; s'il recule enfin devant ce rôle si grand, cette tâche si belle, d'être le poète comique d'une époque dont rien n'égale les comédies, il doit au moins, en poursuivant l'idéal ou le passé à travers les tristes préoccupations du réel et du présent, s'imposer une condition rigoureuse : c'est de se montrer supérieur à lui-même, de se surpasser en se répétant, de donner à ses œuvres cette perfection, cet éclat auxquels rien ne résiste, et qui permettent à l'art, à la fantaisie, de rivaliser d'entraînement avec les plus entraînantes réalités.

Pour l'art moderne, dont M. de Musset est à nos yeux le plus aimable représentant, il n'y a pas de milieu : ou instruire ou charmer, avoir ou assez de vigueur pour se prendre corps à corps avec les monstres nouveaux dont le déluge démagogique a peuplé la terre, ou assez de magie pour ramener les imaginations attristées vers le radieux Éden des rêveries heureuses et des visions fleuries. Nous croyons M. de Musset au niveau de ces deux tâches, dont la moindre a de quoi contenter les ambitions les plus hautes; mais, pour les remplir, il ne faudrait pas que cette maturité fût moins féconde que cette adolescence qui a tant promis, que cette jeunesse qui a tant donné. Si la critique a le droit de généraliser ses attributions et de faire un peu de morale, n'est-ce pas lorsqu'elle aperçoit chez des poètes justement aimés une tendance à s'oublier en des œuvres légères, parfois même à se compromettre sur des scènes secondaires, et à donner, par ces imprudences, un prétexte trop commode aux malveillans?

Nous avions lieu de signaler récemment, comme un désastreux symptôme de notre siècle, le culte de soi-même; mais le respect de soi-même est bien différent : l'un est aussi salutaire que l'autre est funeste, et peut-être est-il permis d'ajouter, sans trop de paradoxe, que c'est là encore une des maladies morales de ce temps-ci, qu'on s'y respecte un peu moins à mesure qu'on s'y adore un peu

plus. L'écrivain qui a de sa dignité personnelle une idée assez juste pour ne rien vouloir ni en-deçà ni au-delà, mêle sans cesse la crainte de faire mal au désir de bien faire, et cherche sa conscience littéraire dans le sentiment de l'exigence publique; il pourra s'abuser sur son œuvre ou sur sa force; il ne se jouera jamais ni du contrôle qui mesure cette force, ni de la curiosité qui attend cette œuvre. L'homme qui se divinise, au contraire, n'aura jamais de ces doutes et de ces craintes; c'est bien le moins, quand on se croit dieu, qu'on se croie infaillible. Comment s'imaginerait-il pouvoir faire quelque chose d'inférieur aux conditions de son talent, aux promesses de sa renommée? Le privilége de la divinité, c'est d'être toujours égale à elle-même, et l'on n'a que faire de se préserver des faiblesses, lorsqu'on possède, pour les cacher, ce nuage d'or dont parle Homère. A quoi bon se respecter? le respect est une précaution : et contre qui se précautionner? contre soi? on est dieu; contre les autres? ils s'agenouillent.

Hâtons-nous de le dire, ces réflexions chagrines seraient bien injustes, si nous voulions les appliquer à l'auteur de *Louison*. L'extrême justesse de son esprit, parfois évaporé, parfois insouciant, jamais faux, l'a garanti de cette contagion *raphaélesque* et *olympienne;* mais peut-être est-il tombé dans l'excès contraire, peut-être n'a-t-il pas toujours de sa personnalité littéraire ce soin qui fait partie de l'hygiène morale, et qui est à la vanité ce que l'élégance native est à la recherche efféminée. Quelle source d'observations mélancoliques ne trouverait-on pas dans ce contraste! Hélas! glorification et insouciance, apothéose et abandon, partent du même principe. C'est qu'aujourd'hui ce n'est pas l'art qu'on aime; c'est que les hautes intelligences se dégoûtent de ces joies austères qu'on rencontre dans l'exercice de la pensée, dans l'emploi de facultés brillantes au service du vrai, à la recherche du beau. Ces jouissances sublimes sont trop maigre chère pour les génies modernes; il leur faut des satisfactions plus friandes, qui chatouillent plus agréablement la sensualité de leur orgueil. Le beau, le vrai, n'existent plus pour eux qu'à la condition d'entrer dans le cercle lumineux que tracent leur rêverie et leur gloire. Cette vérité ou cette beauté qui les avait passionnés d'abord se mêle si intimement à leur propre personne, qu'ils ne les séparent plus. Alors, s'ils ont reçu du ciel ce don d'optimisme personnel, ce contentement solide et carré que rien n'ébranle et qui leur persuade que le plus noble exercice du talent est de se servir perpétuellement à soi-même d'idéal et de modèle, ils se formulent en œuvres superbes d'où l'art et le goût sont absens, mais où l'auteur apparaît à chaque page. S'ils ont assez d'esprit, de finesse et de tact pour comprendre tout ce qu'il y a de misérable et de stérile dans cette idolâtrie du *moi* se substituant à la religion de l'art, ils se détournent également de l'art et du *moi;* ils passent à la période du désenchantement et de la nonchalance. Mais que disons-nous? Des natures bien douées peuvent-elles s'attarder long-temps dans cette phase? Et, en insistant, n'aurions-nous pas l'air de donner raison à ces critiques charitables qui se hâtent de proclamer la décadence du poète, sans doute pour s'indemniser de la violence qu'ils s'étaient faite en rendant hommage à ses triomphes? Pour nous, si nous avons parlé de *Louison* avec autant de franchise, c'est parce que nous aurions cru, par des réticences ou des subterfuges, manquer à la vive sympathie que nous inspire M. de Musset; c'est parce qu'un talent aussi pur et aussi vrai repousse la flatterie; c'est, enfin, parce que nul ne nous sembla jamais plus capable d'écrire la comédie contem-

poraine, et qu'en l'y appelant, nous lui donnons la plus haute marque d'estime que la critique sérieuse puisse décerner à un poète éminent qui n'a pas dit son dernier mot.

Du moins, en essayant de faire nos réserves à propos de *Louison*, nous restons dans le domaine de la littérature. Où descendrions-nous, si nous voulions parler de *la Jeunesse des Mousquetaires? Jeunesse*, dites-vous? c'est *décrépitude* qu'il faudrait dire. Les auteurs ont tant fait, ils ont tellement fatigué le public de ces éternelles figures, de ces *Quatre fils Aymon* du feuilleton-roman, qu'ils ont fini par détruire même cette impression d'amusement qui avait accueilli d'Artagnan et Porthos. Aujourd'hui Porthos et d'Artagnan sont plus vieux que Théramène. Il est vrai que jamais on ne traita plus lestement cette loi, pourtant imprescriptible, qui veut que les procédés du drame diffèrent de ceux du roman. Les fournisseurs patentés du Théâtre-Historique n'y mettent pas tant de façons. Ils coupent dans les dix volumes autant de morceaux qu'il leur convient, et ces morceaux s'appellent, suivant leurs dimensions, des actes, des tableaux ou des scènes. Aussi c'est chose curieuse que d'observer les transitions de l'ennui au plaisir parmi les spectateurs de pareilles pièces. Tant qu'on en est aux grands coups d'épée, aux violens coups de théâtre, à ce mouvement matériel qui est surtout l'affaire du machiniste, le public s'amuse, comme il s'amuserait quelques pas plus loin au Cirque-Olympique. Dès que les auteurs ont l'air de lui dire : *Paulò majora canamus*, et qu'ils amènent bravement une scène de politique entre Louis XIII et Richelieu, ou une scène d'amour entre Buckingham et Anne d'Autriche, comme rien de tout cela n'est préparé ni lié, comme chacun de ces incidens semble tiré d'un compartiment spécial et transporté tant bien que mal sur le théâtre, il n'y a plus moyen de s'entendre ni surtout de s'amuser. Rien n'égale la fatigue de ces soirées qui commencent en plein jour et finissent le lendemain. Les cordes même vulgaires du cœur n'y sont pas touchées, comme dans le bon vieux mélodrame, que ces pièces-là réhabilitent par comparaison, et l'on y passe incessamment de ces effets scéniques, obtenus par une trappe qui s'ouvre ou une fenêtre qui se brise, à cette phraséologie d'autant plus intolérable qu'elle est plus prétentieuse, comme ces faux nobles qui sont mille fois inférieurs à d'honnêtes et simples bourgeois. Le théâtre où ces mousquetaires étalent ainsi leur vieille jeunesse nous fait l'effet de la nécropole, ou, mieux encore, de *la cité des expiations* du drame moderne, et l'on éprouve, en y entrant, une impression analogue à celle qu'ont dû ressentir, depuis un an, les libéraux de la restauration en voyant à quelles équipées pouvaient conduire leurs sages idées d'émancipation intellectuelle et politique.

C'est encore la musique qui a le mieux réussi, dans ces derniers temps, à nous ramener, au moins pour quelques heures, de ces agitations qui subsistent dans les esprits, même quand elles s'effacent dans les rues, aux récréations exquises, aux calmes jouissances de l'art. A l'Opéra, les débuts de Masset, combinés avec le succès du *Violon du Diable*, font patiemment attendre *le Prophète*. Nous nous souvenions d'avoir entendu Masset à l'Opéra-Comique; c'était alors un chanteur un peu gauche, que son extrême timidité empêchait de tirer parti d'une voix très belle et très étendue. Aujourd'hui, Masset, grace à un séjour de quelques années en Italie, a acquis assez d'assurance et d'aplomb pour qu'il soit facile d'apprécier les rares qualités de cette voix qui parcourt deux octaves en

pleine poitrine, et qui, dans les notes de tête, a autant de sonorité que de charme. Que ce brillant ténor donne maintenant à son chant l'expression et la vie, qu'il le nuance surtout de ces demi-teintes où il excelle, mais dont il amoindrit l'effet par des transitions trop rapides aux notes éclatantes, et il arrivera bien vite au premier rang, surtout s'il choisit, pour continuer ses débuts, des partitions plus mélodieuses que *Jérusalem*. Il faut que Masset aborde franchement le répertoire de Duprez, dont la voix ressemble à ces fragmens de chapiteaux et de colonnes à l'aide desquels les érudits et les architectes reconnaissent le style d'un monument magnifique, mais écroulé.

Si la critique sincère n'a pas de plaisir plus réel que celui de pouvoir louer sans réserve un artiste ou une œuvre, il semble que ce plaisir soit plus vif encore dans ces momens de langueur et de souffrance où il faut, à celui qui déploie les ressources de son art, autant de courage que de talent. C'est à ce titre que nous avons suivi, avec une sympathie profonde, les généreux efforts du Théâtre-Italien depuis sa réouverture, et que nous avons applaudi avec enthousiasme à la belle reprise de *la Gazza Ladra*. Tout a été dit sur cette musique que M. de Stendhal, il y a vingt-cinq ans, caractérisait dans des pages si spirituellement admiratives, et qui est restée aussi jeune, aussi fraîche que si Rossini l'avait écrite hier. Mlle Alboni, qui avait chanté Pippo l'an dernier, paraissait cette fois dans le rôle de Ninetta. On a dû transposer pour elle certaines parties de ce rôle, écrit pour un *mezzo soprano;* mais, bien qu'il y ait perdu, dans quelques passages, un peu de son éclat et de son effet, nous ne croyons pas que l'ensemble ait jamais été chanté avec une perfection plus exquise. Mme Malibran poétisait Ninetta; elle s'élevait au pathétique le plus admirable dans la scène du signalement, dans le finale de l'arrestation, dans le beau sextuor du jugement. Mlle Alboni a eu le bon esprit de ne pas demander à son talent et à ses moyens physiques ce qu'il lui eût été difficile d'en obtenir, et cependant, dans la scène de la condamnation, la beauté de son chant a atteint jusqu'à l'expression dramatique. Actrice suffisante, elle a été cantatrice incomparable. Pour mentionner les morceaux où elle s'est fait applaudir, il faudrait citer la partition tout entière. Rappelons seulement le trio célèbre : *O nume benefico!* le délicieux duo de la prison, le sextetto, la prière, où, sans mouvemens et sans gestes, elle a su émouvoir et attendrir par l'indicible suavité de ses accens. A côté d'elle, trois artistes ont mérité d'avoir une large part d'encouragemens et de bravos. Mlle de Méric, qui chantait le rôle de Pippo, est un contralto d'une distinction extrême; sa voix manque encore un peu de force et de rondeur, mais elle a ce timbre frais et sonore, ce grain moelleux et charmant que rien ne remplace. Dans le ravissant andante du duo de la prison, *povero Pippo!* ces deux voix se mariaient si bien, que la mélodie semblait portée sur deux ailes. Morelli n'a pas été au-dessous du sublime rôle de Fernando; le genre sérieux lui convient mieux que le bouffe; dans *la Gazza,* sa physionomie s'est animée; sa belle voix de basse a pris une expression et une ampleur qui rappelait Tamburini. Enfin, Ronconi a interprété en acteur et en virtuose consommé le personnage du podestat; à force d'art et d'esprit, il s'est joué des difficultés de ce rôle, qui exige une voix d'une sonorité et d'une souplesse juvénile, et, si le ténor eût été au niveau de ces artistes d'élite, rien n'eût manqué à l'éclat de cette magnifique représentation.

Quel que soit notre respect pour les révolutions et même pour les républiques, il nous est impossible, en écoutant ces mélodies délicieuses, de ne pas nous dire tout bas que la terre *où les citronniers fleurissent* s'entend mieux aux enchantemens de l'art qu'aux aventures de la politique. Cette impression à la fois douce et mélancolique, on l'éprouve aussi en lisant les grands poètes de l'Italie, et nous devons remercier ceux qui, par des études patientes ou des interprétations habiles, concourent à populariser parmi nous ces admirables génies. Deux touristes de poésie et d'art, deux de ces *mondains lettrés* dont l'influence et l'exemple ne pourraient être qu'utiles à notre pauvre bohème littéraire, MM. Ernest et Edmond Lafond, viennent de publier en un beau volume la traduction des sonnets de Dante et de Pétrarque, de Michel-Ange et de Tasse, précédée d'études ingénieuses sur chacun de ces grands hommes. Nous aimons assez, pour notre part, cette façon de puiser aux vraies sources, au lieu d'apporter soi-même son contingent de poésie à ce fleuve qui roule tant d'oubli sous ses ondes et ne laisse guère surnager que trois ou quatre noms par siècle; ce n'est qu'aux élus de la Muse qu'il est permis de s'écrier :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre!

Mieux vaut, quand le verre n'est pas bien solide ou quand on n'est pas sûr d'avoir rien à y mettre, mieux vaut emprunter à Pétrarque son pur cristal, à Dante sa coupe d'or.

Il n'est pas rare d'entendre dire que les poètes et les vers trouvent aujourd'hui peu d'accueil, parce que le siècle est trop positif, trop prosaïque; nous oserions presque affirmer le contraire, et prétendre que, s'il est difficile à des poésies d'attirer l'attention, c'est parce que notre siècle est trop poétique, parce qu'en face de tant d'agitations et de souvenirs, d'émotions et de douleurs, l'inspiration de chacun est dépassée par la tristesse, l'inquiétude ou la rêverie de tous. L'ame qui s'ouvre aux impressions du monde extérieur, aux voix de la prière et de l'amour, à tout ce que chante au dedans et au dehors l'immortel dialogue de l'imagination et de la nature, est aisément dupe d'elle-même; elle croit être seule à regarder ce que tout le monde voit, à écouter ce que tout le monde entend; et, lorsqu'elle essaie de donner un langage à ses premiers rêves, de faire acte de propriété sur ce fonds commun de poésie que notre siècle achète, hélas! assez cher, la note individuelle se perd dans l'hymne, j'allais dire le sanglot universel. Il est donc plus sage de recourir aux maîtres, à ceux qui ont su donner à la passion et à la tendresse une forme assez belle pour participer de l'immortalité même des sentimens qu'ils ont chantés. Ce qui nous frappe dans ces poètes, Pétrarque, Dante, le Tasse, Michel-Ange, Corneille, Shakspeare, c'est que, chez eux, ce qui souffre, aime, espère, pleure, prie, c'est l'homme, c'est l'humanité; chez les modernes, c'est un homme, c'est une individualité brillante, rattachant toute souffrance à ses douleurs, toute félicité à ses joies. Aussi l'imitation des uns est salutaire et féconde, celle des autres est dangereuse et stérile. Il est donc permis d'applaudir à la preuve de bon goût qu'ont donnée MM. Ernest et Edmond Lafond en choisissant aussi bien leurs modèles. Leurs traductions des quatre grands poètes italiens sont d'une élégance d'autant plus remarquable, qu'il s'agissait de faire entrer, dans les étroites limites du sonnet, toutes ces qualités de grace, de passion, d'enthousiasme, de mélancolie, et qu'il

a fallu assouplir notre pauvre langue française pour lui apprendre à chanter, d'une page à l'autre et sous cette forme concise, avec la rude et naïve vigueur du statuaire florentin, l'élan chevaleresque du poète d'Armide, la grace mystique de l'amant de Laure et l'idéale grandeur du visionnaire immortel de *la Divine Comédie*.

N'y a-t-il pas en ce moment quelque chose d'instructif et de piquant pour les peuples émancipés que tourmente ou égare l'excès même des biens qu'ils ont conquis, à voir le goût des lettres trouver une place et un refuge sous ces gouvernemens absolus contre lesquels l'esprit moderne aurait plus de raison de se révolter, s'il était lui-même plus sûr de modérer et de civiliser ses victoires? M. le comte Ouvaroff, ministre de l'instruction publique en Russie, vient de publier des *Esquisses politiques et littéraires*. Dans ce livre, la politique coudoie la littérature, mais d'une façon fort inoffensive, et sans que celle-ci y perde de sa courtoisie ou celle-là de sa sécurité. Une appréciation des vues de Napoléon sur l'Italie, une spirituelle notice sur le prince de Ligne, un examen critique sur la fable d'Hercule, un discours académique sur Goethe, un mémoire sur les tragiques grecs, des impressions de voyage à Venise et à Rome, tels sont les divers morceaux dont se compose ce volume, et qui révèlent chez l'auteur une grande variété de connaissances, en même temps qu'un maniement très habile et très correct de notre langue. Penser et écrire ainsi, c'est, pour un étranger de distinction, s'unir à la France, à celle d'autrefois du moins, par la plus douce et la plus solide des alliances : celle du bon style, du bon sens et du bon goût.

C'est trop de pessimisme pourtant de ne parler que de la France d'autrefois à propos de ces qualités distinctives de l'esprit français. Il suffirait pour nous démentir de quelques-uns de ces travaux qui se poursuivent, se continuent ou se réimpriment à travers tant de collisions bruyantes. Le huitième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, contient un récit animé, entraînant, de cette guerre d'Espagne aux épisodes si dramatiques, aux conséquences si funestes, et, loin d'avoir rien perdu de sa verve, on dirait qu'en se multipliant sur tous les points d'attaque, cet esprit si pratique s'est retrempé, aiguisé et affermi. En même temps, l'éloquent initiateur de la critique moderne, M. Villemain, vient de publier une édition nouvelle de son *Tableau de l'Éloquence chrétienne au quatrième siècle*. Que de réflexions ne suggérerait pas ce bel ouvrage, qui semble rajeuni par les circonstances, par ces luttes d'opinions et de systèmes, moins enthousiastes, hélas! mais aussi ardentes que dans ce monde du Bas-Empire, travaillé, régénéré, transformé par le christianisme? Et quel guide plus sûr, à travers les différens théâtres de ces polémiques passionnées, que cet homme éminent qui a gardé, au milieu des variations de notre littérature, l'autorité magistrale, la place incontestée d'un écrivain du bon temps? Tout près de lui, et comme si la voix du maître avait été réveillée par celle du plus brillant de ses successeurs, nous rencontrons M. Saint-Marc Girardin et le second volume de son *Cours de Littérature dramatique*. Nous n'avons pas à apprendre aux lecteurs de la *Revue* avec quel art M. Saint-Marc Girardin, renouvelant les procédés de la critique, renonçant à l'analyse aride et pédantesque des pièces de théâtre, va chercher dans le cœur humain, dans les diverses affections de l'homme, la source même de toutes les beautés dramatiques, la com-

paraison féconde des tableaux avec le modèle. On comprend sans peine combien l'ingénieux écrivain a dû vivifier son sujet, en lui donnant pour auxiliaire cette étude psychologique, dont les ressources sont inépuisables, infinies, comme l'ame humaine dont les mystérieux replis ont toujours quelque chose à révéler à l'observation attentive. Par ses inductions pénétrantes, par ses esquisses du sentiment filial et fraternel dont il poursuit l'expression dans les chefs-d'œuvre du théâtre ancien et moderne, M. Saint-Marc Girardin touche à toutes les questions de philosophie et de morale; il y touche d'une main si sûre, avec tant de droiture et de sagesse, que, loin de multiplier pour ses auditeurs les occasions de s'égarer sur cette route agrandie et au milieu de ces nouvelles perspectives, il leur ménage sans cesse, comme des fils conducteurs, ces vérités pratiques et saines hors desquelles tout est folie dans le monde intellectuel, tout est désordre dans le monde moral, tout est désastre dans le monde politique. Parlerons-nous du style de cet ouvrage? Le style de M. Saint-Marc Girardin est de la bonne école; il a cette netteté qui sculpte la pensée sous l'expression au lieu de l'y étouffer, cette allure vive et piquante qui donne à l'idée la pénétration et la rapidité du trait. Il tient du XVIIe siècle par la raison, du XVIIIe par la clarté, et du nôtre par cette faculté toute moderne de mettre dans la critique autre chose que la critique même.

De pareils livres, publiés en des temps comme celui-ci, nous causent à la fois un sentiment de joie et un sentiment de tristesse: ils nous attristent, parce qu'on se dit, malgré soi, que c'est dommage, et que cet atticisme, cette élégance et ce goût méritaient mieux que l'attention distraite d'un pays trop inquiet du nécessaire pour s'occuper du superflu. Le superflu, avons-nous dit! nous nous trompons, et c'est là ce qui nous réjouit ou nous rassure. Non, ces œuvres où des esprits d'élite trouvent moyen de consigner tant d'idées justes, réparatrices, salutaires, ne seront jamais pour nous une superfluité brillante, un accessoire inutile; elles sont inhérentes au pays; elles font partie de son génie ou plutôt de son existence. « Je pense, donc je suis, » a dit Descartes, et ce mot a été la formule de sa philosophie tout entière. Ce que Descartes a dit de lui-même, il est permis de le dire aussi de la France au moment où les révolutions et les sophismes peuvent faire douter de son salut. Elle pense, donc elle est. Sans doute il est regrettable que l'art n'y concoure pas pour sa part, que le théâtre soit muet, qu'il laisse aux esprits critiques le soin de perpétuer et de maintenir ce signe de vie intellectuelle; et cependant on peut répéter avec complaisance, en lisant des ouvrages comme ceux dont nous parlons: Tant que la France pensera, tant que la vérité s'y traduira, sous la plume d'hommes éminens, en livres ingénieux et solides, instructifs et élégans, il sera clair qu'elle existe, qu'il y a encore en elle assez de vie, d'activité, d'intelligence, pour résister aux secousses et conjurer les tempêtes.

ARMAND DE PONTMARTIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

28 février 1849.

De cela, maintenant, il y a donc déjà plus d'une année. C'était un de ces momens comme il s'en trouve quelquefois dans l'histoire pour le châtiment de notre humaine présomption, un de ces jours de vertige où tout le monde fait des fautes, parce que tout le monde a mérité d'en faire. Les partis légaux, depuis si long-temps aux prises, avaient oublié, dans l'acharnement de la lutte, qu'en dehors d'eux et presque en dehors du pays, il y avait encore un autre parti qui n'était qu'une faction. Cette faction veillait, et le jour où l'agitation constitutionnelle eut l'imprudence d'aller jusqu'aux limites extrêmes de la légalité, de mettre le pied dans la rue, elle fut en un clin d'œil surprise et débordée par des gens qui savaient bien mieux qu'elle ce que c'est que la rue. Les grands vainqueurs et la triomphante victoire! Une hécatombe humaine provoquée par un guet-apens; un poste, deux postes égorgés ou incendiés; Neuilly brûlé, le Palais-Royal et les Tuileries dévastés : voilà le bulletin de ces *glorieuses!* Nous allions oublier de compter les blessés et les morts; il n'y avait pourtant guère de balles à recevoir entre tout ce qu'ils étaient là de héros, car il n'y avait guère de fusils braqués sur eux. Aussi, toutes les fois que nous voulons nous faire une imposante idée du nombre de ces précieuses victimes qui moururent alors pour la patrie, nous avons soin de les ramasser partout, et aux rares éclopés du champ de bataille nous ajoutons ces masses anonymes qui étouffèrent au fond des caves du tyran, noyées dans le vin qu'elles buvaient, ou rôties par le feu qu'allumait leur ivresse!

Nous en sommes presque arrivés, après tant d'épreuves désolantes, à douter des révolutions les plus légitimes, et malgré les justes griefs d'où naquit celle de 1830, malgré la sainteté de la cause qu'elle défendait, nous y regrettons encore quelque chose; nous regrettons qu'il ait fallu la force pour venger la loi. L'emploi brutal de la force irrégulière ne sera jamais qu'une périlleuse réparation du droit violé. Mais enfin il y avait en 1830 un admirable élan de patrio-

tisme honnête, il y avait des passions généreuses jusque dans leur aveuglement, il y avait le besoin national d'une revanche. Ce n'était pas une infime minorité qui montait à l'assaut d'une place ouverte par la plus inexplicable des défections; l'immense majorité du pays était derrière les combattans, et les combattans le sentaient. Entre le souvenir de ces heures d'enthousiasme sincère et le souvenir des heures fiévreuses de 1848, il n'y a rien de commun pour nous. Ce qui revient tout de suite à notre mémoire, quand nous l'interrogeons pour lui demander les images qu'elle a gardées de cette récente époque, c'est l'aspect des demeures royales saccagées et bouleversées par la justice du peuple. Nous n'oublierons jamais ce spectacle sauvage, ces appartemens souillés, ces lits infectés d'orgies ignobles, ces parquets jonchés de débris, ces meubles forcés, ces lettres de famille foulées comme litière sous les talons ferrés, ces cadres magnifiques éventrés, ces toiles rares, ces œuvres des maîtres qui ont illustré la France déchiquetées par une rage stupide, et partout cette horrible odeur de vin et d'eau-de-vie, et trônant dans cet enfer, ces sauveurs de la patrie harnachés par-dessus leurs blouses de tout l'équipement des laquais du roi. Se rappelle-t-on combien il fallut parlementer avec ces vaillans soldats pour les décider à vider les Tuileries, où ils campaient comme au chef-lieu de leur conquête? Il est vrai qu'on nous dit : Le peuple était maître, il a respecté vos maisons et vos têtes; le peuple vous a fait grace! Un oracle rouge signifiait encore hier aux ambassadeurs étrangers cet avis salutaire et les avertissait de prendre garde à une rechute. La belle manière de vanter les gens que de les glorifier parce qu'ils n'ont été ni des voleurs ni des assassins, et que le vrai peuple doit se tenir honoré d'un pareil compliment!

Ce sont probablement toutes ces considérations réunies qui ont déterminé M. Portalis à proposer des réjouissances solennelles pour le 24 février. M. Portalis abonde en idées originales, et nous trouvons d'ailleurs assez naturel qu'il soit reconnaissant à la république d'avoir fait un grand citoyen d'un ex-baron monarchique. Oui, M. Portalis fut tout un jour un grand citoyen, le jour où face à face avec M. Crémieux il montra qu'il tenait moins à son titre de procureur-général que le ministre à son portefeuille. On était encore dans le bon temps, et M. Crémieux passait pour un des hommes qui s'étaient le plus dévoués à la patrie : il y avait du mérite à le vaincre en sacrifices. Quel malheur que l'anniversaire de la révolution n'ait pu venir dès ce temps-là! L'idée de M. Portalis eût été plus féconde, parce qu'elle serait tombée dans des mains moins désintéressées et plus complaisantes. Ceux qui étaient les pères de la république, et auxquels on disait sans cesse que leur fille était laide, n'avaient d'autre souci que de la parer. Les somptueuses cérémonies que nous avons alors contemplées : fêtes des victimes, fêtes de la fraternité, fêtes de toute espèce, pompes mythologiques, bœufs aux cornes dorées, faisceaux romains portés par des licteurs en tricorne et en chapeau rond! Que d'émotions diverses, et comme M. Flocon était dans le vrai quand il s'écriait qu'on n'effacerait point la révolution de la mémoire du peuple! Le peuple pourrait-il oublier ces journées carnavalesques, qui le consolaient du travail et du pain qu'on lui avait ôtés? M. Faucher, qui n'était pas du coup de main de février, n'avait vu dans l'anniversaire de cet exploit qu'une occasion de prier pour l'ame de ceux qui le payèrent de leur vie; c'était un devoir que tout bon chrétien pouvait aimer à remplir, rien de plus. La vraie fête

de la république, c'était, à nos yeux aussi, la date de son inauguration légale, le 4 mai, et le projet ministériel ajournait jusque-là les réjouissances. L'assemblée, dans un esprit bien éclectique, a voulu tout concilier. Au lieu d'un jour férié, elle en a voté deux, le 24 février et le 4 mai; elle a décidé qu'on se réjouirait le 4 mai, tout en faisant, le 24 février, quelque autre chose que de pleurer. Après la messe funèbre, nous avons donc chanté le *Te Deum*. Cela s'appelle d'après la loi « un service religieux commémoratif et d'actions de graces. »

De quoi donc, mon Dieu! vous avons-nous rendu graces? Et quels efforts plutôt n'avons-nous pas dû faire pour oublier d'où nous étaient sortis tant de maux, par où tant d'autres s'étaient aggravés! Il est un mal entre tous que nous venons encore de voir s'étaler dans cette dernière occasion, et qui nous chagrine assez pour ne pouvoir nous en taire. C'est un mal que nous appellerions volontiers l'hypocrisie publique. On arrache un empire à la misère, on ferme les plaies de la guerre civile, on couvre avec le temps les ravages d'une peste ou d'une famine; mais répare-t-on jamais dans la conscience d'un peuple cette mortelle indifférence qui la glace au point de lui permettre le même air d'adhésion monotone sous tous les uniformes et devant tous les drapeaux? Les révolutions qui se culbutent chacune à leur tour éteignent le sentiment du droit dans les cœurs : le droit d'hier n'est pas celui de demain; la fête, par exemple, qu'on célèbre aujourd'hui glorifie des héros qui le jour d'avant auraient été des criminels, et M. Lagrange était tout-à-fait dans la vérité de notre temps, quand il soutenait à propos de la discussion des incapacités électorales qu'il n'y avait pas de crime en politique. S'il n'y a de crime nulle part, où donc est le devoir? Et quand dans une société il est plus difficile encore de savoir où trouver son devoir que de le pratiquer, il arrive alors aisément que l'on prend son parti de n'en plus du tout reconnaître. La vie publique devient ainsi une vie sans devoir, c'est-à-dire sans but comme sans règle, et l'on n'a plus d'adoration que pour le fait, parce que le principe manque. On travaille de son mieux à organiser, à constituer le fait jusqu'au moment où il disparaît sous un autre, et à ce moment on s'incline devant celui-là avec le même visage et la même docilité que devant le premier, on le salue aussi bas, on lui débite les mêmes professions de foi; il n'y a rien de changé pour cette ame vagabonde d'un peuple banal, il n'y a qu'un fait de plus. L'ame d'un peuple peut-elle se relever de cet état permanent de désaffection plus ou moins dissimulé sous le masque perpétuel des mêmes convenances? L'hypocrisie publique est-elle un vice dont une nation guérisse? Voilà ce que nous nous demandions le 24 février, au milieu de cette foule froide qui remerciait officiellement la Providence de lui avoir donné la république sans la prévenir.

Puisque la république est là, cependant, il faut bien qu'elle marche. Aussi l'assemblée constituante est-elle maintenant tout occupée de la loi électorale qui doit compléter l'organisme politique. Étrange singularité! il semble que la démocratie méconnaisse elle-même son principe une fois qu'elle est à l'œuvre, et n'en comprenne pas les nécessités. On a tant disputé sur la doctrine des incompatibilités parlementaires, que nous ne sommes pas tentés d'y revenir. Il est certain qu'il y a des postes où le fonctionnaire est trop indispensable pour avoir licence de les quitter et de prendre à volonté sa place dans la représentation du pays, qu'il sert autrement. Il est certain aussi que, dans un pays à la fois admi-

nistratif et démocratique, les fonctions publiques attirent à elles tout ce que la démocratie proprement dite a d'intelligences éclairées. Faudra-t-il donc les écarter toutes du sein des assemblées publiques? C'est ce que la constituante a résolu, sans apercevoir qu'elle limitait ainsi par trop arbitrairement l'exercice du suffrage universel. La constituante républicaine, nourrie des argumens qu'on employait au service de la doctrine des incompatibilités sous le régime monarchique, n'a pas même pesé les réponses qui découlaient toutes faites de la situation nouvelle. Voilà comment il n'y aura guère, dans la prochaine assemblée, que de grands propriétaires ou de petits avocats pour faire cortége aux politiques de profession; voilà comment il sera de plus en plus impossible d'avoir des discussions d'affaires, et comment, par conséquent, la souveraineté du pouvoir législatif et la prédominance du principe démocratique sont d'avance ébréchés par les volontés contradictoires de notre souveraine législature.

Il est vrai d'ajouter qu'à la faveur d'une distinction, d'ailleurs très fondée, entre le grade et l'emploi, on a traité les fonctionnaires de l'ordre militaire beaucoup mieux que les fonctionnaires civils. L'épée ne perd jamais chez nous tous ses priviléges; puis c'est le propre de la république d'avoir toute sorte d'égards pour les capitaines, sans même quelquefois obtenir de retour. Ce régime particulier de liberté politique ne s'offusque pas d'être protégé d'un peu près. Les démocrates avancés, qui, nous en convenons, ne se plaisent pas à cette protection quand ils ne sont point eux-mêmes chargés de l'appliquer, ont pris fait et cause pour des intérêts qui les apitoyaient plus que celui du soldat. L'assemblée avait joué un mauvais tour aux voleurs; elle les avait exclus par article spécial du droit d'être représentans. M. Pierre Leroux, qui est un homme d'amour et qui chante l'amour à tout venant, ne veut point d'une justice sans miséricorde, et, pour montrer à l'assemblée combien il fait mauvais de descendre ainsi sans rémission dans la vie privée des gens, il propose à son tour d'exclure les adultères de la représentation nationale. La revanche n'était pas mal trouvée. L'amour dans les sermons de M. Pierre Leroux étant surtout platonique, et lui-même n'ayant jamais aspiré au rôle de séducteur, son amendement ne l'embarrassait guère. La majorité de la constituante n'a pas voulu paraître moins vertueuse que le patriarche du socialisme. En haine du zèle avec lequel les bourgeois avaient puni la violation de la propriété, M. Pierre Leroux s'est donc porté le vengeur de la famille. La position était, en somme, plus adroitement prise qu'il n'appartient d'ordinaire « à notre bon ami Pierre Leroux, le plus inoffensif des hommes, » comme dit M. Proudhon; c'est justice qu'il ait gagné sa partie, et nous l'en féliciterions davantage, s'il ne l'avait engagée par pur dévouement aux victimes de la police correctionnelle.

D'autres victimes également intéressantes jouissent, à ce qu'il paraît, d'une certaine faveur sur la montagne : ce sont les victimes du tribunal de commerce. M. Besnard et M. Luneau, deux personnes rangées, comme on sait bien, ne se figurent pas qu'on le soit moins qu'eux; l'austérité de leur vie ne leur laisse pas même supposer qu'on puisse faire des dettes, et, si par malheur on en a fait, ils estiment qu'il est indispensable de les payer. Ils ont donc demandé et obtenu que l'indemnité de représentant fût déclarée saisissable, même en totalité. Il nous a semblé que cela n'arrangeait pas tout le monde, et nous n'avons pas été surpris de trouver ce matin, dans un journal qui a sans doute des amis obérés,

ces lignes charmantes : « La proposition de M. Luneau est bien misérable; et sans faire ici l'éloge des citoyens qui ont compromis leur position en s'adonnant tout entiers à la cause démocratique, nous dirons..... » Quand aurez-vous tout dit, conspirateurs cassés aux gages?

Pendant que les représentans du pays travaillent à l'achèvement de la constitution républicaine, le pouvoir exécutif est obligé d'avoir toujours l'œil ouvert et la main prête pour surveiller sans relâche et réprimer à temps les factions turbulentes qui ne peuvent souffrir aucune constitution régulière. L'émoi du 29 janvier s'est propagé sourdement et a continué durant ce mois-ci sur toute la surface de la France; il a même failli, ces derniers jours, provoquer encore dans l'assemblée un retentissement inattendu. Le général Cavaignac s'était senti justement irrité des affirmations d'un journal qui supposait que le ministre de l'intérieur et le général Changarnier avaient dû prendre le 29 janvier des précautions blessantes pour l'honneur militaire de l'ancien président du conseil. Le général Cavaignac n'a jamais souffert avec beaucoup de patience les déchirures de la vie publique; le général Changarnier ne reconnaîtrait pas volontiers à tout le monde le droit de l'interroger. Ç'a été entre les deux Africains une escarmouche pleine de convenance, qui s'est bien terminée de part et d'autre; il faut seulement prendre garde d'abuser des armes courtoises; on finirait par les aiguiser : c'est sans doute ce que le ministère a pensé quand il a mis une sorte de holà dans le *Moniteur* du lendemain.

Le gouvernement a fort affaire de mettre le holà dans tous les lieux où l'on querelle, et ce n'est pas de trop pour tout contenir de l'énergique élan qu'il imprime à son administration. Préfets et sous-préfets, magistrats et militaires, savent du moins maintenant qu'on ne les abandonnera pas devant l'anarchie, et qu'ils auront toute latitude pour être sévères à propos. Il n'est pas de sévérité trop rigoureuse en présence d'une agitation révolutionnaire qui se réveille sur tant de points à la fois pour obliger les forces actives de l'ordre à s'annuler en se dispersant. Troubles à Cette, à Lyon, à Niort, à Châteauroux, à Auch, à Limoges, à Chinon; bonnets rouges qu'on veut maintenir sur la tête de plâtre de nos nouvelles déesses de la liberté, arbres démocratiques que l'on veut replanter pour narguer les aristocrates, officiers municipaux qui font des cours publics de socialisme, ou qui plaident en justice pour les journaux rouges, ou qui invitent leurs concitoyens, sous le sceau de la mairie, à pétitionner pour le rappel du milliard de l'indemnité, enfin et surtout banquets patriotiques en l'honneur du glorieux anniversaire : tel est le menu politique de ces dernières semaines. Le banquet rouennais, qui a procédé à l'apothéose de M. Gent, n'est encore qu'un pâle festival à côté du banquet parisien illustré par l'éloquence de la montagne presque entière. M. Ledru-Rollin, tombé de chute en chute au trône socialiste, s'y cramponne en homme qui veut trôner, n'importe à quel prix et sur n'importe quoi. Il souffle des dithyrambes économiques et philosophiques à la façon d'un vieux proudhonien ou d'un jeune hégélien; il chante l'éternel *processus* de l'idée; il crie : « Salut à toi, noble France! » et le reste du même train. (Tonnerre d'applaudissemens.) M. Pyat riposte par un morceau d'*humour* en l'honneur des paysans de mélodrame, « des porte-blouses qui usent le chicot de la monarchie et fauchent l'ennemi comme un blé mûr. » (Applaudissemens frénétiques.)

Voilà pourtant le langage ciselé et musqué que ces artistes en démocratie parlent au peuple entre une portion de veau froid et un verre de vin bleu, voilà les chefs-d'œuvre démocratiques et oratoires que leurs journaux colportent. Quelle merveilleuse collection l'on ferait avec ces feuilles-là! Lisez un pamphlet dédié à Robert Blum en forme de feuilleton par un de ses admirateurs qui signe Job le socialiste; il y a là un Sulpicius qui dit à la Bourse en montrant le poing au monument du capital : « Caverne de voleurs, malheur à toi ! Ah ! si quelque jour la mitraille révolutionnaire enfonçait ces portes d'ignominie, le son du canon résonnerait à mes oreilles comme une douce musique! Ah! si la torche populaire mettait le feu aux quatre coins de l'édifice, jamais plus joyeux incendie n'aurait éclairé le ciel! Allez, infâmes! allez, abjects! allez, maudits! allez vous emplir, outres à vin, sacs à écus, allez manger, et manger encore, jusqu'à ce que la main du peuple, vous saisissant au ventre, vous fasse rendre gorge! » Après mons Sulpicius, il faut tirer l'échelle. Il y a pourtant des règlemens de police qui défendent de vendre au pauvre peuple de la viande gâtée.

La situation des affaires extérieures est encore un thème favori de nos orateurs révolutionnaires. Dans leurs journaux, dans leurs banquets, au sein même de l'assemblée, ils se récrient contre l'abaissement imposé à la France par ceux qui ne se pressent point de saluer comme des frères et amis les plagiaires étrangers de notre sublime montagne. L'obligation serait vraiment singulière, et les hardis républicains de la veille, réduits à nous rendre leurs pouvoirs, nous auraient fait en revanche un legs passablement onéreux. Dépossédés à l'intérieur par l'énergique répulsion du pays, ils forceraient le pays à les continuer au dehors, et cette politique, qui a succombé chez nous sous le concert d'une réprobation unanime, ils nous emploieraient, nous qui n'en avons pas voulu, à la propager ou à la soutenir chez nos voisins!

M. Ledru-Rollin sait sans doute la politique un peu mieux que la géographie, mais encore quelle est la politique qu'il sait? Il ne tient pas compte des distances : soit, car il n'y met peut-être pas de malice; mais tient-il plus de compte des réalités, du fond même des choses, de l'histoire, de l'humeur, de l'intérêt positif des nations? Hélas! il n'a pas besoin d'en tant connaître; il est au-dessus de ces détails vulgaires, et son éloquence n'a que de grands principes qui dominent tout sans s'appliquer à rien. C'étaient ces grands principes qui lui brouillaient naguère les idées, à propos de l'Irlande et d'O'Connell, au point qu'il avait pris le vieux gentilhomme, un vrai parangon de dévotion et de royalisme, pour un précurseur de la république démocratique et sociale. Il en fut quitte alors pour une rebuffade gouailleuse, et ce n'était pas de quoi guérir un homme fort du mal de la phrase et du péché de l'ignorance. Il fallait l'entendre l'autre jour, dans la salle Martel, attester solennellement l'union des Slaves et des Magyars contre la Russie! « Prêtez l'oreille, écoutez, écoutez le bruit qui se fait; posez la main sur la terre; sentez-vous ce tressaillement? C'est la Hongrie, c'est le panslavisme qui se mettent en marche! »

Ces belles métaphores ne laissent pas assurément de flatter les citoyens auditeurs d'un banquet à 1 franc 25 centimes, et la vérité toute nue ne les enchanterait pas autant que de si harmonieuses fictions; mais nous autres, qui avons l'imagination moins vive, nous résistons au charme du langage, et nous cherchons le sens de la conduite. Quelle est donc la conduite qui plairait à M. Ledru-

Rollin dans les choses du dehors? Il ne s'en cache pas, il le dit en pleine tribune: la semaine dernière, il interpellait M. le ministre des affaires étrangères pour le sommer d'avoir à se comporter avec la révolution romaine comme le devait un bon républicain, et M. Ledru-Rollin, joignant l'exemple au précepte, formulait d'un ton impératif le discours même qu'à la place de M. Drouin de Lhuis il eût probablement adressé à ses frères du Tibre, en guise de dépêche diplomatique. Voici les paroles qu'il souhaitait qu'on entendît à Rome; c'est du pur style de chancellerie rouge : « Marchez sans cesse au-delà des événemens pour n'en être pas surpris! » Cela signifie évidemment : promulguez des circulaires comme les miennes et fournissez vos commissaires de pouvoirs illimités comme étaient ceux des miens; arrangez la république pour vous, afin qu'elle ne s'arrange pas contre vous! Et puis encore : « Soyez assez audacieux, assez téméraires pour faire rentrer dans le néant, par une inflexible volonté, ceux qui, la veille, étaient et sont encore au fond les ennemis irréconciliables de la démocratie. » Quant à cela, ce n'est pas seulement un conseil pour l'avenir, c'est l'expression d'un regret pour le passé. Cela signifie : ne soyez pas aussi magnanimes dans votre victoire que nous l'avons été dans la nôtre, et, si vous ne voulez point la perdre, débarrassez-vous, par mesure préalable, de ceux qui pourraient vous la ravir! Par quelle mesure? M. Ledru-Rollin ne s'explique pas, et, comme il y a plusieurs manières de rejeter son monde « dans le néant, » il laisse la liberté du choix à ses correspondans romains.

De bonne foi, M. Ledru-Rollin peut-il se figurer que les hommes auxquels le pouvoir est échu, parce que le pays les a rappelés à lui en haine de cette rhétorique des vieux jacobins, aillent maintenant la parler et l'appliquer chez les autres, quand toute leur force consiste à l'avoir proscrite ici? Pourquoi faut-il que ce mauvais ferment de passions révolutionnaires, contre lequel nous luttons désormais en France avec des chances plus favorables, déborde au contraire et bouillonne chaque jour davantage au-delà de nos frontières? Mais comment, tandis que nous consumons tous nos efforts à l'extirper du sein de notre pays, comment irions-nous seconder ses progrès dans les pays qui nous avoisinent? — Si nous ne le faisons pas, nous crie-t-on, si nous ne tendons pas la main, une main secourable, à tous les enfans perdus que la révolution a lancés dans l'Europe, nous attirons à la fois et sur eux et sur nous des ennemis éternels, qui obligeront notre influence à rétrograder autant que la leur avancera; nous compromettrons notre position en laissant prendre autour de nous des positions ou supérieures ou rivales : le jour où les Autrichiens gagnent pied en Italie et les Russes en Autriche, la France est entamée. — C'est ainsi que les téméraires qui ont enlevé la France à l'assaut de février, et qui depuis ont été refoulés en tant de rencontres, prétendent aujourd'hui s'armer des périls que nous a suscités leur politique pour nous repousser encore dans les sentiers déplorables d'où nous avons eu tant de peine à sortir.

Oui, sans doute, les complications du dehors deviennent de plus en plus graves : c'est une cruelle perplexité de voir menacer dans leur assiette les bases essentielles de l'équilibre européen, et ce grand mouvement des forces militaires au-delà des limites que leur assignait l'ordre international, ce vaste déplacement qui semble pousser toujours l'Orient sur l'Occident, peut bien nous causer des alarmes sérieuses. Le progrès de ces puissances, qui nous sont opposées

depuis des siècles par un antagonisme naturel, n'est pas fait pour nous rassurer, et il y va de l'honneur, du salut de la France, de ne point permettre que la balance politique penche par trop du côté qui n'est pas le sien. S'ensuit-il cependant qu'à cette juste préoccupation de nos intérêts extérieurs nous devions sacrifier l'œuvre laborieuse à laquelle nous travaillons au dedans? N'est-ce pas au dedans qu'est le premier de tous les dangers, le danger de cette perturbation incessante qui mine notre société, dès que nous n'employons pas à la pacifier tout ce que nous avons de vigueur? Si l'on veut absolument nous mettre dans cette dure alternative, ou de laisser les états rivaux grandir à nos portes, ou de servir contre eux la cause du radicalisme, nous trouvons qu'il nous est encore plus nuisible de nous faire les alliés des radicaux étrangers que de rester l'arme au bras spectateurs de leur ruine. Nous trouvons plus utile de restaurer les fondemens ébranlés de notre patrie que d'en passer les frontières pour la défense de ces doctrines auxquelles nous devons nos maux. Nous croyons imprimer au dehors un plus sérieux respect de la France en la délivrant des exagérations révolutionnaires qu'en la lançant à leur suite sur l'Europe justement irritée.

Que nos promoteurs de discorde civile ne viennent pas nous accuser de déserter le drapeau national; nous subissons la situation qu'ils nous ont faite; que la responsabilité en retombe sur eux. Ce n'est pas le parti modéré qui a gâté la cause libérale dans le monde, c'est le parti démagogique qui l'a déshonorée par ses violences. Le vrai progrès, la révolution légitime et régulière, s'accomplissait pacifiquement, lorsque le flot des parodies républicaines a tout débordé, sous prétexte d'ouvrir plus largement la route. Les solides conquêtes du bon sens et de l'équité ont été emportées et confondues dans une prétendue émancipation qui n'a bientôt plus été que de la licence. Tout ce qu'il existe en Europe d'amis de l'ordre et de la liberté s'est senti indigné de cette anarchie; ils ont presque désespéré de leur ancien culte, et peu s'en faut qu'ils ne se jettent partout dans les bras de l'absolutisme. S'il est encore moyen de sauver l'idée de la démocratie, c'est en prouvant qu'on pent la tempérer chez soi et qu'on sait l'abandonner chez les autres, lorsqu'elle devient de la démagogie. L'Italie, l'Allemagne, la Hongrie, ont quitté les voies de la réforme pour celles de la révolution. La France, à coup sûr, remplira bien mieux son devoir en les ramenant aux premières qu'en aidant à les précipiter dans les autres.

Voyez la malheureuse Italie! Comme le temps est passé où cette pléiade d'hommes distingués, de sages patriotes qui s'étaient rangés autour de Pie IX, la conduisaient honorablement à des destinées meilleures! Au lieu du saint pontife, au lieu d'un prince libéral et doux comme le grand-duc de Toscane, au lieu de conseillers éminens comme MM. Balbo et d'Azeglio, Minghetti et Capponi, comme M. Gioberti et même M. Mamiani, que la cruelle évidence semble rendre enfin aujourd'hui à ses principes d'autrefois, quels sont maintenant les chefs de l'Italie? M. Mazzini, l'inspiré mystique, l'apôtre de la république unitaire, qui va sacrifier sa patrie aux rêves de son fanatisme, et plus bas, en sous-ordre, les triumvirs de Florence, les triumvirs de Rome. Rome est une république, Florence en est une autre, ou pour mieux dire les deux n'en font plus qu'une, et Florence reconnaît la suzeraineté de Rome; Rome est la capitale de l'Italie nouvelle, et M. Mazzini en est le prophète. Combien seulement va durer son triom-

phe? Le ministre de la guerre de la république romaine, M. Campello, qui ne l'est déjà plus, annonçait tout récemment à la constituante qu'on ne pouvait pas donner au public d'états officiels de l'armée, tant l'armée manquait de tout, tant les soldats eux-mêmes y manquaient; il y avait beaucoup de demandes, ajoutait-il, pour les postes d'officiers, très peu pour celui de soldats. Et cependant c'est avec ces troupes déguenillées et démoralisées que M. Mazzini s'est aussitôt empressé de mettre la ville de Ferrare en hostilité ouverte contre les Autrichiens qui tiennent garnison dans la citadelle. Qu'eût-il fait de plus à propos, s'il eût voulu livrer son pays? et quelle triste condition de cet enthousiasme maladif, d'être aussi funeste que la trahison! Les Autrichiens, malencontreusement provoqués, ont reçu du renfort, sont entrés dans la ville, et n'en veulent plus sortir sans des conditions aussi onéreuses qu'humiliantes. Bologne s'apprète à la résistance; mais, d'après les récits originaux, il est évident que le patriotisme italien compte bien plus sur les régimens suisses de Bologne et de Forli que sur les Bolonais eux-mêmes.

Les républicains de Florence ne sont pas plus riches en forces militaires que leurs frères de Rome; ils ont proclamé définitivement la déchéance du grand-duc et la royauté du peuple, grace à l'invasion des clubs de Livourne; mais le peuple-roi a déjà fort à faire de se couvrir contre les deux mille hommes et les quelques canons du général Laugier, qu'il a mis hors la loi. Les dictateurs florentins peuvent bien emprunter à notre révolution de février nos ateliers nationaux et nos volontaires patriotes; ils ne feront pas avec tout cela des soldats qui se battent devant l'ennemi. L'ennemi, du reste, pouvait et peut encore arriver d'un moment à l'autre, et, de ce côté-là, ce ne sont pas les Autrichiens, ce seraient les Piémontais qui, par le duché de Lucques, se mettraient en communication avec les grenadiers et les vélites toscans restés fidèles à leur prince.

C'était, en effet, là le meilleur plan de conduite pour remédier aux folies révolutionnaires sans empirer le sort de la nationalité italienne; c'était que les Italiens eux-mêmes fissent la police de l'Italie. M. Gioberti comprenait bien qu'une intervention en Toscane avait pour le Piémont toute espèce d'opportunité; elle ajournait la reprise des hostilités avec l'Autriche, elle facilitait peut-être un arrangement, elle était l'obstacle le plus sûr aux envahissemens autrichiens dans la Péninsule; elle protégeait enfin à Turin même le principe constitutionnel contre les manœuvres du radicalisme. M. Gioberti a voulu amener ses collègues à voir comme lui, mais il s'est alors aperçu du tort qu'il avait eu de les prendre où il les a pris, et telle a été l'occasion de la crise qui dure encore au sein du gouvernement piémontais, de l'émotion qui soulève la capitale et le pays entier. Porté au ministère par un mouvement presque révolutionnaire auquel il n'avait pas assez évité de s'associer, M. Gioberti s'est trouvé malheureusement représenter des opinions qui n'étaient pas les siennes : il a eu dans la chambre une majorité à peu près radicale qui lui a imposé un cabinet de sa couleur. De là naturellement dissidence et dissolution, quand il s'est agi de savoir si l'on reconnaîtrait les deux républiques de Rome et de Florence. M. Gioberti eût délaissé les convictions de toute sa vie en faisant acte d'adhésion au républicanisme unitaire. Cette adhésion n'avait rien au contraire qui pût effaroucher M. Brofferio, un républicain *dissimulé*, dévoué secrètement à cette propagande turbulente que les mazzinistes semblent aujourd'hui vouloir

porter à Turin, après l'avoir long-temps fait jouer à Gênes. Le roi Charles-Albert, d'après les dernières nouvelles que nous ayons en écrivant ces lignes, flotte encore entre les deux directions qui s'offrent à lui; la majorité parlementaire, en se prononçant pour M. Brofferio, avait décidé le roi à accepter la démission de M. Gioberti; les démonstrations populaires, visiblement hostiles au parti de la révolution, l'empêchent jusqu'ici de remettre le pouvoir entre ses mains. Comment imaginer pourtant que le roi de Piémont s'abandonne ainsi lui-même jusqu'à glisser sur cette pente au bout de laquelle il peut apercevoir déjà la chute de son trône? Pour dire toute notre pensée, nous croyons que les anciens amis de M. de la Marguerite n'auraient jamais été plus près de revenir aux affaires que le jour où M. Brofferio serait mis à la tête du cabinet, au lieu de M. Gioberti. Ce n'est point sans quelque projet réservé que le souverain d'un pays où il y a tant d'élémens conservateurs et stationnaires se jetterait de gaieté de cœur au plus épais du radicalisme. A moins que Charles-Albert ne perde devant les difficultés parlementaires le sang-froid qu'il a sur le champ de bataille, il ne se peut qu'il se livre sans dessein à l'extrême emportement des hommes de la révolution. Si par hasard il ne descendait au parti républicain que pour retourner ensuite avec plus d'empire au parti absolutiste, en passant par-dessus la tête des libéraux modérés, à qui serait encore la faute?

A qui la faute également, si le Piémont voit tout-à-fait échouer ce congrès de Bruxelles, d'où il se serait probablement tiré bagues sauves, malgré la prépondérance acquise aux armes autrichiennes? Le congrès peut être considéré comme dissous. Notre ministre est revenu à Paris; le ministre d'Autriche, le comte Colloredo, est allé déclarer à Londres que sa cour n'entendait rien céder des territoires qu'elle avait repris, et récuser d'avance toute idée que des puissances étrangères auraient le droit de se mêler des arrangemens intérieurs de sa majesté impériale avec ses sujets. Il n'était guère probable qu'il en fût autrement, et ç'a toujours été rendre un mauvais service à l'Italie de lui persuader qu'un état victorieux lâcherait dans un traité des provinces reconquises. La vraie question posée devant le congrès était donc seulement de ménager une paix aussi avantageuse que possible entre le Piémont et l'Autriche; mais comment traiter, quand les fureurs impuissantes du parti qui s'intitule le parti national menacent de renouveler à Gênes et à Turin les merveilles de Livourne et de Florence? Et comment, d'un autre côté, ne pas traiter au plus vite, quand une fois l'infériorité des forces piémontaises est connue comme elle l'est depuis la mission du général Pelet? Les Piémontais peuvent dire sans rougir le mot que M. Mamiani disait dernièrement à Rome pour la plus grande confusion des Romains : Où sont nos armées? Le Piémont du moins sait où il a laissé les siennes; mais cette noble conscience de son dévouement et de son courage ne les lui rendra pas.

Tournons les yeux vers l'orient, vers le centre de l'Europe. Le bruit se répand que la garde impériale a quitté Pétersbourg pour se rapprocher de la Vistule; les informations officielles confirment l'entrée des Russes en Transylvanie. Ce sont là des événemens pour le moins aussi graves que ceux de l'Italie; ce sont peut-être des dangers plus directs et plus irrémédiables. La Russie est la seule puissance en Europe qui soit à même de risquer des guerres de fantaisie, et elle ne sort jamais de chez elle que quand il y a quelque chose à gagner. C'est une puissance patiente et prudente qui sait attendre les occasions, parce qu'elle les pré-

pare, et qui ne les manque jamais, parce qu'elle les épie. D'où vient que l'occasion, cette fois, lui aura paru belle? et à qui remonte le tort de la lui avoir fournie? N'est-ce pas encore une autre édition de la même histoire? n'est-ce pas un autre chapitre de cette désastreuse politique avec laquelle nos nouveaux révolutionnaires perdent tout à force de vouloir tout conquérir? Si les Magyars doivent succomber et disparaître du nombre des nations, s'ils doivent succomber sous les coups des Russes et frayer par leur chute un passage plus commode aux ambitions moscovites, nous déplorerons certainement une si terrible destinée. Ce ne peut jamais être un sujet de joie d'apprendre qu'un peuple qui fut grand s'affaisse et tombe; c'est toujours un sujet d'angoisse de savoir une barrière de moins entre l'Europe asiatique et la nôtre. Qui donc cependant a jeté dix mille Russes dans les murs de Cronstadt et d'Hermanstadt? A qui l'Europe constitutionnelle a-t-elle droit de s'en prendre et d'imputer cette approche de mauvais augure?

Il y avait naguère en Hongrie comme en Italie des citoyens éminens qui préparaient, qui accomplissaient dans les limites du possible, de justes et pacifiques réformes. Ils n'avaient pas le goût de la destruction radicale, et pourtant tout le bien qui a été fait dans ce pays, où il en fallait tant faire, est sorti de leurs mains. Au premier rang était le glorieux Széchény; le despotisme autrichien dans toute sa force ne put empêcher celui-là d'être un vrai libérateur. L'Autriche était à peine entrée dans la voies constitutionnelles, que les révolutionnaires ont poussé tout à l'extrême en Hongrie comme chez elle; l'Autriche, lésée dans l'unité de son empire, s'est défendue en suscitant l'antipathie des Slaves contre les Magyars, et l'acharnement des Croates vis-à-vis de leurs anciens maîtres a bien prouvé que la réforme n'était pas encore assez mûre pour qu'on pût jouer sans péril à la révolution. M. Kossuth n'a réussi qu'à produire au grand jour la faiblesse nationale, et les brigandages de ses alliés les Szeklers, les frères de race des Magyars, les abominables cruautés qu'ils ont exercées sur les populations sans défense de la Transylvanie, ont soulevé contre toute cette guerre une horreur universelle. La propagande démocratique de M. Kossuth s'est ainsi trouvée perdue, moitié dans ses propres fanfaronades, moitié dans les barbaries d'un autre âge; l'effroi causé par ses sauvages auxiliaires et le besoin de la paix détruite par l'aveugle fureur de son patriotisme ont jeté les Allemands d'Hermanstadt sous la protection des Russes, les plus redoutables ennemis de l'Allemagne.

Combien l'Allemagne elle-même ne souffre-t-elle pas à l'intérieur de ces passions turbulentes du radicalisme! Le général Wrangel commanderait-il en maître à Berlin, le général Welden à Vienne, si Vienne et Berlin n'avaient été livrées en proie à la démagogie? L'assemblée de Francfort serait-elle tombée dans cet état d'impuissance où elle expire aujourd'hui, si les souverains particuliers, traqués chez eux par les radicaux, n'avaient pris tout d'un coup la force en main et ne s'en étaient servis pour s'assurer bien et dument leur propre autorité, sauf à laisser disserter les docteurs et professeurs de Francfort sur cette autorité impériale à laquelle il ne manquera rien qu'un empereur pour la revêtir et la porter? Nous ne saurions prétendre que nous ayons jamais eu beaucoup de foi dans les systèmes absolus d'unité germanique; mais nous concevons fort bien qu'il y ait eu là de beaux songes enfantés par de nobles sentimens. Le rêve valait la peine d'une expérience plus sérieuse; mais voilà qu'à présent les états les plus

considérables se refusent même à essayer l'expérience. Un échange officiel de notes diplomatiques entre les cabinets ruine publiquement toutes les espérances unitaires. Dans ses deux notes du 23 janvier et du 16 février, la Prusse caresse fort poliment la grande patrie germanique; mais, malgré la joie affectée que ses déclarations ont provoquée chez les patriotes aux abois, elle ne veut point de prince directeur, et proclame très haut qu'il faut que Francfort s'entende d'abord avec les états particuliers avant de promulguer une constitution générale. La note autrichienne du 4 février est encore plus ouvertement hostile à l'état unitaire. « Sa majesté impériale et son gouvernement ne peuvent considérer la fondation d'un état central unitaire que comme la source des plus fatales divisions. Sa majesté proteste solennellement contre toute subordination de sa couronne au pouvoir central, du moment où ce pouvoir serait déféré à un autre prince que lui. » Le parti avancé déclare lui-même en Bavière que « l'Allemagne sans l'Autriche n'est qu'un corps mutilé, » et que la Bavière veut avant tout maintenir son indépendance. On connaît les sentimens du roi de Hanovre.

Il y eut un moment où le parlement de Francfort pouvait dominer les gouvernemens germaniques : ceux-ci ont maintenant pied chez eux et ne traitent avec Francfort que comme il leur plaît. En prendraient-ils tant à leur aise avec cette diète, qui en somme a toujours été un instrument d'ordre, si la révolution démocratique et sociale n'était venue leur rendre de l'énergie en se faisant battre chez eux, et ne les autorisait à rester sur le qui-vive en leur annonçant une nouvelle visite pour ce prochain mois de mars? Nous ne sommes pas tenus de porter le deuil de l'unité allemande; mais sur qui doit retomber la colère des honnêtes gens qui aimaient cette perspective, sinon encore sur les hommes de violence qui l'ont détruite pour avoir voulu la rapprocher de vive force? Derrière toutes les déceptions et toutes les calamités qui couvrent en ce temps-ci l'Europe, il n'y a qu'une cause, le faux zèle des faux réformateurs.

THE CHRISTIAN LIFE (*la Vie chrétienne*), par le révérend Robert Montgomery (1). — Il y a environ vingt ans que M. Robert Montgomery débuta comme écrivain par un poème religieux intitulé : *l'Omniprésence de la Divinité*. Pour une telle œuvre, le moment était on ne peut plus propice : c'était alors le règne de l'école byronienne; mais les classes moyennes avaient conservé tout l'instinct de vénération qui distingue si éminemment les races germaniques, et elles commençaient à être fort lasses des *Manfred* et des *Harold*, qui tous à l'envi, comme M. Proudhon de nos jours, trouvaient que Dieu avait fort mal fait le monde, parce qu'il ne l'avait pas fait suivant leurs idées. Le mysticisme de M. Montgomery était-il bien précisément ce que réclamaient les besoins intellectuels de l'époque? Nous ne saurions le dire; mais lui au moins n'était pas une négation continuelle : loin de là, il admirait, il cherchait à comprendre, « il lisait d'un œil religieux la création, » et il eut un brillant succès, probablement par les mêmes raisons qui faisaient réussir le naturalisme des lakistes et même l'idéalisme de Shelley. A l'heure qu'il est, *l'Omniprésence de la Divinité* a atteint sa

(1) Londres, Arthur Hall, 25, Paternoster, Row.

vingt-deuxième édition. Depuis ces heureux débuts, M. Montgomery, tout en faisant son chemin dans l'église, a publié six ou sept volumes de poésie, presque tous bien accueillis par le public, et divers ouvrages en prose d'une tendance exclusivement religieuse comme celle de ses vers. Dans l'un de ces derniers, *l'Évangile en avant du siècle*, le révérend auteur a entrepris de démontrer que non-seulement les saintes Écritures ont seules le secret de ce qui peut satisfaire les besoins des nations, mais encore que la religion, le christianisme dans toute sa rigidité littérale, doit être la seule règle des sociétés comme des individus, la seule base de la législation comme de la morale privée. En un mot, M. Montgomery a pour principe que toute science est dans la Bible, que toute poésie est dans la Bible, et que le devoir de l'homme, comme son intérêt, est d'employer uniquement ses facultés à interpréter la révélation et à la mettre en pratique. Le recueil de vers qu'il vient de publier, *the Christian life*, n'est en quelque sorte qu'une application de ses doctrines. C'est une suite de morceaux détachés dans lesquels l'auteur, suivant ses propres expressions, « s'est efforcé de recueillir ce qu'il y a de merveilleux dans l'omniscience des Écritures, en choisissant pour sujets les textes où la vérité inspirée s'allie aux gloires de la nature, à la sagesse de la Providence et aux mystères de la grace. » Disons-le toutefois, ce serait faire tort au poète que de se représenter ses vers comme des paraphrases rimées, des amplifications religieuses façonnées de propos délibéré. Evidemment sa poésie exprime souvent des impressions réellement ressenties. Que l'on se figure un prédicateur qui passe ses jours à méditer, et qui se fait poète chaque fois que, sur la route de ses méditations, il rencontre quelque perspective qui frappe son imagination, on pourra de la sorte se faire une notion assez exacte du manuel poético-religieux du révérend. Ajoutons que son talent a tout ce qui distingue l'idée fixe : la sincérité et la monotonie. Son spiritualisme est poussé à un tel point, que l'on ne retrouve chez lui, en quelque sorte, aucune des impressions que peuvent causer les formes et les couleurs. Il ne converse qu'avec le sens caché des choses, et, quand il parle du monde visible, son langage est loin d'avoir toujours le naturel qui indique un sentiment réel. De plus, le dialecticien, dans ses vers, remplace souvent le poète, et, lors même qu'il est vraiment inspiré, la peine que l'esprit est forcé de prendre pour concevoir les abstractions qui l'inspirent nuit quelque peu à l'entraînement du lecteur. Pour tout dire en un mot, la poésie de M. Montgomery n'exprime guère qu'un seul sentiment : un sentiment de vénération permanente; mais cette corde-là au moins vibre assez franchement, et, sans avoir la foi du révérend écrivain, on peut fort bien encore sympathiser parfois avec son mysticisme, sous lequel il n'est pas difficile de reconnaître le même sentiment qui faisait dire à Shakspeare : « Il y a plus de choses sous le ciel que vos savans n'en soupçonnent. »

J. M.

V. de Mars.

